

Université de Montréal

*À la mémoire d'Émile...*

suivi de

*Entre silence et décadence. L'œuvre d'André Béland*

par Renaud Lamy-Beaupré

Département des Littératures de langue française

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales  
en vue de l'obtention du grade de M. A. en littératures de langue française

Septembre 2013

Université de Montréal

Faculté des Arts et des Sciences

Ce mémoire intitulé :

*À la mémoire d'Émile...*

suivi de

*Entre silence et décadence. L'œuvre d'André Béland*

présenté par :

Renaud Lamy-Beaupré

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis

président-rapporteur

Gilles Dupuis

directeur de recherche

Claire Legendre

membre du jury

## Résumé

Roman mémoriel, roman familial, roman d'apprentissage, autofiction... Voilà quelques concepts génériques qui m'ont guidé lors de l'élaboration de ce projet en recherche et création. Le point de départ a consisté en une quête identitaire, qui s'est résorbée en une recherche des origines, symbolisée par la figure de mon grand-père inconnu que j'ai tenté de démystifier. Car on m'a toujours dit qu'il avait écrit un roman, intitulé *Orage sur mon corps*, ce qui a provoqué chez moi diverses impressions et déformations imaginaires. Je croyais par exemple que mon grand-père, Émile, avait partagé les idées et l'état d'esprit qui circulaient durant les années 1940, alors que le Canada français connaissait une première vague de modernisation culturelle. Ces informations, malheureusement, ne se sont pas avérées tout à fait exactes. Et comme cette quête plus personnelle s'est achevée, non sans une certaine insatisfaction, mes recherches se sont poursuivies dans un essai portant essentiellement sur l'œuvre d'André Béland, auteur qui correspond, plus ou moins, à la figure mythique de mon grand-père. Cet essai ne vise pas à juger ni à réhabiliter l'auteur, mais simplement à jeter un peu de lumière sur son œuvre méconnue, parce que la « réappropriation identitaire se centre toujours aussi sur la transmission » (Régine Robin).

Mots clés : André Béland, littérature canadienne-française, roman mémoriel, roman familial, autofiction, biofiction.

## Abstract

Memorial romance, family romance, *bildungsroman*, autofiction... These are the concepts that inspired me in this creative research project. The starting point was a quest for identity, linked to a quest of the origins, symbolized by my unknown grandfather, a figure that I tried to demystify. Younger, I heard he had written a novel, *Orage sur mon corps*, which stirred in me various impressions and thwarted imaginations. I thought for example that my grandfather, Emile, had shared the ideas and mindset that circulated during the 1940s, while French Canada lived its first wave of cultural modernization. This version of the story, unfortunately, was not quite accurate. As a result of my dissatisfaction, my research progressed through an essay focusing on the work of André Béland, an author who corresponds better to the mythical figure of my grandfather. This essay is not intended to judge or to lionize the character, but to shed some light on his neglected work.

Keywords : André Béland, French Canadian literature, memorial romance, family romance, autofiction, biofiction.

## Remerciements

Merci d'abord à mon directeur de recherche, Gilles Dupuis, qui m'a accompagné durant la rédaction de ce mémoire et à qui je dois la connaissance d'André Béland.

Un merci tout spécial à Jean-Maurice, avec qui converser m'a inspiré le personnage qui porte son nom, et celui de Kdel.

Merci à Carole-Andrée Laniel, qui m'a fait cadeau d'une copie papier de son mémoire, et qui m'a prêté les cassettes de ses entretiens : les informations qu'elles contiennent ont été grandement utiles !

Merci à André Jasmin, qui à 90 ans s'est rappelé de tout ce dont je voulais savoir sur le Québec des années 1940.

Merci, un énorme merci à ma mère, à mon père.

Et à ma blonde, qui curieusement n'a pas cessé de m'aimer et de grossir durant la rédaction de ce mémoire...

Merci à ma famille, à mes amis, pour les encouragements et la confiance qu'ils ont eue en moi.

Enfin j'aimerais dédier ce mémoire à mes grands-parents (Émile Lamy, Huguette Desrosiers, Joseph-Étienne Beaupré, Annonciade Roireau) ainsi qu'à ma fille Flavie.

## Table des matières

|   |        |
|---|--------|
| Résumé .....  | p. iii |
| <i>Abstract</i> .....   | p. iv  |
| Remerciements .....   | p. v   |
| <i>À la mémoire d'Émile...</i> .....                            | p. 1   |
| Première partie .....   | p. 2   |
| Deuxième partie .....   | p. 26  |
| Troisième partie .....  | p. 53  |
| <i>Entre silence et décadence. L'œuvre d'André Béland</i> ..... | p. 75  |
| Introduction .....  | p. 77  |
| La réception critique .....                                     | p. 81  |
| La vengeance de Julien Sanche .....                             | p. 90  |
| Érotisme et perversion .....                                    | p. 94  |
| Chronologie .....   | p. 105 |
| Bibliographie .....   | p. 110 |

# **À la mémoire d'Émile...**

roman

## **Première partie**

*C'est assurément un grand mal que d'être  
dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir  
indispensable de chercher, quand on est dans ce doute*

Blaise Pascal

## Chapitre 1

*Alexis, ralentis  
La gloire est un train qui file à vive allure  
La crinière au vent, le pied dans l'tapis  
C'est sûr, tu vas finir par frapper ton mur*

Stéphane Archambeault

Toujours le même souvenir...

Je me vois qui brûle les stops, les feux rouges, tranquillement, avançant ma tête pour regarder des deux côtés, puis ne regardant plus, portant mon attention sur le cadran qui indique ma vitesse, à l'aiguille qui monte et qui perturbe le silence de la rue où habitent mes parents, comme j'aimais le faire, il y a sept ou huit ans, à moto, après l'école ; plein gaz, laissant les amis et les scooters derrière, jusqu'à ce que la police vienne tout confisquer, me remorquer...

Cette fois je suis passé devant la maison en cavale, sans m'arrêter. Je me suis réveillé, je ne sais pas exactement quand, plaqué contre la porte de ma voiture. La musique jouait toujours. J'ai coupé le contact après avoir remarqué les débris autour de moi. J'ai aperçu une lumière, à ma droite, du côté passager. La lune, un lampadaire peut-être. Mais mon inclinaison m'empêchait de sortir. J'ai empoché mes clés péniblement, et je me suis évanoui, complètement vain...

Le rapport d'enquête m'a appris que des secours sont venus m'escorter 45 minutes plus tard. Une résidente avait entendu le crissement de mes pneus, l'accident, avant d'alerter la police. On m'a retrouvé dans un fossé, rue Des Orgues, à moins d'un kilomètre de la maison familiale. Des pinces de désincarcération ont retiré les deux portes du côté passager. Et j'ai repris conscience lorsqu'un des agents s'est introduit dans ma voiture pour m'interroger...

*4h37. Senteur de poudre à canon, les coussins gonflables se sont déployés.*

*4h38. L'individu a de légères blessures au visage, mais dit ne pas avoir mal.*

*4h41. Les ambulanciers immobilisent l'individu.*

*4h46. Départ de l'ambulance en direction de l'hôpital Honoré-Mercier.*

Dans la salle d'urgence, toujours sur la civière qui m'a servi de lit cette nuit-là, on a prononcé mes droits. *Tout ce que vous direz pourrait être retenu contre vous*, et ainsi de suite...

*5h07. L'individu répond : « D'accord, service de gardes. »*

*5h08. Il a les yeux rouges, et dégage une forte senteur d'alcool.*

Je ne savais pas combien j'étais ridicule. Les agents et les infirmières me regardaient, m'encerclaient comme des apprentis autour d'un cobaye. Je fermais les yeux, tentais de dormir. C'était impossible. C'était épuisant. On m'a fait téléphoner à un avocat qui m'a recommandé d'accepter la prise de sang. On a photocopié mes cartes d'identité. On a retiré mes vêtements. On m'a fait faire d'innombrables scans, qui ont dû être refaits vu je ne sais quelle raison. J'avais froid. On a conservé mes clés, en échange d'une prescription : une bonne crème pour ma belle *scratch* dans le visage...

À 7 heures du matin, je rentrais chez mes parents à pied. Comme à toutes les fins de semaine, j'occupais la chambre à l'étage...

En arrivant, j'ai écrit un mot, somnambulant. *Désolé, je ne serai pas là demain.* En montant à ma chambre, j'ai croisé le regard de ma mère, qui s'était réveillée. Elle pensait que j'avais couché chez un ami, et que je revenais à temps pour la cabane à sucre. La voix éraillée, je lui ai dit être passé devant la maison, sans m'arrêter. Que j'avais bu. Que j'ai eu un accident. Que je n'étais pas attaché...

J'étais dans mon lit. Elle, à mes côtés consolante. Je me cachais pour sangloter. Elle a dit être contente que je sois encore là...

Lorsqu'elle est partie avec les autres, je suis resté à la maison. Ma mère leur raconterait, je ne voulais pas en parler...

## Chapitre 2

*Dans mes livres il s'agissait de toi,  
je ne faisais que m'y plaindre de ce dont  
je ne pouvais me plaindre sur ta poitrine...*

Franz Kafka

J'imaginai à leur retour devoir tout leur dire. Je n'arrivais pas à dormir, j'angoissais. Je me suis sauvé, ne sachant pas assumer l'événement que présumait mon visage. Sur la route, quand la circulation s'engorgeait, je n'avais plus la force de soutenir le poids de ma tête. Le sommeil me gagnait, jusqu'à ce que les klaxons impatients me tirent de ma torpeur, me crient d'avancer. Je reprenais mon chemin à tâtons, n'osant pas même regarder le coupable dans le rétroviseur...

Sur le pont, je me suis senti anonyme. De nouveau me gagnait l'ivresse à laquelle je m'étais accoutumé : la peur. La ville allait m'accueillir avec animosité, tandis que les gratte-ciel me promettaient ce même vertige, qui plutôt m'accablerait. Une fois le sommet franchi, ma voiture s'est mise à accélérer de plus en plus. Le peloton et le virage se sont rapprochés. Je vois encore mes pieds qui s'acharnent à presser le frein. Je rétrograde, je pompe le frein à main, sans que rien ne se passe. J'étreins le volant si fort qu'il prend une forme qui n'est plus la sienne. Au dernier moment, je donne un coup de volant. Je dérape, me dirige droit vers les rambardes...

L'amerrissage n'a pas été fatal, tel qu'appréhendé. Couché contre la porte de mon Chevrolet, je me suis enfoncé dans le gouffre, le lit du fleuve. J'ai entendu une voix. J'ai senti une main se poser sur mon front. On me rassurait. Je n'étais plus seul dans ce cercueil. Il était là. Celui que j'ai aimé dès les premiers déboires. Celui avec qui j'ai mélangé le sucre et l'absinthe pour fêter mes 18 ans, portant nos lèvres à la même coupe, dans ce bar mal éclairé, jusqu'à devenir l'ombre de nous-mêmes...

Je me suis blotti contre sa poitrine. J'ai palpé puis ouvert sa chemise. Le roman était là, en cendres, sur lesquelles j'ai porté mon souffle, afin que le feu rejaillisse de ces quelques pages que je n'aurai jamais lues...

La chaleur était douce, elle était celle d'un baiser que me donnaient ma sœur et ma belle-sœur... Je me suis réveillé. J'ai souri, hébété. C'était lamentable. La famille revenait de la cabane à sucre. Ma sœur me rapportait un petit pot de cretons. Et mon grand frère observait la scène depuis le cadre de porte. Il a révélé ce qui me faisait sourire : *Tiens, le chevet de Renaud...*

Je ne savais pas quoi faire devant leurs attendrissements, leur indulgence. J'aurais préféré qu'ils se fâchent et me frappent, pas qu'ils m'embrassent. *T'aurais pu tuer quelqu'un ! T'as scrappé ton char !* Mais non, ils sympathisaient. J'avais honte, de moi et du précipice dans lequel je m'étais conduit. Mon accident devenait l'aboutissement, le reflet de qui j'étais. Ou avait voulu être...

Mourir et laisser une œuvre inachevée derrière moi, à découvrir. Qu'ils s'occupent de tout remettre en ordre. C'était un fantasme auquel je me prédestinais dans l'espoir d'être à la hauteur...

Bientôt, j'allais relire tous mes textes, et me déclarer immature. Bientôt, j'allais me confronter au mythe que je me faisais de moi-même, sans savoir si je devais en rire ou en pleurer...

Ce soir-là, mon grand frère m'a donné un *lift* jusqu'aux résidences. Le lendemain, j'étais à l'école, au fond de l'auditorium. À ceux qui me demandaient si je m'étais battu, en défendant une demoiselle en détresse, je répondais que non, que j'avais fait le cow-boy avec mon auto...

C'était la session d'examens, au retour des vacances de Pâques. J'ai pu constater ma déroute, là aussi. Avoir dix-huit ans a été une espèce de crépuscule, dont je tarde à me remettre...

### Chapitre 3

*Dans la mesure où l'enfant glisse à la révolte,  
il assume la responsabilité de l'adulte*

Georges Bataille

La nuit tombée, le temps arrêté, combien de fois ai-je traqué l'extase d'une journée dont la fin m'est inconcevable. Malgré moi, malgré l'envie d'aller jusqu'au bout, je me suis réveillé, dans un *nowhere*, la marée basse ayant emporté tous mes pas. Le cœur lourd, sur le chemin du retour, je me suis convaincu que je ne me retrouverais plus jamais chez moi.

J'ai pensé quitter tout pied-à-terre, oublier la halte habituelle, le domicile familial des fins de semaine. Plus j'y pensais, plus je rapportais le chaos dans mon sac à dos, n'apercevant les dégâts qu'un moment trop tard, dans le silence qui terminait nos discussions. Oui, ne pas répondre aux regards qui rappellent un passé, qui nous répètent que nous avons existé, ensemble, nous fait perdre une partie de nous-mêmes, mais j'ai préféré me taire, le faisant pour eux, et pour moi, ne voulant plus être cet enfant prodigue.

Comme à chaque fois que l'été s'est annoncé, je ne pensais qu'à partir vers l'Ouest. Le manque d'argent, ou plutôt de courage, m'en a empêché. Je suis resté chez mes parents pendant les mois de mai et de juin, et j'ai relu ce que j'avais déjà écrit, abandonnant peu à peu le projet de faire un recueil de mes textes.

Pour la première fois, le piano du salon m'inspirait. J'inventais une suite de notes toute simple, et je la répétais avec quelques variations. Craignant d'être inquiétant, je ne jouais qu'une fois seul. J'ai tenté d'apprendre quelques partitions cachées dans le banc du meuble Yamaha. *Let it be, What a wonderfull world, les Gymnopédies*. Au début, ça allait, mais je perdais le rythme avant la fin du morceau. Je me suis imaginé un moment pianoter tout l'été, devenir bon. Mais mon intérêt s'est estompé peu à peu, et déjà je redéménageais à Montréal.

J'ai attendu qu'on me convoque au palais de justice, me disant qu'alors je demanderais l'aide d'un avocat. Plus personne ne me parlait de mon accident. Je passais mon temps à lire et à étudier. Je donnais l'exemple d'une personne qui s'était prise en main.

Lorsque le mois de décembre est arrivé, n'ayant toujours pas reçu de nouvelles, je suis allé à la cour municipale afin de me renseigner. On m'a dit de me rendre ce jour-là au poste de police. On devait prendre mes empreintes digitales puisque ma plaidoirie était fixée dans une quinzaine de jours. J'ai demandé si c'était possible de rencontrer un avocat de l'Aide juridique avant. On m'a dit non.

## Chapitre 4

*Marcher est peut-être le geste  
le plus trivial, le plus humain*

Roland Barthes

La première fois qu'on passe en cour, dès le réveil, on pense chaque seconde à ce qui va se produire vers 9 heures. On se douche, on se regarde dans le miroir, on s'habille avec quelque chose qui ne nous ressemble pas, à manches longues, de couleur unie. On tente de se rassurer. On a chaud, on a froid, on n'a pas faim. On avale une moitié de toast avec du jus d'orange. On est prêt à partir, depuis trop longtemps. La marche nous fait du bien, peu importe le froid. À 8h45, on arrive à la cour municipale. On s'empresse, jusqu'à ce que l'on franchisse les portes.

Une masse à l'entrée. À ses côtés, un panneau d'affichage sur lequel plusieurs documents sont accrochés. Le document de 9 heures est là. Une soixantaine de noms, mais pas le nôtre. Il faut s'informer à la secrétaire, qui nous répond derrière la vitre : *Vous, c'est la salle numéro 1. Les portes ouvrent à 9 heures, et la séance commence à 9h15.*

On ne sait pas trop quoi faire en attendant. On s'assoit sur le premier banc disponible. L'intercom scande le nom des avocats qui n'ont pas encore signalé leur présence. Les allées et venues, tout à coup, semblent frénétiques. Les petites cabines se vident et se remplissent dans le hall d'entrée, vu les nombreux entretiens de dernière minute. Une ritournelle bientôt lassante, qui a pour effet de nous rappeler que notre avocat n'est pas encore arrivé, ou mieux, qu'aucun d'eux ne nous représenterait.

Enfin s'ouvrent les portes de la salle numéro 1. Certains se dépêchent et s'assoient, d'autres regardent un moment les boiseries, impressionnantes mais austères, qui tapissent les murs. Les avocats pénètrent dans l'enceinte à tour de rôle. Ils se saluent, ils se connaissent. Certains blaguent en mettant une grosse mallette sur leur bureau, d'autres révisent leurs dossiers rapidement. Des gens de tous âges et de toutes conditions s'impatientent. La culpabilité se lit sur les visages, inspire pitié.

On devine qui est seul et qui est l'accusé, quand la famille est presque complète. Bref, après quinze minutes, la salle n'est toujours pas familière.

D'un pas assuré, une dame entre depuis le fond de la salle. Elle s'arrête. Tous la regardent. Elle nous demande de nous lever, pour accueillir le juge. La séance va commencer... Parfois, la cause ressemble à la nôtre. C'est la panique, il faut changer de position toutes les trois secondes. Notre écoute se fait soudainement beaucoup plus attentive...

Celui-là est plus âgé. Il a une cinquantaine d'années, est pratiquement chauve. On l'a retrouvé endormi à son volant. Quand il s'est prêté au dépistage, il avait 120 milligrammes d'alcool par litre de sang. D'autres circonstances sont divulguées de façon précipitée. *Plaidez-vous coupable ou non coupable ?* Il répond, directement : *Coupable*. La sentence est une amende de mille dollars, payable dans les trois mois. A-t-il un emploi ? *Non*. Le juge prend des notes. D'accord, le paiement devra être complété dans six mois. L'accusé doit remettre son permis de conduire au greffier et pourra en obtenir un autre dans trois mois s'il se conforme au programme gouvernemental. Il n'a qu'à demander des renseignements si ça l'intéresse...

Pas d'enfant, pas d'emploi. Il avait l'allure d'un homme à la case départ. Je l'ai vu répondre de ses actes, posément s'avouer vaincu... Un moment, je me suis dit que j'allais faire comme lui, et plaider coupable. Je me demandais ce qui m'arriverait par la suite, une fois le compte en banque remis à zéro. Je voulais qu'un avocat me représente et fasse comme ceux qui discutent. J'écoutais, j'essayais de saisir le jargon judiciaire. Mais j'allais plutôt me confronter à mon inexpérience....

Considérant ma surprise devant la brièveté des circonstances ; considérant ma confusion au moment de plaider ; considérant que je ne pouvais pas, moi, discuter ; bref, considérant mon ignorance, le gentil juge m'a proposé de rencontrer un avocat, qui me représenterait lors des audiences du mois de mars...

On en a profité pour me remettre le rapport de police, que j'ai lu dans l'autobus en direction de Montréal...

## Chapitre 5

*Il faut confronter des idées vagues  
à des images claires*

Jean-Luc Godard

En février, je me suis présenté à l'Aide juridique. Mon avocate avait oublié notre rendez-vous. En mars, elle a donc reporté mon plaidoyer, une seconde fois...

La troisième fois que je suis passé en cour, le 17 avril, un peu plus d'un an après mon accident, je savais très bien quoi faire et quoi dire. *Je suis coupable, étudiant, et je travaille à temps partiel.* Je connaissais également le montant de mon amende, que j'avais presque accumulé. La seule chose que mon avocate a négociée, finalement, a été de pouvoir étaler le paiement des mille dollars sur une période de neuf mois. Soit le temps qu'il faut, selon elle, pour mettre de côté une telle somme quand on est étudiant.

Lorsque j'ai quitté l'enceinte, j'étais soulagé, pas tout à fait. Un examen m'attendait encore cet après-midi-là.

Dans l'autobus, j'ai senti le besoin d'écrire.

*Je suis immature*

*Je construis sur la batture*

*Tant que l'effet de mer ne dure*

Je n'avais encore rien écrit cette année-là. J'étais incapable de poursuivre. Tout était pourtant dit ; je me sentais inutile, immature. Ces quelques vers sont vite devenus un leitmotiv tant ils me hantaient... Plus je me les répétais, plus je recréais en moi ce monde enfantin dans lequel une petite pelle mécanique creuse la plage, afin d'approvisionner une forteresse imaginaire ; le même aqueduc devant être creusé et recreusé, chaque jour, inlassablement...

Les mots me manquaient. Et comme j'en avais envie depuis un moment déjà, avec mes mille dollars, je me suis plutôt procuré une caméra, une caméra

professionnelle, quoique démodée. Et comme je n'avais jamais tenu une caméra, plusieurs me posaient la même question. La fameuse question. *Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?* Aucune idée. *Coupable... D'accord...* En fait, je préférais l'intuition, bonne ou mauvaise, à quelque chose de trop réfléchi. Je préférais interpréter une fois le voyage terminé, me disant que le néant est un passage obligé.

J'ai utilisé ma première cassette mini-dv en filmant par la fenêtre d'un autobus. Entre Montréal et Saint-Hyacinthe, dans le décor de la 116, j'ai cherché une révélation. Un plan m'a marqué. En approchant d'un viaduc ferroviaire, une butte de gazon a fait apparaître un horizon qui peu à peu a découpé le cadre, jusqu'à le remplir, pour ensuite s'effacer... Je ne regardais rien d'autre que mon écran. Je croyais filmer à la façon de Stan Brakhage ou de Jonas Mékas... Chaque plan devenait un accomplissement, remplaçait mon stylographe. Seulement, je devais voyager pour le réaliser.

Le lendemain, j'étais en route vers la Gaspésie. Je comptais y passer deux semaines, bien que ce n'était pas encore la saison pour aller camper. C'était le mois de juin, un peu avant les vacances de la construction.

Pendant des heures, j'ai cherché des tracteurs, des châteaux de sable, au bord du littoral gaspésien. Je n'écrivais plus. J'apprenais à improviser, à créer, sans retenue, sans peur... Je me suis rendu jusqu'à Penouille, où il y a une des rares plages de sable. J'ai attendu le jusant du midi, pour filmer la trace de mes pas. Puis j'ai attendu la marée haute, mais elle ne montait pas assez vite. Je ne voulais pas que la nuit me rattrape...

Je n'ai donc pas vu la marée effacer mes pas. Et j'ai repris ma marche, ma route, sur le pouce, en *tombant*, comme les Chiacs le disent, mais en sachant davantage ce que j'étais allé faire là-bas...

## Chapitre 6

*Le passé n'éclairant plus l'avenir,  
l'esprit marche dans les ténèbres*

Alexis de Tocqueville

Après mon accident, je suis allé bûcher quelques fois avec mon père, chez mes grands-parents, les samedis, avant d'aller travailler au Vieux Duluth. On suivait le rang Charlotte, comme avant. J'en profitais pour me rafraîchir la mémoire, en lui posant toutes sortes de questions au sujet de ma grand-mère...

*Grand-m'man m'a dit à un m'ment donné qu'elle était en train d'écrire sa biographie... Est-ce que tu sais si elle l'a fait finalement... ?* Elle l'a commencée qu'il m'a dit. Mais maintenant son ordinateur ne fonctionne plus, et elle ne l'avait pas sauvegardée sur une disquette...

J'ai trouvé ça dommage. J'aurais aimé la lire aujourd'hui, parce que je ne connais pratiquement rien de sa vie...

Le plus souvent, quand j'étais seul avec elle, à l'aide de deux photos placées bien en vue dans le salon, ma grand-mère me faisait le portrait de sa famille, la famille Roireau. Elle m'expliquait comment étaient décédés ses frères, ses parents. Elle me parlait aussi de ses étudiants qui à ses débuts étaient du même âge qu'elle. Je me rappelais qu'elle avait enseigné dans une école de rang, dès l'âge de 17 ans. Mon père m'a précisé que c'est à Farnham qu'elle avait commencé, et qu'elle s'y rendait en train, toutes les semaines. L'année suivante, un poste s'était libéré à Sainte-Rosalie, près de chez elle, et comme son père y était président de la Commission scolaire, elle a pu obtenir le poste. Elle a donné ses payes à ses parents, qui les mettaient de côté pour elle, jusqu'à ce qu'elle soit vieille fille, jusqu'à ce qu'elle coiffe la sainte Catherine, jusqu'à en avoir assez. Et elle s'est mariée quand elle a eu 27 ans.

Ensuite, tout ce que je sais, c'est que ma grand-mère a longtemps biné son jardin, fait le train, fait manger sa famille, son homme, tout en enseignant chaque

jour. Quand elle a eu son AVC, vers l'âge de 80 ans, elle ne pouvait plus s'occuper de personne ni d'elle-même. On allait la voir, dans sa maison de retraite, mais moins souvent...

Un soir, il y a de ça quelques années, on a reçu un appel de sa résidence... On est allés la voir, en pleine nuit. Je me rappelle de son visage blême, de ses cheveux presque bleus, de sa peau tendue aux côtés de sa bouche. Elle ne mangeait presque plus. Elle était là, sur son lit, les yeux grand ouverts... Ma mère m'a proposé de l'embrasser, je ne sais pas si je l'ai fait. Je l'observais, je la reconnaissais, mais ne pouvais que constater le vide qui l'avait prise...

En revenant chez mes parents, je lui ai écrit un poème. On m'a demandé de le lire aux funérailles. Je me rappelle avoir dit au curé que ce que je faisais c'était du rap. Comme il a répliqué en haussant les sourcils, j'ai dû lui expliquer que c'était en quelque sorte les turlutttes d'aujourd'hui. Mais je disais ça en ayant jamais entendu quelqu'un turlutter... Je disais ça parce que je croyais avoir repris le flambeau de mon grand-père, qui a longtemps turlutté et callé les set carrés quand il était jeune, pendant le temps des fêtes. Il était conteur également, comme son père, mais je dois avouer que je ne portais pas une très grande attention au répertoire familial...

Il m'impressionnait plutôt par sa force physique. Que ce soit pour arracher un plan de patates, ou pour mettre un billot de bois dans le tracteur, quand je n'y arrivais pas, je pouvais être sûr que lui pourrait le faire... Dans mes élans de fierté, je répétais à mes amis que mon grand-père, à 80 ans, pouvait encore, chaque jour, bûcher et corder son bois, jusqu'à ce que le soleil se couche, jusqu'à ce que ma grand-mère fasse retentir de sa voix folklorique un puissant *À' SOUPE !...*

À peine plus âgé, j'étais devenu beaucoup plus grand et plus costaud que lui. Passer mon dimanche dehors, à ses côtés, ou encore cuisiner ou arracher des mauvaises herbes avec ma grand-mère ne m'intéressait plus... Leur mode de vie me semblait routinier, rébarbatif... Je leur faussais compagnie en jouant au Nintendo dans le sous-sol. Et quand les assiettes étaient prêtes, ma mère ne se gênait pas pour m'avertir : *Là, mange pas comme ton grand-père*. Parce qu'à ses yeux, il était

cet enfant qui ne savait toujours pas manger... Il faut bien avouer qu'il ouvrait la bouche bien grande et faisait beaucoup de bruit en mangeant...

Quand mes grands-parents ont déménagé au village, leurs forces se sont affaiblies rapidement. Comme ils n'aimaient pas marcher sur les trottoirs, ils ne sortaient pratiquement jamais de leur résidence...

Enfin, quand ma grand-mère est décédée, les fascinations qu'ils m'avaient inspirées étaient complètement disparues... Le soir même, déjà dans une chaise roulante, abasourdi, mon grand-père a dit qu'il espérait se remarier avec Thérèse, sa belle-sœur, parce que c'est avec elle qu'il aurait dû se marier...

Après, quand on lui rendait visite, il était toujours aussi confus, ennuyeux... Soit il racontait l'épisode où il a perdu la mémoire dans le fond de son bois, affolant toute la famille, surtout ma grand-mère ; soit il racontait combien il avait été heureux avec elle, avec Annonciade, *filie*, comme il l'appelait. On ne disait rien. C'était triste de savoir qu'il inventait tout...

Un an plus tard, on l'enterrait lui aussi. Je crois qu'il s'est laissé mourir... C'était le dernier grand-parent qu'il me restait...

## Chapitre 7

*Amand alluma un petit feu et, s'étant emparé de la poule que Dupont lui présentait, il lui coupa le col avec le même instrument dont il s'était servi pour couper la branche*

Philippe Aubert de Gaspé fils

En arrivant sur la terre de ses parents, je disais à mon père que j'irais le rejoindre, que je m'arrêterais d'abord auprès de la maison. Il prenait le volant du tracteur, et se dirigeait au fond du bois le premier, après avoir mis ses instruments dans la remorque.

Je préférais me rendre à l'étable. Sur la dalle qui servait de porche, je me souvenais d'un chat dont les yeux ne s'étaient jamais ouverts complètement. Une infection peut-être. Je l'avais croisé comme il sortait, et remarquant son piteux état, je l'avais pris dans mes bras pour l'apporter à ma grand-mère, mais j'ai dû le laisser partir comme il m'avait griffé...

En entrant, en posant mes pieds sur le plancher de béton, recouvert de sable et de paille, je reconnaissais immédiatement l'odeur particulière de l'étable. J'aimais déambuler entre les barrières de bois qui laissaient voir entre elles autrefois des bêtes bavantes, batifolantes... Il y avait cette étagère, tout au fond, où les poules poussaient ; l'espace à l'entrée, parmi les contreplaqués, où les chats donnaient naissance à leurs petits ; la vieille bibliothèque, remplie d'outils et d'objets métalliques ; l'échelle, au beau milieu de l'étable, que je craignais d'emprunter, qui mène à l'étage rempli de balles de foin, puis à cet autre étage, un immense fourre-tout, auquel je n'ai eu accès qu'une fois ou deux, me laissant croire que l'étable puisse comporter une infinité d'étages, et que tout un bric-à-brac se cache sur chacun...

Dans cette étable déjà vide, je me rappelais de ce moment où mon père m'a initié à l'art de ne tuer que pour manger. Je ne réalisais pas tout à fait ce qui allait se passer. Mon père tenait le cou du canard d'une main, et de l'autre le plaquait contre

une des clôtures de l'étable. J'avais une petite hache entre les mains. Il n'y avait plus que le canard, mon père, et ma hache...

J'ai donné un premier coup, tuant peut-être la bête, quoique sans rompre son corps en deux. J'étais incapable de donner un deuxième coup. C'est mon père qui l'a fait finalement. Sur le sol, le bec encore cancanait, et les ailes se sont agitées fortement. Je me suis affolé. Mon père m'a expliqué que c'était les nerfs du canard qui lui faisaient faire ça. Le deuxième canard, il s'est arrangé seul avec...

On les a déplumés près de l'entrée. Il y avait un casseau d'eau, je ne sais plus à quoi il servait. Mon grand-père nous regardait. Et ma grand-mère, atablée dans la cuisine, s'occuperait d'enlever leurs entrailles. Le soir même, on mangerait les canards en famille. Partager leur foie, leur cœur, semblerait normal. Manger ces abats, mordre ce bout de cœur, me demanderait pourtant autant de courage que le précédent coup de hache, mais aura été beaucoup plus convivial, presque gratifiant... Comme ce fut bon, vivre quarante, cinquante ans plus tôt...

Je reprenais mes esprits, et j'allais rejoindre mon père, en passant par la cabane à sucre, en suivant le chemin de terre qui auparavant me semblait interminable...

Sur ma route, un pommier, des baies sauvages, le champ de patates de mon grand-père, et d'autres champs laissés en jachère depuis une douzaine d'années. Je me frayais un passage parmi les branches, la bouette, les feuilles au sol... Quand on avait une moto, je me rendais à la cabane en un rien de temps. Les raisons étaient encore meilleures d'aller à Saint-Liboire. Et la senteur du gaz surpassait l'odeur du tabac, c'était parfait...

Cette fois, au fond de la forêt, on allait couper le plus gros arbre de Saint-Liboire... Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais je sais quel bruit ça fait maintenant. C'est un applaudissement. Une foule qui hurle de ses mains, l'espace de quatre ou de cinq secondes... Un dépaysement. Un peu comme quand on fait les sucres pour la première fois. D'abord on a le cœur à l'ouvrage, puis on s'éloigne du

tracteur, parce qu'il fait peur ; de l'arbre, au cas où une branche nous tomberait sur la tête...

On préfère errer, et boire l'eau d'érable accumulée dans les chaudières. On regarde de loin. On regarde un peu partout, on s'abandonne au décor, et quand vient le moment de prendre le chemin du retour, on s'affole... Car on a perdu la mémoire, la conscience, au fond de ce bois où on a passé notre vie. Malgré nous, nos immenses mains deviennent de vulgaires doigts entaillés, incapables d'écrire notre propre nom. Notre faiblesse se dévoile, à la tombée de la nuit, quand des secours nous tirent de là...

## Chapitre 8

*Cependant ma réflexion portait sur la perte  
d'une culture et de ses conséquences*

Régine Robin

Un vendredi, ma mère m'a demandé si je voulais l'accompagner aux funérailles de sa tante. La majeure partie de sa famille serait là : ses cousins et leurs enfants, tous ceux qu'elle n'avait pas vus depuis la mort de son père, il y a plus de quarante ans. Je voulais bien...

Ma mère parcourait le groupe en quête de visages connus. Elle était émue de les revoir. Elle revivait en quelque sorte les funérailles de son père, car elle se présentait à ces gens, vieillis de deux générations, comme la fille d'Émile, et non comme la nièce de Jean-Maurice, le mari de la défunte...

Peu à peu nous nous sommes dirigés auprès du chevet de Marie, qui était ensevelie sous un drap et un maquillage grisâtres. Un prêtre lui a donné la bénédiction...

Une diapositive, près de l'entrée, a plus tard attiré mon attention. J'ai pu apercevoir la photo d'une de mes tantes, puis une autre qui m'a permis de reconnaître Émile, mon grand-père maternel, vu sa petite taille, ses cheveux peignés vers l'arrière, et ses lunettes à montures noires...

Lorsque j'ai serré la main de Jean-Maurice, j'ai bien sûr vu en lui le deuil, mais aussi une image, plus vivante que jamais... Je lui ai offert mes condoléances, et j'ai demandé à ma mère s'il ressemblait bel et bien à Émile...

Je passais mon temps à tout observer. Ce n'était pas mes premières funérailles, seulement, cette fois, je n'étais pas particulièrement concerné. La charge émotive était déconcertante. Je faisais acte de présence, strictement, ne sachant pas quoi faire ni où me placer. J'ai suivi le cortège funéraire quand est venu le temps de nous rendre à l'église...

Mes petits-cousins vivaient ce que j'avais vécu quelques années plus tôt. Je reconnaissais la névralgie, à son comble lors des témoignages du haut de l'autel...

J'observais, calmement, répondais de même façon. Me levais, m'assois, à la demande du prêtre, qui était un ami de Jean-Maurice. J'étais ailleurs, je voyais les chiffres sur les bancs, m'imaginai une scène qui n'avait jamais existé ; une scène que ma mère avait vécue, une quarantaine d'années plus tôt... Les mêmes discours, les mêmes gens, les mêmes bancs, la main sur le cœur, chantant les paroles que cette fois je connaissais...

Les discussions ont repris là où la célébration les avait interrompues. On est sortis de l'église, d'un pas chancelant. Tout près, dans une petite maison, au même endroit où Jean-Maurice a coupé son gâteau de mariage, un buffet nous attendait. Ma mère m'a suggéré de lui préparer une assiette, et je suis allé à la rencontre de mon grand-oncle.

N'ayant aucun souvenir commun à partager, mais sachant qu'il avait longtemps enseigné la philosophie, je lui ai demandé s'il n'avait pas des lectures à me conseiller... Ma question l'a surpris. Le premier auteur qui lui est venu en tête a été Nicolai Hartmann. « Mais on a traduit un seul de ses livres en français, et malheureusement ce n'est pas le bon », m'a-t-il dit.

« Bien qu'il ait conçu une œuvre majeure à propos d'esthétisme, Hartmann est peu connu, l'histoire a plutôt consacré Hegel... Ce qui est beau, selon Hartmann, ce n'est pas forcément une idée qui est claire, comme disait Platon, mais tout simplement ce qui exprime un sentiment, ce qui en est l'évocation ». J'ai répliqué en lui disant que ce qui est beau doit donc nécessairement être créé, que seule la création peut exprimer un sentiment.

Surpris moi-même de ma réponse, je suis resté un moment songeur, et nous nous sommes séparés... En y pensant davantage, je me suis dit finalement que tout est création, nécessairement. Car l'homme, l'animal, la nature, ne cessent de créer... Dans ce cas, la question qu'il faudrait se poser serait : *Quelles créations expriment*

*un sentiment, et lesquelles n'en expriment pas ? Et ce, sans égard pour les jugements personnels...*

Enfin, j'aurais bien aimé avoir ce genre de discussion avec Jean-Maurice... J'étais content de l'avoir rencontré, de lui avoir parlé. Il en a dit de même à ma mère.

Je suis allé vers ma tante. Je l'ai abordée en disant l'avoir vue sur une des photos de la diapositive. Elle m'a raconté un souvenir de ce mariage... On l'avait assise à la table des enfants, mais elle s'était faufilée sous les tables, pour se retrouver sur les genoux d'Émile et avoir du gâteau avant tout le monde... Elle se rappelait aussi d'un autre moment, dans l'auto, juste avant d'arriver. Émile sortait son flacon d'alcool de sa poche, et Huguette, qui conduisait, lui a dit : *Franchement Émile, pas dans l'auto*. Il a répondu : « J'ai soif », de façon monotone, et il a pris une gorgée...

On a ensuite rejoint une table. Ma mère était là, avec une de ses cousines, Martine, une des filles de Jean-Maurice. On en est venus à parler de mon grand-père, un sujet de conversation qui revient toujours au même...

- *C'est vrai qu'Émile a écrit un roman... ?*
- *Oui.*
- *Et ça parlait de quoi ?*
- *Je sais pas... On dit que c'était un peu trop osé pour l'époque... Mais on dit qu'il était bien écrit, que le roman aurait eu beaucoup de succès s'il avait été publié...*
- *Ah bon... Et il est où ce roman-là ?*
- *Bien, un peu avant de mourir, Émile aurait confié le manuscrit à sa sœur Cécile, en lui disant « tu sauras quoi en faire »... Quand il est mort, Cécile a mis le manuscrit dans sa tombe, avec lui...*

Cette fois, on ne s'est pas contentés d'évoquer l'énigmatique roman familial. On a prononcé son titre : *Orange sur mon corps*. Et j'ai entendu une idée formidable, quoique lancée à la blague : *Il faudrait le déterrer*.

Et l'éditer, je me disais...

## Chapitre 9

*Le roman redit sans cesse sa nostalgie d'un  
autre monde sans jamais pouvoir le former*

Fernand Dumont

*Mon imagination – cette adorable maîtresse ! –  
je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé*

Marcel Dugas

Je suis revenu chez moi ce soir-là avec l'envie d'écrire, comme autrefois au retour de l'école après avoir fumé quelques *butchs* de cigarettes trouvés sur mon passage. C'était suffisant pour me faire tourner la tête.

Avant, j'écrivais dans le seul but d'écrire ; maintenant, de mettre mes idées en ordre. Car je prenais conscience des images que j'avais voulu faire miennes. Et je me réconciliais peu à peu avec mon écriture, mon imagination.

D'abord j'ai cru fuir, me fuyant moi-même et tout le monde, mais je prenais toujours la direction d'un endroit mythique, pour me ressourcer, pour mieux me connaître plutôt.

Cette nuit-là, j'ai eu en tête un nouveau monde, que je devais cerner, et filmer... À tout bout de champ, je me suis levé pour écrire des idées, des bouts de phrase, que j'ai relus le lendemain, qui ne voulaient rien dire. J'ai pensé en parler à mon grand frère, me disant qu'il comprendrait. Je ne trouvais pas les mots, sinon formulais mon projet de façon maladroite. J'ai préféré le garder en moi quelques semaines. Puis je me suis décidé, j'ai commencé à en parler.

Plus j'en parlais, plus je le peaufinais, et plus on me rassurait. Mon *pitch de vente* suggérait les scènes d'un film, ce qui a de plus hollywoodien, tandis que je pensais à un documentaire, à des entrevues filmées... Quand j'exprimais à des amis le souhait d'exhumer mon grand-père, la plupart m'encourageaient. *Si jamais tu le fais, dis-moi-le, j'vais venir avec ma pelle, ça va être malade !...*

Même si j'étais persuadé qu'il resterait quelque chose de son roman, je n'ai jamais pu me rendre à la tombe de mon grand-père. J'avais peur de m'être trompé, en l'ayant imaginé tel qu'il n'est pas.

J'avais demandé à mes oncles, à ma tante, à ma mère, de me dénicher des photos, des textes de mon grand-père auxquels je pourrais me rattacher, mais ils oubliaient ou disaient ne pas en avoir... Je leur en ai voulu de ne pas m'avoir assez parlé d'Émile, de ce passé, de cette partie d'eux-mêmes que je réclamaï, afin d'en apprendre plus sur moi.

Seule ma mère, avec beaucoup d'émotions, m'avait raconté différents épisodes de sa vie, ce qui a fait naître en moi de vraies images qui sont devenues à mes yeux sacrées... Il y avait également une vieille vidéo, filmée en 8 millimètres – la vidéo du baptême de ma mère – qui m'avait permis de voir et de revoir Émile descendre d'une automobile noire, les cheveux peignés vers l'arrière, portant de typiques lunettes noires, vêtu d'un veston probablement beige, se dirigeant vers l'église, puis donnant à ma tante une petite bouchée de gâteau, puis une larme de vin, lors du repas...

C'est tout. Cet héritage inconnu, je l'ai ardemment cherché depuis mon adolescence, voire auparavant... J'ai pensé un moment le trouver en Jean-Maurice, mais je me disais que son rapport profond avec la religion l'avait probablement empêché de comprendre la marginalité de mon grand-père... J'ai longuement hésité avant d'aller à sa rencontre avec l'intention de l'interviewer... Je ne savais pas si je devais lui dire exactement pourquoi je voulais le rencontrer...

En fait, je dois bien l'avouer, ma seule intention était d'expliquer ma décadence, ma propre débauche, par une espèce de mal atavique, une illusion que je me suis forgée depuis le jour où j'ai su que Jean-Paul n'était pas mon vrai grand-père...

## Chapitre 10

*Et qui m'aurait demandé au fond ce qui me  
faisait agir ainsi, je n'aurais su lui répondre.*

Alfred de Musset

*Le narcissisme se nourrit davantage  
de la haine du Moi que de son admiration.*

Gilles Lipovetsky

Car j'ai suivi les traces d'Émile comme d'autres ont suivi les traces de leur père. Le peu que ma mère avait laissé entendre sur lui était devenu un idéal que je me devais d'atteindre. J'ai tenté de vivre de la même façon, en passant bien près de recevoir moi aussi des narcisses jaunes sur ma tombe...

Je me vois encore qui prépare ma petite révolte en fumant des cigarettes et en buvant de la bière... J'ai dix ou onze ans. Une amie me dit que ce soir *Chute libre* va jouer à la télé, un film avec Leonardo DiCaprio. Je regarde le film. Je n'ai rien d'autre à faire. Dès la scène d'ouverture, mon amie se voit défendre le droit de l'écouter, alors que moi je fais déjà partie de cette bande de jeunes révoltés, en fuite. Quand j'entends la chanson « Riders on the storm », que je baragouine déjà par cœur, j'associe la mélodie enivrante à l'état d'esprit des jeunes à l'écran...

*The Doors, Velvet Underground, Violent Femmes, Nirvana...* Je voyais là quelque chose d'exacerbant, de romantique, de séduisant. Les soirs je m'endormais, les écouteurs sur les deux oreilles, mon baladeur *auto-reverse* me jouant sans trêve la musique tant aimée...

Quand je suis entré au secondaire, ma sœur s'est mise à écouter autre chose. Cette fois je comprenais mieux les paroles. La mode était passée au rap français, qui était à son meilleur : *Suprême NTM, Faf Larage, IAM, Fonky Family...*

Deux ou trois ans plus tard, la chanson « Laisse pas traîner ton fils » était devenue un hymne que l'on répétait dans le salon, quand les parents étaient partis... Tout était clair. Je me suis mis à écrire du rap, moi aussi. Et à consommer, moi

aussi... Mais je ne pouvais composer qu'une fois lucide, éveillé. Parfois, le jeûne me donnait la sensation d'écrire plus intensément. J'oubliais d'aller dîner, et je passais la journée devant l'écran, me recréant sans le savoir un état de survie, tandis que la drogue et l'alcool me laissaient endormi après avoir écrit seulement une ou deux pages...

Je me rebellais, armé d'expressions figées à Saint-Hyacinthe, contre tout et contre rien : contre le rap que faisaient mes amis, qui n'étaient en rien les dénonciateurs, les Gil Scott-Heron qui ont mis le rap au monde ; contre ceux qui se bornaient à croire que le mot *rap* veut dire *rythm and poetry* alors qu'il veut dire *to criticise* ; contre les rappeurs trop bien nantis ; bref, contre ceux qui, comme moi, n'avaient rien à dénoncer sinon eux-mêmes...

Délaissant le rap, je suis revenu à mes premières amours, dont je comprenais mieux le propos et les influences. J'ai ouvert mes horizons. Je me suis mis à lire, à devenir poète. Je n'avais toujours rien d'un révolté, ni d'un amoureux, ni d'un passionné. J'étais ce rebelle sans amour ni cause, platement insensible, et quand mes amis m'appelaient *le poète maudit*, je les croyais formidablement...

Enfin, je ne le savais pas, mais le jour de mon accident, ma famille s'apprêtait à commémorer le 40<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Émile. Sur le coup, quand je l'ai appris, je suis demeuré interdit. J'ai vu là un signe. J'ai même regretté de ne pas être mort. Puis j'ai réalisé combien mes imaginations, sur lui et sur moi-même, étaient chimériques... J'aurais bien pu laisser une œuvre inachevée derrière moi, en mourant, enivré, dans mon auto, au fond d'un fossé... On ne m'aurait comparé ni à Edgar Allan Poe, ni à Albert Camus, ni à Hubert Aquin, ni à mon grand-père...

Et combien même j'aurais lu tous ses écrits, entendu toutes ses pensées, je n'aurais rien saisi, rien compris, me contentant de vomir à ses côtés les cigarettes et les beuveries de ma première révolte, qui encore perdure, qui s'achève, qui n'aura jamais été menée que contre l'inconfortable, méconnu et inévitable chemin du retour : moi-même.

## Deuxième partie

*Il faut savoir se perdre pour un temps  
si l'on veut apprendre quelque chose des êtres  
que nous ne sommes pas nous-mêmes*

Friedrich Nietzsche

## Chapitre 1

*La mémoire collective oscille entre le silence,  
l'amnésie, la reconstitution imaginaire  
et le détail intensément revivifié*

Régine Robin

« Chaque été, nous allions à Roviano, une communauté religieuse située soixante kilomètres à l'est de Rome. C'est une ville que l'on a construite sur la cime d'une petite montagne, dont les fortifications datent du XIII<sup>e</sup> siècle. Quand il faisait chaud, nous descendions au pied de la montagne, où coule la rivière *Aniene*, dont Jules César fait mention dans son *De bello gallico*. C'est un courant d'eau étroit et peu profond, non navigable, demeuré mythique de par sa force démesurée. Les premières communautés romaines s'y sont abreuvées, et certaines, trop près de cette rivière, il n'y a pas si longtemps encore, ont connu malheureusement ses débordements dévastateurs...

« Si je me souviens bien, c'est le pape Grégoire XVI, durant les années 1820 ou 1830, qui a entrepris de réaménager la rivière, près de la ville de Tivoli, l'ancienne *Tibur*. L'*Aniene* étant détourné, les travaux ont eu pour effet d'ajouter une chute de plus au paysage de la *Valle Dell'Inferno*, que l'on a renommée la *Valle Gregoriana*.

« Non, je n'ai pas vu ce paysage, ce lieu sans âge chanté par les Grecs et les Romains, les auteurs et les peintres romantiques. Il se trouvait pourtant sur notre route depuis Rome, mais nous ne nous y arrêtons pas.

« À Roviano, même sans ces chutes, l'*Aniene* était une des attractions principales. Descendre le flanc de la montagne, marcher les quelques kilomètres qui nous séparaient de la rivière, qui nous garantissaient d'être rafraîchis, c'était là une activité que nous prisions, qui est rapidement devenue une habitude, malgré sa température terriblement froide...

« Je me souviens d'une des dernières fois que je m'y suis baigné, un événement sans importance à l'époque. Il s'est passé quelque chose, quelque chose qui m'a marqué, nécessairement, puisque j'en garde aujourd'hui un souvenir intact.

C'est Kdel, avec qui je partageais ma chambre à Rome, qui m'avait convaincu de m'y baigner cette fois-là. Il en rêvait depuis des semaines. Il chantait Horace, le poète : *O rus quando ego te aspiciam ? , Ô campagne, quand te contemplerai-je...*

« Enfin, je ne m'attendais pas à jouer les héros ce jour-là, mais Kdel, bien vite, s'est retrouvé au beau milieu de la rivière, emporté par le courant. Je croyais qu'il savait nager. Mais voilà, il allait se noyer...

« Je me suis lancé à l'eau, je l'ai rattrapé. Il a fait comme toute personne qui se noie et qui est prise de panique, c'est-à-dire qu'il m'a agrippé, de sorte que nous avions tous deux la tête sous la surface de l'eau. Je me suis défait de lui. J'ai atteint la branche d'un arbre, qui était basse, et je lui ai tendu mon pied pour le sortir de là...

« J'étais étonné que personne ne soit venu nous aider. Nous sommes restés là, seuls, le temps de reprendre notre souffle...

## Chapitre 2

*Goethe – proclama in quella occasione –  
il giorno in cui arrivo a Roma,  
'Penso di cominciare a nascere'*

*Goethe – proclama en cette occasion –  
le jour de son arrivée à Rome,  
« Je pense bientôt renaître »*

Salvador Dali

« Oui, voilà, je me suis rendu à Rome pour le début du trimestre d'automne. C'était en 1950. J'avais dix-huit ans. Je comptais y poursuivre mes humanités d'Oblat. Chaque année, l'Ordre des Oblats du Québec envoyait des étudiants, de futurs prêtres à Rome : l'un à la Grégorienne, l'autre à l'Angélique. En principe, c'était pour compléter trois ans de philo et quatre ans de théologie. Ce n'était pas prévu à mon arrivée, bien sûr, mais j'ai préféré regagner le Québec après la première tranche...

« Nous avons traversé l'Atlantique en cinq jours, à bord du SS Liberté, l'ancien Europa, que les Américains avaient utilisé pendant la Deuxième Guerre mondiale. Un immense bateau. La mer était particulièrement calme, excepté lors d'un repas. On a dû assujettir les plats, les fixer aux tables. Rien de dramatique. Parvenus au Havre, nous nous sommes rendus à Paris en train. Quand, enfin, nous avons pris la direction Sud, le trajet est devenu beaucoup plus pénible, la chaleur étant toujours plus extrême...

« Le supérieur des Novices, le père Bazinet, avait prévu faire escale à Aix-en-Provence, afin de nous montrer où avait été fondée notre congrégation d'Oblats. Des figues nous ont été servies à notre arrivée. La première était infecte. Je l'ai lancée au fond du verger. Je n'avais rien mangé depuis le Havre. Ensuite on nous a servi du *Calvados*, une puissante eau-de-vie, qui m'a donné un mal de tête carabiné...

« Le lendemain, nous sommes partis très tôt. Nous devions nous rendre à Rome. J'ai cru un moment que le trajet se terminerait à la gare centrale, la *Roma Termini*, qui devait être inaugurée d'un jour à l'autre. Nous nous sommes plutôt

arrêtés à l'entrée de la ville, près de la Porte Saint Paul. Je m'attendais à trouver sur notre route la basilique *Santa Maria Maggiore*, une des plus vieilles, une des plus grandes basiliques bâties en l'honneur de la Sainte Vierge. Mais nous avons été accueillis à cette porte, qui donne à la *Ville éternelle* des allures, disons, modestes. Et la noirceur nous empêchait de voir quoi que ce soit...

« Puis l'Arc de Constantin s'est dressé droit devant nous. On ne pouvait pas le manquer. Derrière lui, un éclairage redorait le Colisée d'une façon majestueuse. Je croyais que nous allions poursuivre notre route sur la *via Annibaldi*, qui cache derrière ses immenses fortifications la basilique Saint-Pierre-aux-Liens, célèbre pour sa sculpture de Moïse effectuée par Michel-Ange. Mais nous nous sommes arrêtés après avoir contourné le monument, afin de mieux regarder la scène, je me disais...

« Quelle ne fut pas ma surprise en voyant Kdel descendre ses bagages, d'apprendre que nous étions parvenus à destination, que la rue Vittorino Da Feltre faisait face au *Colosseum*... Et quel bonheur d'avoir été accueilli avec des gâteaux. Les pâtisseries italiennes sont exquises...

### Chapitre 3

*Si les papes ne fussent pas revenus d'Avignon, si la Rome des prêtres n'eût pas été bâtie aux dépens de la Rome antique, nous aurions beaucoup plus de monuments des Romains ; mais la religion chrétienne n'eût pas fait une alliance si intime avec le beau ; nous ne verrions aujourd'hui ni Saint-Pierre, ni tant d'églises magnifiques répandues dans toute la terre. Nous-mêmes, fils de chrétiens, nous serions moins sensibles au beau*

Stendhal

« J'ai rapidement fait le tour de ma chambre, une étroite mansarde, puis j'ai regardé le Colisée de ma fenêtre, oubliant qu'il y avait cours le lendemain...

« Je ne savais pas exactement quel genre de programme d'études m'attendait, mais je me doutais bien qu'il ne serait pas question de lire un *Millenium* ou un quelconque best-seller...

« Une fois par semaine, les jeudis, nous allions parcourir les ruines romaines. C'était là pratiquement la seule activité qui nous était réservée, mais dont je ne me lasserais pas ; les ruines sont pour le moins inépuisables. Certains étudiants se sont passionnés d'archéologie. Notre logement s'est d'ailleurs prêté au dépistage des connaisseurs, qui avaient déniché dans le cellier les fondations de la Maison dorée, la *Domus aurea* de Néron. Une expérience peu banale...

« Pour ma part, j'étais peu attiré par les fouilles. Je me plaisais simplement à contempler, à repeupler le *Forum Romanum*. Je revêtais les colonnes de marbre, j'accompagnais mes visites de lectures, de commentaires, et je me plaisais à observer les progrès de ceux qui s'exerçaient à la peinture, du haut du mont Palatin.

« Les plus érudits connaissaient trois ou quatre façons de peindre le site qui était à nos pieds. Chronologiquement, il s'agissait de peindre le site avant le Grand incendie de 64. C'était la façon qui permettait le plus d'inventions, car on ne garde de cet événement que quelques traces écrites, quelques témoignages emphatiques qui ne donnent lieu qu'à des hypothèses, des approximations ; on ignore quels bâtiments ont été détruits, et combien il y a eu de décès, parmi le million d'habitants...

« Certains racontent que le Grand incendie aurait débuté précisément au pied du mont Palatin, où l'empereur Néron aurait mis le feu, dans le but de détruire la *Domus transitoria*. Du haut du mont Palatin, là précisément où les frères Remus et Romulus ont fondé la ville, Néron l'aurait regardée se consumer... Cet incendie n'aurait été, pour ainsi dire, qu'un prétexte afin de construire sa prestigieuse *Domus aurea*. Devant de telles accusations, Néron a rejeté la faute sur un groupe de Chrétiens, qui ont tous été décapités, martyrisés... Or, il faut le dire, les Romains détestaient leur Empereur, qui n'avait qu'un seul souhait : devenir plus grand qu'Auguste, qui lui souhaitait devenir plus grand qu'Alexandre, ce dernier plus grand que Khéops, et cætera... Les Romains tentaient donc de différentes façons d'entacher la réputation de Néron, en l'accusant d'adultères, de matricide, d'avoir brûlé la ville... Le comble survint quand l'Empereur, plutôt que de rebâtir sa *Domus transitoria*, fit exproprier des dizaines de milliers de citoyens afin d'aménager un immense lac à l'entrée de sa nouvelle demeure... Quelques années plus tard, en 68, quand Néron s'est suicidé, les Romains n'ont pas attendu bien longtemps avant de recouvrir le lac et le domaine de terre, ce qui a permis la construction du Colisée, ou plutôt, de l'amphithéâtre Flavien.

« Après sa mort, tout ce qui rappelait Néron était une statue de bronze, haute de 35 mètres, qu'il avait fait ériger en son honneur. Cette statue s'appelait *il Colossus Neronus*, le Colosse de Néron. Quand on a achevé la construction du Colisée, la statue a été déplacée tout près, et l'on a remodelé son image et son nom. On la nommait alors *il Colossus Solus*, en l'honneur d'Hélios, le Dieu Soleil. Il y avait donc l'*avant*, le *pendant*, et l'*après* Néron. Puis, si les artistes ne voulaient pas inclure cette statue, qui rappelle la toute-puissance de l'Empire et de l'Empereur, ils n'avaient qu'à peindre le Colisée tel qu'il était devant nous, c'est-à-dire en ruines, et sans la statue à laquelle il doit son nom. Dans ce cas, ils mettaient naturellement en valeur l'Arc de Triomphe, l'Arc de Constantin, car le monument s'est mieux conservé.

« Dis-le-moi si je ne t'apprends rien, mais Constantin, avant de combattre Maxence, a eu une apparition en rêve, celle de Jésus-Christ, ce que l'Empereur a interprété comme une prémonition de victoire, qui s'est d'ailleurs avérée exacte.

L'histoire de cet Arc n'est donc pas sans connotations religieuses. Et comme Constantin n'est pas parvenu à convertir les Romains après avoir « légalisé » le christianisme et qu'il a invité les croyants à fonder Constantinople (la nouvelle Rome), l'Arc peut évoquer le retour et le départ de Constantin, mais également la fin de l'Empire d'Occident et la montée du Christianisme.

« *Pourquoi Constantin est-il parti ?* Tout simplement parce qu'une avance du christianisme était impossible à Rome, cela depuis la venue de saint Pierre, qui fait partie de ces Chrétiens dont je te parlais, martyrisés par Néron. En fait, les Romains préservaient précieusement leur culture et leurs traditions, de sorte que leur conservatisme ne tolérait aucun changement aussi radical qu'une conversion religieuse. Malgré sa légalisation par Constantin, le christianisme n'eut pas plus d'influence sur Rome. L'Empereur lui-même ne pouvait pas empêcher la tenue des célèbres *muneras*... Les « jeux » avaient acquis une telle popularité que les hommes les plus riches pouvaient également jouer le rôle d'*Editor* et d'*Impresario*, donc pouvaient organiser et financer les jeux eux-mêmes...

« On sait que les gladiateurs étaient le plus souvent des condamnés à mort, ou des esclaves, qui devaient combattre dans l'arène afin d'être affranchis ou libérés. Mais d'autres combattaient uniquement dans le but de devenir célèbres, comme le font les sportifs aujourd'hui, impressionnant le public avec d'habiles techniques. Certains historiens ont tenté de justifier pourquoi les hommes, les femmes et les enfants assistaient gratuitement à ces jeux, en accordant un pouvoir libérateur à toute cette violence. *Bon*, il faut le dire, le nombre de ces représentations était exagéré ; on tenait des jeux tous les jours fériés, qui étaient comptés au nombre de 170... Certes, ces combats, semblables à certains rituels autochtones, n'avaient rien au fond de typiquement *romain*. Autrement dit, les jeux avaient d'abord pour objectif d'exciter la force et le courage des hommes devant l'adversité, afin de faire du peuple de bons guerriers. Mais alors que l'amphithéâtre fut construit, les jeux étaient déjà devenus une habitude de l'ordre du divertissement, une pure vulgarité qui évitait divers désordres populaires.

« Les Chrétiens, en la quittant, ont donc laissé Rome en proie à ses tristes passions, seule contre les attaques répétées des Barbares, la culture occidentale atteignant alors son étiage, son niveau le plus bas. Peu à peu, les monuments et les objets de valeur ont été pillés, ou se sont lentement enfouis dans le sol. Les Romains qui y demeuraient encore ont marchandé les sculptures d'artistes oubliés, se sont emparés des pierres du Colisée et d'autres bâtiments, détruisant en partie la ville, en continuant à y vivre comme ils le pouvaient. Les Chrétiens feront de même à leur retour, avant d'explorer d'autres avenues – le marché de l'Art par exemple – afin de s'enrichir, mais aussi afin de redonner à la culture gréco-romaine ses lettres de noblesse, en préservant et en construisant les monuments que l'on connaît encore aujourd'hui...

« Mais voilà ce que je voulais dire : à l'époque, plus j'observais le Colisée, plus il prenait les allures d'un tombeau, celui du plus grand Empire, ayant pour pierre tombale cet Arc de Triomphe... Une immense croix, à l'intérieur du Colisée, le confirmait le jour du Vendredi Saint, alors qu'elle clôturait le Chemin de Croix, entamé depuis le Vatican... À ses pieds, on oublie que l'on est en face de l'arène, de la *scena*, ce lieu de supplices désagréable à voir. On oublie le sac de Rome, perpétré sous les yeux de saint Augustin... À ses pieds, on ne voit plus qu'elle, cette croix, entourée des cieux, de sorte que malgré nous, la naissance du Christianisme est chantée au prix de la mort lente de Rome...

## Chapitre 4

*Non, il n'est pas de moi le discours que je vais tenir.*

Euripide

« Le lendemain matin, je me suis rendu à l'Angélique en compagnie de Kdel. Cette année-là, nous étions seulement cinq Canadiens à être envoyés à Rome. Kdel et moi aurions dû être logés au Collège pontifical canadien, avec les autres, mais la cinquantaine d'appartements était déjà occupée... Parfois, le Cardinal Léger organisait une rencontre, et tous les séculiers canadiens s'y retrouvaient. Nous discutions de philosophie et de théologie, et quelle n'était pas notre satisfaction de faire entendre notre bon parler latin au nouvel archevêque.

« Oui, nous devons parler la langue de l'Église du matin jusqu'à la fin des heures de cours. Le soir, c'était l'italien. Quelques-uns ont dû recourir à la méthode Assimil, devant perfectionner l'une ou l'autre. C'était le cas de Kdel, qui parfois anglicisait, ou plutôt latinisait des expressions anglaises. Il nous disait, en riant, *Urbi est my pencilomeum* ? Il voulait dire : Où est mon crayon ? Mais on entendait : Mon pinceau à moi est une ville. Il confondait *ubi*, où, et *urbi*, urbain, comme dans l'expression *urbi et orbi*. Il ne traduisait pas correctement les mots anglais d'origine latine, comme *pencil*, qui vient de *peniculus*, qui en latin ne signifie pas crayon, mais bien l'outil des peintres.

« Le père Bazinet se souciait de ce genre de lacune puisqu'il était important de connaître correctement le latin, et surtout de perdre notre accent. Kdel ne démordait pas. Et pourtant, je me doutais bien qu'il s'agissait d'une envie de divertir de sa part ; il était probablement le plus doué des lecteurs, et le premier à s'appuyer de citations en discutant. La première année du moins, il aura parlé le latin d'une façon relâchée, la plus anglicisée qui soit, de sorte que nous, les Canadiens, étions parfois les seuls à le comprendre.

« Nous avons fait le chemin quelques matins avec les trois autres Canadiens, qui eux étudiaient à la Grégorienne. Mais les clans se sont séparés rapidement.

Disons qu'il existe une rivalité, une rivalité traditionnelle entre la Grégorienne et l'Angélique, entre les Jésuites et les Dominicains. Historiquement, les Jésuites sont reconnus pour être plus actifs, plus solitaires, ambitieux, entreprenant de longues et coûteuses missions, en Amérique par exemple. L'Angélique, quant à elle, forme des Dominicains qui font partie de l'Ordre des Prêcheurs, mais la plupart de ses étudiants adoptent un mode de vie plus casanier et communautaire. Disons, simplement, que les doctrines sont différentes.

« Tu connais peut-être la blague des Jésuites :

*Si cum Dominicanis canis,  
non cum Domini canis.*

*Si tu marches avec les Dominicains,  
tu ne marches pas avec le Seigneur.*

Ce à quoi nous répondions, dans la même veine :

*Si cum Jesuitis itis,  
non cum Jesu itis.*

*Si tu vas avec les Jésuites,  
tu ne vas pas avec Jésus.*

Enfin, c'était de bonne guerre...

## Chapitre 5

*Dès qu'ils sont adultes et qu'ils peuvent obéir à leur propre arbitre,  
ce n'est plus au jugement d'autrui mais à leur propre jugement  
qu'ils sont tenus de se confier ; il s'agit moins pour eux désormais  
d'adopter une opinion que d'examiner la vérité*

Abélard

« À l'entrée de l'Angélique, deux énormes statues se font face. Il s'agit d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. On appelle également ce dernier le docteur angélique, d'où le nom de notre université... Thomas d'Aquin a conçu une œuvre monumentale et est rapidement devenu un maître-penseur chez les Dominicains. Sa pensée est particulière puisqu'elle nous apprend à douter, de sorte que chez lui l'apprentissage du doute précède et nourrit la recherche de vérités. C'est pourquoi le philosophe a pratiquement toujours exprimé sa pensée en plaçant un point d'interrogation à la suite de tel ou de tel précepte. Il répondait en réunissant tous les arguments pour et tous arguments contre, en citant chaque auteur ayant traité de la question, avant de conclure avec une réponse, une vérité qui soit justifiée, exemplifiée, et à laquelle il apportait maints contre-exemples...

« Cette façon de penser découlait directement des débats oratoires tels que pratiqués dans les universités du Moyen Âge. Thomas d'Aquin excellait dans ce genre de débats, et il avait le soin d'être objectif, puisqu'il amenait à la barre les arguments et les auteurs les plus opposés ; c'était pour lui une question de justice. Il ne se gênait pas pour répondre avec tout autant de rigueur aux questions les plus anodines comme aux vérités les plus établies. Les Commandements de Dieu, en l'occurrence, seront passés sous le peigne fin du penseur. *Tu ne voleras point* pouvait être transgressé : si on n'a aucun vêtement ou si on n'a rien à manger par exemple. Il ne parlait pas alors de vol, mais de petite rapine, *rapina*. *Tu ne tueras point*, de la même façon, pouvait être contourné, si ce mal permettait d'éviter un plus grand mal : le règne d'un tyran par exemple.

« Ce genre de position a littéralement fait scandale dans la pensée chrétienne, aujourd'hui encore il le ferait, tout comme ses commentaires au sujet de l'union des

sexes hors-mariage. D'abord il accueillait favorablement cette union lorsqu'elle était commise entre deux personnes indépendantes de la tutelle parentale. Mais ces personnes devaient être conscientes de leur acte et de ses conséquences, c'est-à-dire que l'enfantement ne devait pas être évité. Enfin, il ne devait y avoir aucune forme de luxure, de violence ou de mauvaise influence. Car il s'agit, chez Thomas d'Aquin, d'un acte religieux.

« Cela dit, au Moyen Âge, les enfants conçus hors-mariage étaient nombreux, sans être nécessairement illégitimes ; ils l'étaient seulement dans les familles nobles, qui procédaient à des mariages de classe, pour parfaire leur situation... Disons qu'à l'époque, en Italie, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, les mœurs étaient beaucoup plus libres, et l'Aquinate n'y était pas indifférent. Ses écrits et ses enseignements ajoutèrent donc, un moment, une dimension plus libérale à la pensée chrétienne, pour ne pas dire plus sensible à la situation du peuple. Il est dommage qu'au cours des siècles les censeurs aient continuellement raturé des passages importants de la pensée thomiste, en particulier en ce qui concerne les plaisirs charnels. On ne peut tout simplement pas éviter de parler du corps en abordant la pensée d'Aquin. Même son gabarit n'encourageait pas, disons, une vision culpabilisante du boire et du manger... On le surnommait d'ailleurs *le bœuf muet de Sicile*...

« À la question : *Toute délectation est-elle mauvaise ?*, il répondait : *Nullus possit vivere sine aliqua sensibili et corporali delectatione*, Nul ne peut vivre sans plaisirs sensibles ET corporels. Jusqu'à aujourd'hui, la plupart des traductions françaises ont préféré s'arrêter après « sensibles », ce qui est dommage. Ceux qui étaient effrayés par un tel discours ne faisaient pas confiance aux lecteurs, ou ne lisaient tout simplement pas jusqu'au bout. Par exemple, lorsque l'Aquinate parlait de *tempérance*, et disait que l'absence de plaisirs, de passions, est tout aussi mauvaise que leurs excès. Boire de l'eau, quand on a soif, nous donne du plaisir, en boire trop rend l'expérience désagréable, regrettable...

« De même que dormir puisse calmer la fatigue du corps, le plaisir, la délectation, était selon lui un repos pour l'âme. *Sicut autem fatigatio corporalis solvitur per corporis quietem, ita etiam oportet quòd fatigatio animalis solvatur per*

*animae quietem. Quies autem animae est delectatio...* Il n'était donc pas contraire à la raison, pour Aquin, de la perdre temporairement. C'est-à-dire qu'il concevait l'eutrapélie de la même façon qu'Aristote, et non comme saint Paul...

« En donnant un aspect plus naturel, plus « normal », aux plaisirs, aux désirs, puis en leur accordant une origine divine, il franchissait un premier pas afin d'absoudre Adam et Ève de leur péché. Car l'Aquinate considérait leurs actes comme des actes *raisonnables*, donc conformes à la volonté de Dieu, soit de connaître et de propager l'espèce. À ses yeux, le corps n'était plus ce simple « corrupteur de l'Âme », tel qu'il est décrit, de façon exécrationnelle, depuis les *Upanishad*...

## Chapitre 6

*Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les éléments des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seraient conservées par tradition*

Jean-Jacques Rousseau

« À l'Angélique, chaque professeur, chaque étudiant, avait sa vision de l'Aquinate. On le revisitait de plusieurs façons, et bien entendu les cours portant sur ses écrits étaient nombreux. Son influence était perceptible chez la plupart des professeurs. Seuls quelques-uns, dont la réputation n'était plus à faire, avaient conservé un enseignement plus traditionnel, disons peu enclin à donner la parole aux étudiants...

« Je me rappellerai toujours d'un jeune professeur, qui avait consacré une de ses plages horaires au célèbre Antéchrist : Friedrich Nietzsche. Nous nous attendions tous à ce qu'il porte les accusations les plus graves à son endroit, mais le professeur a plutôt présenté une étude portant sur la spiritualité nietzschéenne. Nous nous demandions tous où il voulait en venir...

« En amorçant son cours, il nous a demandé d'imaginer une influence durable, une réelle compréhension, bref une pérennité de la pensée thomiste dans les traditions religieuse et philosophique. Du coup, l'effervescence de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> et des Lumières, cette révolte contre une tradition faite d'impératifs moraux et religieux, était discréditée. Le soupçon de Descartes, le doute de Kierkegaard, n'étaient ni modernes, ni révolutionnaires...

« Il s'agissait de reconnaître que la Renaissance s'était construite avec pour pierre angulaire ce qui a mené le Moyen Âge à sa perte, c'est-à-dire cette morale, cette rigidité des mœurs, cet enseignement scolastique décadent, qui n'avaient connu jusqu'alors aucun précédent, et qui allaient au cours de l'histoire tranquillement s'enhardir. L'influence de l'Église y jouant pour beaucoup...

« En Allemagne, la non-influence de l'Aquinat s'expliquait facilement, car il n'y avait déjà plus d'ouverture pour sa pensée après le règne de Frédéric II, et la mort d'Albert le Grand. Deux cents ans après la mort d'Aquin, peu après la Renaissance allemande, Luther a littéralement craché sur sa tombe, et sur celle de la philosophie en général, en voulant épurer la pensée chrétienne et lui retirer toutes les influences qu'elle avait connues avec lui, et avec d'autres...

« En fait, Luther ne voulait pour maître-penseur que saint Augustin, chez qui l'impératif moral est pourtant fréquent, et le libre arbitre considéré de façon peu réjouissante... Mais on ne trouve pas chez Aquin d'hégémonie divine, de morale qui dise : « Suis-moi, ou va à ta perte ! » comme l'a dénoncé Schopenhauer. Chez l'Aquinat, le libéralisme positif, de l'autodétermination, restait fondamental. Autrement dit, il voulait que chacun puisse se constituer sa propre autorité, ce que Nietzsche a exprimé également à sa façon. La recherche de vérités est donc plutôt une recherche de ce qui est *bon* pour moi, de ce qui me plaît, de ce qui est conforme à ma conscience, de ce qui constitue finalement *ma* vérité... Cela dit, il peut être conforme à ma conscience de me soumettre à un supérieur, si je reconnais qu'il maîtrise mieux que moi les matières politique, religieuse ou guerrière par exemple... Ce serait un choix raisonnable, plein de *bon sens*, dirait Nietzsche, à la manière des philosophes français. Or, avec des conditions sociales semblables à celles qu'ont vécues Nietzsche et Luther, il était peut être raisonnable de ne pas croire en Dieu, ou à l'Église, fort malheureusement...

« Pour ma part, ce cours m'avait plutôt amené à voir de quelle façon Nietzsche pouvait être thomiste, et vice versa... Attends-moi une seconde, je vais aller chercher ma *Généalogie de la Morale*... Un instant...

« Voilà. Nietzsche disait ironiquement : *Alle Instinkte* (Tous les Instincts), *welche sich nicht nach Aussen entladen* (qui ne se diffusent pas vers l'Extérieur), *wenden sich nach Innen* (se retournent vers l'Intérieur) – *dies ist das was ich die Verinnerlichung des Menschen nenne* (c'est ce que j'appelle l'Intériorisation/l'Assimilation de l'Homme) : *damit wächst erst das an den Menschen*

*heran* (et ceci qui s'incarne en l'Homme), *was man später seine » Seele « nennt* (a plus tard été appelé son « Âme »)...

« Le philosophe dénonçait alors le dangereux mépris que le catholicisme et la société avaient envers les instincts, l'animalité, sinon la bestialité des hommes... Mais ce n'est pas tout. Nietzsche ajoutait : *Die Feindschaft* (L'Hostilité), *die Grausamkeit* (la Cruauté), *die Lust an der Verfolgung* (la Volonté de Persécution), *am Überfall* (d'Envahissement), *am Wechsel* (de Changement), *an der Zerstörung* (de Destruction) – *Alles das gegen die Inhaber solcher Instinkte sich wendend* (Tout cela contre le Possédant de pareils Instincts est retourné) : *das ist der Ursprung des » schlechten Gewissens «* (c'est là l'Origine de la « mauvaise Conscience »)...

« Ceux qui ont eu peur d'un tel libéralisme n'avaient pas tort. Et ceux qui ont cru qu'il avait un grand besoin de sessions bioénergétiques n'avaient pas tort non plus. Mais il s'agit de lire jusqu'au bout. À cette question de l'Aquinate : Est-il contraire à la raison de commettre un mal afin d'éviter un plus grand mal ? Nietzsche aurait répondu : *Non, évidemment, car ce qui est mal à tes yeux est un bienfait aux miens. Cessons donc de parler de bien et de mal ; nous ne parlons pas le même langage...* Le jugement moral, provenant de l'extérieur, est donc déplacé, détourné, vers un jugement d'ordre personnel, pour ne pas dire d'ordre phénoménologique. Il n'y a donc pas, pas plus que chez l'Aquinate d'ailleurs, de bons ou de mauvais instincts. Par contre, ils ont de bons et de mauvais emplois, disait Nietzsche. Et ces mauvais emplois auraient conduit l'homme à craindre ses instincts, à croire en des préceptes tel que *Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le...*

« Plutôt que de morale ou de raison, Nietzsche insistait sur le *bon sens*. Ce qui élève la pensée, la connaissance, de soi et du monde, est alors préconisé, tandis que ce qui brime la pensée, l'alcool par exemple, est l'objet de mépris chez lui. De la même façon, Aquin qualifiait de *fausse conscience* l'état artificiel de celui qui, par souci d'avoir la conscience tranquille, ne suit pas l'appel de sa raison, en allant à la recherche de ce qui est *bon* pour lui, donc en répondant à ses besoins et désirs de façon raisonnable.

« Sur ce dernier point, ils pourraient être en accord. Mais l'a priori envers ceux qui ne savent pas penser et répondre à leurs désirs est beaucoup plus grand chez Nietzsche. Et la nature de ce que l'on pourrait appeler leur savoir-penser, leur savoir-vivre a des visées fondamentalement différentes. L'un souhaite que l'homme retourne à ce qui est inné chez lui – ses instincts, son *bon sens*, son animalité, sa spiritualité (non pas sa sagesse) – alors que l'autre se veut scientifique, encyclopédique : Thomas d'Aquin ne regrette pas les fruits de l'Arbre de la Connaissance et souhaite que tout le monde puisse les posséder...

## Chapitre 7

*Dehors, il s'en alla au hasard. Quatre heures sonnaient à peine, son idée était de traverser Rome ainsi, sans itinéraire arrêté d'avance, à cette heure délicieuse où le soleil s'abaissait dans l'air rafraîchi, intensément bleu.*

Émile Zola

« Je ne te cache pas que ce cours a fait grande impression sur Kdel, qui n'est pas rentré de la nuit. Il a laissé son habit dans notre chambre, et un petit mot, me demandant de n'alerter personne. J'ai appris par la suite qu'il avait marché, qu'il avait parcouru la ville à la recherche d'une personne à qui parler ; une personne dans le même état que lui. Comme ses parents lui envoyaient régulièrement des sous – ce que ne faisaient pas les miens – il a pu s'acheter des vêtements, et faire la tournée des cafés et des bars, en voiture, jusqu'à ne plus avoir un seul sou...

« Quand il est revenu, le lendemain matin, qu'il est monté à notre chambre, il m'a fixé droit dans les yeux. Je me rappelle de son regard, je ne l'avais jamais vu aussi vivant... Il est entré en me criant : *Non ho mai tanto vissuto !* Je n'ai jamais autant vécu... Et il a pouffé de rire... J'étais estomaqué. Je me demandais ce que le père Bazinet allait dire, bien que Kdel n'avait rien de peccamineux à se reprocher...

« Un soir, quand il a eu à nouveau de l'argent, il m'a prié de l'accompagner. Je ne savais pas si je devais le suivre. Il m'avait procuré des vêtements. Il avait tout prévu, afin que nous passions inaperçus... En me présentant, j'ai préféré dire à ses nouveaux amis que j'étudiais à l'Angélique, ce qui a eu pour effet d'élever les soupçons contre Kdel, qui a dû avouer être mon collègue...

« Kdel pensait être chassé, ou quelque chose du genre, mais il a plutôt été idolâtré par les jeunes de notre âge, qui voyaient en ses agissements bien plus de libertinage qu'il n'y en avait en vérité... Auprès de ses jeunes, il se sentait écouté, aimé. Il exprimait ses idées avec éloquence, non dépourvue d'un certain charisme. La plupart l'approuvaient, abondaient dans le même sens que lui. Certains l'appelaient le petit Lacordaire, d'autres lui demandaient de parler le latin d'autrefois...

« Plus souvent qu'autrement, je préférais le laisser aller seul. Disons surtout que je ne me plaisais pas dans ses petits cercles d'artistes et d'auteurs ; il y avait là quelque chose de pathétique, de déplaisant. On y trouvait les mêmes idées, les mêmes idoles, de sorte qu'il n'y avait pas de véritable débat.

« Je préférais le suivre dans les petits cafés. Les habitués discutaient calmement. Tandis que dans les bars, les esprits s'échauffaient très vite, la tension devenait intolérable, le plus souvent à cause de Kdel qui au moindre mot pouvait sauter au plafond. Même moi, si je l'agaçais, il n'était pas question que je puisse terminer ma phrase. Enfin, je crois que ça lui plaisait d'avoir le dernier mot...

« Le soir, il arrivait que Béatrice, celle qui nous hébergeait, l'attende de pied ferme. Pas parce qu'elle était choquée qu'il ait délaissé son bel habit blanc, mais pour s'être encore prêté à ses jeux d'Américain qu'elle disait. D'abord on ne comprenait pas trop. Puis ça devenait clair : elle reprochait à Kdel son attitude, son ego, son besoin de convaincre les gens et de les rallier autour de lui...

« Enfin, je doute que cette attitude soit spécialement américaine. Mais il y avait chez Béatrice une grande peur, car elle le voyait bien : Rome s'américanisait. Tous les jours elle se plaignait du tourisme qui n'avait jamais été aussi populaire, des cartes postales qui n'avaient jamais été aussi belles, de la construction bruyante et interminable du métro, des films que les Américains tournaient à Rome...

« Elle ne reconnaissait tout simplement plus sa ville, son quartier, sa rue qu'elle appelait encore sa *via Merdosa*... Elle maudissait souvent le Colisée et les ruines. Elle disait regretter qu'ils n'aient pas été détruits pendant la guerre, une fois pour toutes. Elle souhaitait une vie de quartier. Je lui parlais de Roviano, et Kdel d'une Rome nouvelle, tandis qu'elle nous apprenait ce qu'était Rome avant le Grand incendie...

« J'ai appris qu'elle est allée vivre en Argentine quelques années plus tard... Elle avait rejoint de la famille et des amis...

## Chapitre 8

*Qu'ils fassent possession de la Foy par eux-mêmes,  
qu'ils se souviennent de l'avoir reçue et ainsi  
on évite le danger de donner le sacrement deux fois*

Concile de Trente

« La première année s'est achevée bien vite. Nous attendions tous avec impatience la veillée pascale, une tradition ancestrale, que le pape avait eu la bonne idée de restaurer cette année-là. Nous étions samedi le 24 mars 1951, tout était fermé. La ville entière attendait la tombée de la nuit, et le son des clochers, afin de se précipiter à la Basilique. En arrivant sur les lieux, on nous a remis un petit cierge ; on en remettait un à chaque personne. Et nous étions des milliers...

« Kdel et moi avons suivi le cortège sans même penser que l'on pourrait entrer dans la Basilique Saint-Pierre. Sans attendre, nous avons traversé ses portes immenses... L'obscurité et le silence étaient pratiquement complets. Nous marchions à tâtons. Les bancs étaient bien entendu tous occupés. Comme nous étions jeunes, il n'était pas question de prendre celui d'une dame ou d'une personne âgée. Alors nous nous sommes dirigés vers la droite, et nous nous sommes agenouillés près de l'atrium, d'où la lumière émanait encore. Le pape y était. Il allait bientôt entamer la célébration en entrant dans la basilique avec la Lumière, le cierge pascale en main... Il est entré, nous nous sommes tous levés. Il a marché jusqu'à l'avant, puis nous avons chanté l'*Exulte*... La joie du Christ ressuscité...

« Après la Liturgie du Baptême, quelques-uns se sont avancés. Je me rappelle d'une femme, toute vêtue de noir, qui était près de nous, et qui s'est levée, titubante. Elle est allée droit vers le Saint-Père et je crois bien qu'il l'a baptisée. Quand elle est revenue près de nous, Kdel m'a soufflé les mots de Marx : « *Die Religion ist das Opium des Volkes...* ». En effet, cette femme, visiblement pauvre et souffrante, venait de recevoir le plus grand des soulagements, celui qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir en consultant un médecin ou en se procurant un quelconque narcotique...

« Elle faisait partie de ces gens qui voulaient croire en quelque chose, depuis la fin de la guerre. L'année précédente, le Vatican avait eu à se prononcer au sujet d'un artefact trouvé à Antioche : certains croyaient avoir déniché le Saint-Graal, le Calice dans lequel aurait bu le Christ. L'événement avait été fortement médiatisé, puis le Vatican s'est prononcé en défaveur des hypothèses trop optimistes... Le soi-disant Saint-Graal a été offert en cadeau au Met, le musée de New York.

« Kdel en a souvent parlé, de ce Saint-Graal et de cette femme. Il n'en revenait tout simplement pas... Habituellement, les gens préféraient quitter le christianisme, ou n'en espéraient plus rien... C'était, selon lui, des exemples de foi qui inspireraient des réformes au sein de l'Église...

« Oui, les changements se sont fait attendre... Mais le Concile a bien eu lieu, durant les années 1960, et a permis dans une certaine mesure de « démocratiser » la pensée religieuse, en exigeant par exemple que les textes liturgiques soient dorénavant lus dans la langue du peuple, du moins en partie. La liberté de religion, l'ouverture d'esprit, le respect du libre arbitre et d'autres idées foncièrement thomistes ont dès lors fait partie officiellement du discours de l'Église.

« Il faut dire qu'un ancien étudiant de l'Angelicum, qui est devenu plus tard le pape Jean-Paul II, avait été tout simplement brillant durant le Concile. Et puis, en tant que dominicain, il est demeuré fidèle à la pensée thomiste. Il a d'ailleurs formulé le souhait de « populariser » la figure de Thomas d'Aquin en faisant de lui un modèle pour la jeunesse, et pas seulement pour les religieux.

## Chapitre 9

*Les libertés de pensée, de croyance, de conscience,  
ces fleurs magnifiques de trois siècles retourneront  
dans le sein maternel de la terre afin qu'une liberté nouvelle,  
celle du vouloir, se nourrisse de leurs sèves les plus nobles*

Max Stirner

« Les cours terminés, nous avons le choix de garder notre chambre à Rome, ou de suivre les autres étudiants en allant à Roviano. Le Collège canadien fermait ses portes durant l'été. Les étudiants qui y demeuraient devaient donc quitter le Collège, tandis que notre appartement était toujours libre. Béatrice ne se souciait pas de nous garder ou non. Tant qu'à moi, ce n'était pas un choix difficile, je préférais y aller. J'attendais ce moment avec impatience, mais Kdel ne croyait pas qu'un peu de calme à la campagne lui ferait du bien.

« Non seulement il fait plus frais, mais à Roviano, il n'y a pas tout cet achalandage, tout ce bruit ; il n'y a pas de foule, pas de restaurants, pas de café. Il n'y a qu'une église, une école, un petit magasin... Chaque jour, une ou deux voitures font leur ronde, de village en village, avec des fruits et des légumes dans la boîte arrière ; c'est à ce moment-là que les gens font leur marché. Les maisons n'ont pas suffisamment de place pour un jardin ou pour un enclos. Les seules plantations étaient celles de vignes et d'oliviers, qui poussaient sur les flancs de la colline...

« Pratiquement chaque jour, nous allions nous étendre près de l'*Aniene*, qui n'en finissait jamais de nous abreuver et de nous rafraîchir... À certains endroits, l'eau était très basse, et l'on pouvait s'y tremper les pieds jusqu'à ce que le froid devienne insupportable ; il paraît que c'est thérapeutique... Nous sommes allés parfois au lac d'*Artile*, qui est beaucoup plus tranquille et plus chaud. Mais les dix kilomètres qu'il fallait marcher nous décourageaient la plupart du temps...

« Sur un des flancs de la montagne, les ruines de Rovianello ont attiré certains regards. Mais les ruines étaient dans un état déplorable. La nature avait repris le dessus, et tout ce que l'on pouvait y apercevoir était un haut mur de pierres, qui

menaçait de s'écrouler et que l'on pouvait seulement observer d'une certaine distance... On disait qu'un trésor s'y cachait, ce qui expliquait sa perte ainsi que les nombreux pillages qui ont détruit Rovianello, sans jamais rien « piller » finalement...

« Cet été-là, Kdel n'est pas resté longtemps à Roviano... Il avait entendu parler de Tivoli, qui est à mi-chemin entre Rome et Roviano. Il disait qu'il avait bien plus à voir de ce côté. Et il ne se gênait en disant que les paysages qui s'y trouvent sont bien plus beaux, et ses ruines plus nombreuses qu'à Rome... Il nous parlait des Villas de l'ancienne *Tibur* : la Villa d'Este, la Villa Gregoriana, la Villa Hadriana...

« Il m'a dit avoir loué une chambre, au cœur de la ville. Les matins, alors qu'à Roviano je suivais la route pour me rendre auprès de l'*Aniene*, lui en descendait une autre jusqu'à la villa Hadriana... Après un certain temps, les habitants le reconnaissaient, et parfois le reconduisaient jusqu'aux ruines. Il m'a dit y avoir passé la majeure partie de l'été, retraçant les influences de l'Empereur Hadrien, qui avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup lu, avant de construire sa villa selon ses goûts. La Villa Hadriana avait eu, elle aussi, ses thermes, ses lacs artificiels, ses sculptures célèbres, ses colonnes de marbre, ses aqueducs, ses couloirs souterrains, ses grands palais... Mais surtout, Kdel lisait à travers ces ruines une histoire disons, pour le moins, épicurienne, ou plutôt dionysiaque...

« En franchissant la frontière de la villa, Kdel imaginait possible une recherche de vérités qui soit faite conjointement avec la recherche de plaisirs, de connaissances et de beautés. Ce n'était plus une philosophie recherchant la sagesse et les vertus. Et c'était là refuser tout ce qui était de l'ordre du laid et de l'interdit, qui dans cette Villa ne peuvent être observés qu'au loin, du haut d'un belvédère, la *Rocca Bruna*, d'où il est possible de les voir poindre... Kdel un moment n'a parlé que de ça, de cette ville qui ne connaissait ni le mot « morale », ni le mot « liberté », car on ne croyait qu'aux désirs et au destin...

« De retour à Rome, plus l'année avançait, plus Kdel voyait se multiplier les contraintes. Cette façon de penser l'amenait à chercher l'absence complète de frontière, ou alors à chercher des frontières qui puissent tout permettre. Il voulait se

sentir libre, ce qui n'a été possible qu'un moment, soit lorsqu'il parcourait et contemplait les ruines, en s'y exilant tout l'été...

« Autrement dit, il s'éjectait de toute société, en recherchant une communauté idéale qui n'existait pas, ou qui n'existait plus... Je tentais de lui dire que cette liberté était possible pour lui, hors des études dominicaines. Je ne cherchais pas à le raisonner tant cela allait de soi. Je l'imaginai devenir un formidable philosophe, ou encore un anthropologue, un archéologue, un historien, un professeur, pourquoi pas ?...

« Le deuxième été, curieusement, Kdel a préféré me suivre à Roviano. Je me rappelle de nos discussions. Pratiquement nuit et jour, nous parlions d'avenir, de liberté. Nous observions les étudiants, les habitants, mais nous étions davantage le cobaye de l'un et de l'autre. Nous nous posions à tour de rôle toutes sortes de questions : quelles étaient nos sources d'angoisse, de plénitude, quels étaient les domaines dans lesquels nous nous épanchions. Nous apprenions à nous connaître...

« Il s'agissait de prendre conscience de nos frontières, de les mettre à plat, et d'ériger nous-mêmes et de plein gré celles qui nous semblaient nécessaires... Chercher la provenance de tout interdit, de toute frontière, pour mieux se les réapproprier. Les impératifs ne provenant plus de l'extérieur, mais de l'intérieur, de soi-même. De sorte que la liberté ne va plus sans une certaine forme d'autodiscipline. Puisque celui qui se permet tout, qui ne sait pas choisir, qui ne sait pas s'interdire quoi que ce soit, n'est pas vraiment libre ; ses instincts, ses peurs, ses plaisirs, le dominant, le condamnent, l'exposent finalement à des frontières qu'il n'a pas forcément choisies...

## Chapitre 10

*Vous rapportez toute cause au ciel seulement,  
comme s'il mouvait toute chose avec lui, par nécessité.  
S'il en était ainsi, le libre arbitre serait détruit en vous.*

Dante

*Rome n'est désormais qu'un passage*

Émile Zola

« Cet été-là, c'est moi plutôt qui ai pris la décision de ne pas poursuivre mes études à Rome. Disons qu'à Roviano, j'ai senti que Kdel et moi avions changé. Pour ma part, j'éprouvais le besoin de revenir au Québec. Je me rendais bien compte que mon souhait le plus profond était celui de fonder une famille.

« Mais je ne pouvais pas me permettre de quitter immédiatement l'Église. Et je ne voulais pas quitter l'Ordre des Prêcheurs. Donc j'ai terminé ma troisième année de philosophie avant de revenir au Québec. Je me suis rendu par la suite au Collège d'Ottawa, qui est au Canada notre université dominicaine. J'y ai complété une année de théologie seulement.

« C'est à ce moment-là que j'ai prononcé mes premiers vœux, et que j'ai reçu le premier Ordre, la Tonsure, que l'on ne donne plus aujourd'hui. Les Dominicains auparavant la portaient toute leur vie, cette couronne... La cérémonie quant à elle symbolisait la renaissance du séculier, le début d'une vie religieuse. Pour ma part, cette cérémonie a plutôt marqué sa fin. Car j'ai accepté d'être envoyé en Abitibi, où l'on venait d'achever la construction d'un collège : l'actuel pavillon Rhéaume du Cégep local. J'y ai enseigné pendant un an. Puis j'ai poursuivi dans cette voie, jusqu'à ce que les Cégeps soient créés, et que l'on exige de ma part d'être titulaire d'un doctorat pour enseigner la philosophie.

« Comme on accordait à mes études seulement l'équivalence d'un baccalauréat ès *art*, j'ai eu à faire d'abord une licence puis une maîtrise en philosophie. Entre temps, j'ai fait de la suppléance à la Commission scolaire des Écoles Catholiques de Montréal, puis, comme Émile, j'ai suivi des cours de traduction

– j’ai notamment eu comme professeur Jean-Paul Vinay –, ce qui m’a permis d’occuper pendant quatre ans le poste de traducteur au siège social d’Hydro-Québec. En 1973, enfin, j’ai déposé ma thèse de doctorat à l’Université de Montréal : *Marx, interprète de l’anatomisme antique de Hegel à Épicure*.

« La même année, j’ai reçu une lettre de Kdel, qui enseignait alors au Collège d’Ottawa. Il m’invitait à une conférence qui portait sur la théologie de Dante. Il a terminé sa lettre en me rappelant l’« heureux drame » survenu à Roviano... Il faisait référence à la *Divine Comédie*. Il me remerciait de l’avoir sauvé du fleuve très froid des Enfers. Et de lui avoir fait boire l’eau de l’Eunoé, le fleuve qui rend la mémoire du bien, tel qu’imaginé par Dante.

« J’ai depuis assisté à quelques-unes de ses conférences. Je crois finalement que Kdel avait besoin d’une telle dévotion pour se sentir libre. Enfin, lorsqu’il a emménagé à Montréal, nous avons repris contact pour de bon. C’est lui d’ailleurs qui a célébré la messe lors des funérailles de Marie ».

## Troisième partie

*La grande chance de regarder le passé  
avec des yeux que ne distrait aucune tradition*

Hannah Arendt

## Chapitre 1

*Il est arrivé à ce moment de la vie, variable  
pour tout homme, où l'être humain s'abandonne  
à son démon ou à son génie, suit une loi mystérieuse  
qui lui ordonne de se détruire ou de se dépasser*

Marguerite Yourcenar

« Je n'avais pas vu Émile depuis sept ou huit ans, depuis son mariage avec Huguette. À mon retour, je leur ai rendu visite, sans les avertir. Je me rappelle qu'Émile a été bien surpris de me voir. Alice ne lui avait pas annoncé mon retour. Disons qu'elle ne parlait pas souvent de moi à mon grand frère... Je me rappelle quand il m'a vu, il m'a demandé, avec une bienveillance qui m'était inconnue : *Mon frère ne porte plus son froc... ?*

« Dans ce temps-là, il regardait les maisons de banlieue, ou plutôt, Huguette les regardait, pour en acheter une. Parce que la famille s'agrandissait, bien malgré lui... Ils venaient d'avoir un quatrième enfant, Annie, ta mère... À l'époque, la famille vivait à Montréal et Émile travaillait à Radio-Canada, comme représentant commercial. C'est l'emploi qu'il a occupé le plus longtemps. De 1952 à 1966 je crois... Il voyageait beaucoup entre Montréal et Toronto. Sa situation avait de quoi le rendre heureux. Il venait de s'acheter une nouvelle voiture, bien qu'il détestait conduire... Il vendait des espaces publicitaires pour les émissions de Radio-Canada. Il était en quelque sorte le médiateur entre les entreprises publicitaires et le diffuseur. C'était un emploi que l'on disait très angoissant. Les sommes d'argent en jeu étaient considérables. Émile, toujours, parlait de son travail avec une certaine nonchalance. Mais je savais bien que comme tous les autres, avant de rencontrer un représentant, il prenait un coup...

« Émile m'a fait visiter l'appartement. Je me rappelle d'une photo qu'Huguette avait placée sur le buffet, afin que les enfants puissent la voir.... Je crois qu'il avait été posé en compagnie de Dominique Michel... Il était habituellement sur la route, à l'écart des studios de tournage, mais il lui arrivait d'avoir des rapports privilégiés avec les artistes et les artisans...

« À cette époque, Huguette s'occupait des enfants, elle n'avait pas encore réintégré d'emploi. Avant d'avoir un premier enfant, elle a travaillé comme secrétaire et traductrice chez French Line, une compagnie d'import-export. Son salaire était meilleur que celui d'Émile, qui enseignait l'anglais. Les professeurs étaient bassement rémunérés dans ce temps-là, entre cinq cents et mille dollars par an. Quand ils ont eu un premier enfant, Huguette a quitté son travail. Alors voilà, Émile n'avait plus le choix, il devait trouver autre chose...

« En 52, Radio-Canada ouvrait ses portes bien grandes et avait beaucoup d'emplois disponibles. La télé allait commencer. Si les candidats avaient un diplôme, une certaine culture, un sens du leadership, ils avaient de bonnes chances d'être engagés. Ils ont eu de bons emplois, des emplois gratifiants qui leur donnaient cette impression de participer à quelque chose de nouveau, de florissant : la Télévision...

« Huguette en était fière. Elle était très amoureuse d'Émile. Ça se voyait. Elle croyait que la vie conjugale le changerait, mais ses problèmes d'alcool n'ont pas diminué... Depuis le jour de leur mariage, c'était un sujet dont on discutait à voix basse, à savoir si Émile ferait un bon père de famille... Car il promettait de grandes choses. Nous l'imaginions tous devenir romancier, auteur, même lecteur de nouvelles...

« Quelques années plus tard, un peu après la naissance de ta mère, Huguette est retournée sur le marché du travail. D'abord j'ai cru qu'elle y retournait en espérant donner plus de temps à Émile, pour qu'il écrive, obtienne et remplisse ses contrats de traduction. Car elle savait que ça le rendrait heureux...

« Lorsque la famille se réunissait, ma mère demandait parfois à Huguette, discrètement, ce qu'il en était des écrits d'Émile... Je doute qu'elles n'en aient jamais su quelque chose... Quand il allait boire, elles s'imaginaient qu'il faisait comme tous les autres auteurs, tu sais, qui écrivent seuls tout au fond, dans la pénombre... Il en était autrement. Émile préférait discuter. Et son cahier de notes, qu'il avait toujours avec lui, ne se remplissait pas...

« Enfin, on ne savait jamais à quoi s'attendre avec lui, car Émile dépensait tout son argent dans la boisson, et donc il ne lui restait pas grand-chose quand venait le temps de faire les paiements pour la maison... Et les taux d'intérêts, à l'époque, étaient élevés, monstrueusement, de l'ordre de 15%...

« Alors voilà, Huguette a trouvé du travail, dans un bureau d'avocats, comme secrétaire juridique, par mesure de précaution peut-être, mais encore, savait-elle déjà qu'un jour elle demanderait à Émile de partir...

## Chapitre 2

*Il vit, non loin du chemin par lequel il allait, une taverne  
qui lui fut comme s'il eût vu une étoile qui l'eût conduit  
aux portails, voire plutôt au palais de sa rédemption.  
Il se hâta d'y cheminer et y arriva au temps que la nuit venait.*

Miguel Cervantès

« On ne pouvait pas l'ignorer, sa consommation d'alcool était effarante... Dans les fêtes de famille, il cachait des bouteilles un peu partout, pratiquement dans chaque pièce. Un symptôme d'alcoolisme ; il avait peur d'en manquer... Il s'expliquait en répétant que la Commission des Liqueurs limitait l'achat d'alcool par client, et qu'elle était loin de la maison, et cætera...

« Quand ils vivaient à Belœil, plusieurs fois par semaine, Émile payait un chauffeur de taxi, lui demandant d'aller lui chercher telle ou telle bouteille, ce qui lui permettait d'en acheter davantage. La nuit tombée, le même taxi le reconduisait au bar le plus près. On a su plus tard qu'Émile amenait parfois avec lui sa grande fille, dont il devait s'occuper, quand Huguette était couchée... Le taxi attendait à l'extérieur, et la petite était assise sur le comptoir, pendant que lui discutait et buvait quelques verres...

« Cela ne l'empêchait pas d'être un bon père de famille, à sa façon... Mais il pouvait être très autoritaire... Il ne tolérait aucun enfantillage, aucun écart de conduite de la part de ses enfants. Disons qu'il était d'une nature sérieuse. Je ne l'ai jamais vu plaisanter, s'adonner à une fantaisie quelconque. Il préférait la discussion, pourvu que le sujet soit d'un certain niveau. C'est de cette façon-là qu'il s'amusait peut-être...

« Parfois, notre frère Roland ne pouvait plus l'entendre... Il ne se gênait pas pour l'interrompre : *Émile, tu perds ton temps à refaire le monde, parce que le matin quand tu te réveilles, y a rien qui a changé...* Disons que Roland était plus terre-à-terre. Et c'est lui surtout qui a aidé notre père avec le jardin et les travaux manuels, même s'il était plus jeune... Émile restait sur le perron ou les regardait par la fenêtre, lisait un livre sur le jardinage ou sur l'agriculture plutôt que de les aider vraiment. Et il ne se gênait pas pour les conseiller...

« On ne lui en voulait pas... Émile était comme ça, c'est tout. Le travail, même l'argent ne l'intéressaient pas... Probablement parce qu'il était l'aîné, qu'il avait connu les soucis de nos parents qui ont fait faillite durant la Crise... Non, nous n'avons pas vécu dans la misère, nous n'avons manqué de rien... Notre père, Ernest, était directeur de l'école Viel à Montréal-Nord. Il bénéficiait donc d'une bonne sécurité d'emploi. En fait, c'est la Bourse qui lui a fait tout perdre... Je t'explique : cela faisait plusieurs années qu'il se rendait à New York puisqu'il avait des actions là-bas. Comme il connaissait bien l'anglais, et que ses affaires marchaient bien, une bonne partie de la famille Lamy lui avait confié son argent. Après la Crise, malheureusement, Ernest a tout perdu. Alice s'est mise à travailler dans les écoles, pour aider à remettre l'argent... Je crois que ça a été dur pour Émile aussi. Mais je crois aussi que les études et la littérature ont été pour lui une sorte d'échappatoire. Il lisait tout. Et comme nos parents n'avaient pas les moyens de nous éduquer tous les six, avoir de bonnes notes avait toujours été pour lui une obligation personnelle. Car ce sont les bourses remises par le clergé qui lui permettaient de poursuivre ses études. Et bien que nous ne parlions pas de ça à la maison, je peux dire que pour ça, j'ai suivi son exemple...

« Enfin, quand j'ai vu Huguette réintégrer le marché du travail, contribuer à payer la maison, cela m'a fait penser à ma mère, qui a longtemps suppléé l'échec d'Ernest... Bien que les raisons étaient évidentes pour tout le monde, Alice ne voulait pas croire qu'Huguette puisse travailler pour combler les écarts de conduite d'Émile... Disons qu'elle n'aimait pas les idées trop novatrices d'Huguette. Elle la tenait pour responsable des difficultés de leur ménage, et des insuccès d'Émile...

« Quand Huguette a embauché une fille-mère comme gardienne, ça a été la goutte de trop... En fait, tout le temps qu'ils ont vécu à Belœil, Huguette a employé des filles-mères, pour les aider et pour être aidée. Elle leur offrait une chambre si c'était nécessaire, un salaire, puis elle les accompagnait à l'Hôpital quand elles accouchaient... Il s'agissait d'un programme venant en aide aux jeunes femmes qui étaient enceintes d'un enfant conçu hors-mariage. Le programme était chapeauté par Mimi d'Estée, une comédienne célèbre à l'époque... Toujours est-il qu'ils se sont

séparés peu de temps après l'arrivée de la gardienne, et le retour au travail d'Huguette, ce qui a donné raison à Alice...

« Émile a fait une cure de désintoxication après leur séparation, puis il est retourné vivre à Belœil... Il ne buvait plus, mais il fumait beaucoup... L'année suivante, il a eu un premier infarctus. Malgré les interdictions d'Huguette et du médecin, il s'est remis à boire. Et Pierrette, la gardienne, a donné naissance à son enfant. Elle voulait le garder, Huguette a accepté... La jeune mère aidait comme elle le pouvait. Mais un jour ses parents sont venus chercher l'enfant, pour le remettre à l'orphelinat. Ce fut un moment dramatique... Pierrette n'était plus en état d'aider la famille. Elle est tombée dans une profonde dépression. Émile n'apportait pas beaucoup d'aide non plus. La maison ne se payait pas. Et on disait qu'Émile avait une relation avec la gardienne... Bref, Huguette n'en pouvait plus. La maison a été sous-louée, et elle est partie vivre avec les enfants, à Montréal, sur la 1<sup>ère</sup> avenue...

« Émile a fait une deuxième cure, puis est allé vivre en appartement, à Montréal. Quant à Pierrette, je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Je me demande encore comment ses parents ont su où elle vivait...

### Chapitre 3

*On ne peut pas, on ne peut pas vivre  
comme j'ai vécu et comme nous vivons tous*

Léon Tolstoï

« Quand il s'est retrouvé seul, au centre-ville, plus personne n'eut de ses nouvelles. Il ne répondait jamais au téléphone. Il était toujours à l'extérieur. Les occasions ne manquaient pas pour aller prendre un verre ou pour aller souper quelque part en solitaire...

« Quand je lui parlais, c'était toujours la même chose... Il en avait marre, marre des romans et des traductions qu'il n'avait pas terminés, marre de son emploi, marre de la vie, marre de lui-même... Toujours le même refrain. Il me disait qu'hier il était sorti, qu'il avait trouvé un nouveau restaurant, qu'il s'était commandé un steak et une bouteille de Bordeaux, pour se changer les idées...

« Après quelques verres, j'imagine qu'il sortait son cahier de notes, le plaçait bien en vue. Et il attendait. La première phrase peut-être...

« Il me disait écrire un roman chaque soir, dans le creux d'un restaurant. Un roman qui tenait en une seule phrase... Il me lisait cette phrase et me l'expliquait. Tantôt c'était l'histoire d'un jeune homme, une espèce de clone à qui on avait transmis tout ce que l'on devait savoir à propos du monde ou de la nation... À tous les vingt ans, ou quand son corps devenait trop vieux, on transplantait les informations dans un autre clone. Et voilà, tout allait bien, on s'en remettait à lui en tout et pour tout – une sorte de Google quoi – et un jour le clone devenait dysfonctionnel. Et tu comprends, ça devenait chaotique, complètement... Oui, la science-fiction l'intéressait un moment... Une autre histoire était inspirée d'*Un homme et son péché*, qu'il remodelait au goût du jour. Il s'agissait d'un homme qui avait un vice quelconque, et qui laissait peu à peu dépérir sa famille, sa femme, parfois même la société... Il ne s'agissait pas de démoniser ce personnage, mais de mettre en scène son échec, suivi d'une sorte de délivrance...

« Toujours il n'écrivait que quelques phrases, ne notait que quelques idées, tandis qu'il pouvait parler de son roman durant des heures. Et toujours ses personnages me semblaient être une caricature de lui-même... Quand il se laissait porter par ses idées, on pouvait partager avec lui une certaine euphorie. Une euphorie cependant qu'il ne pouvait transmettre par écrit...

« Puis il me parlait d'une personne rencontrée après le repas. Cette personne s'était intéressée à lui. Et comme Émile avait un tel plaisir à verbaliser ce qu'il aurait dû écrire, ils passaient la soirée ensemble, accompagnés de quelques verres... Ainsi il n'avait pas à ordonner ses idées, ni à les contextualiser longuement. Il se plaisait à avancer quelques lignes, à la fois brumeuses et excitantes, et il laissait le soin à cette personne d'imaginer la suite...

## Chapitre 4

*Dès sa première visite, alors que la maison était dans un état de délabrement indescriptible, il a été émerveillé par les escaliers massifs, les foyers sculptés, les chambres hautes et sombres, rangées autour d'une galerie éclairée par un puits de ciel.*

Robert Charbonneau

*Je viens vous voir après quatorze mois de cruelle séparation*

Stendhal

« Ils ont été séparés un peu plus d'un an... Mais il avait gardé l'habitude d'écrire à Huguette, comme il l'a toujours fait. Il leur rendait aussi visite, parfois...

« En avril, peu de temps avant leur anniversaire de mariage, Émile est allé voir Huguette, pour lui dire qu'il avait cessé de boire, et pour lui annoncer qu'il avait trouvé une maison pour eux, pour la famille. Une maison qui était déjà bicentenaire en 65.

« Il s'agissait d'une grande maison en pierre, située près du fleuve, sur une ancienne seigneurie, sur la 43<sup>e</sup> avenue. Cette maison portait le nom de celui qui l'avait fait construire : un certain Louis Beaudry, un marchand de fourrures, colon de deux ou de troisième génération... Il avait bien gagné sa vie, puis avait légué sa terre à son fils aîné, Antoine, qui a fait bâtir une grande maison, devenue plus tard la maison de la Culture, qui est aujourd'hui le plus vieux bâtiment de Pointe-Aux-Trembles. Vers la fin de sa vie, le marchand s'est fait construire une grande maison sur une langue de terre qu'il avait gardée. Et c'est dans cette maison-là, dans la maison du père, qu'Émile souhaitait emménager...

« Mais la maison n'était pas en bon état. Elle n'avait jamais été rénovée, et tout l'intérieur était en bois : le bois d'origine... Les planchers et les escaliers craquaient terriblement. Le propriétaire cherchait à s'en débarrasser, parce que la maison menaçait d'être détruite vu le prolongement de la 43<sup>e</sup> avenue... Émile aurait pu l'acheter pour presque rien. Pour 13 000 \$. Mais il était plus sage de la louer. Le chauffage seulement coûtait près de 150 \$ par mois. Une somme énorme... Enfin, pour l'acheter, il aurait fallu vendre la maison à Belœil, dont la sous-location payait à

peine les intérêts... C'est dire qu'elle ne se payait pas, cette petite maison, qui au final leur a coûté trois fois sa valeur... Enfin, ils se sont convaincus qu'il valait mieux continuer à la sous-louer, et louer la vieille en attendant sa destruction... Les maisons Beaudry ont été inscrites dans le patrimoine de Montréal un peu plus tard, alors qu'ils n'y vivaient plus... Par chance, elles n'avaient pas été détruites, et leur valeur fut sauvée...

« Enfin, Émile n'a pas eu à convaincre qui que ce soit d'y habiter... Je doute d'ailleurs qu'il ait eu mieux à offrir à sa famille ce printemps-là : une grande maison en pierre, sur le bord du fleuve, avec un immense terrain... Une cabane de bois perchée dans un vieil arbre... Les garçons ont d'ailleurs passé l'été à la démolir, pour en faire une autre à leur goût. Il y avait aussi un grand bassin, qui demandait à être réparé... Et dans la cuisine, un immense four à pain, construit à même les fondations, qui était très utile pour le chauffage... Il ne faisait jamais froid dans la cuisine. Et les enfants avaient déniché les plans de la maison dans le sous-sol, roulés en un parchemin, écrits en vieux français...

« Quand je leur rendais visite, j'étais content de les voir réunis à nouveau. Les enfants vieillissaient, passaient leurs journées dehors. Et je me rappelle qu'Émile ne se gênait pas pour manifester son amour pour Huguette, même en notre présence... Il encerclait sa taille tendrement, et on l'entendait lui dire : *Huguette, ma douce et exécration amie, mon antidote...*

## Chapitre 5

*Plus près de sa mort que de sa vie, 40 ans, 40 ans*

Gérald Godin

« Durant l'automne, Émile a quitté son emploi chez Radio-Canada. Il a préféré travailler pour une compagnie européenne, avec laquelle il parlait affaire auparavant. Eurofilm lui offrait 15 000 \$ par année et lui fournissait une voiture neuve. C'étaient là des conditions dont peuvent rêver encore bien des gens aujourd'hui... Il s'occupait alors de vendre des émissions, des téléromans et des films aux diffuseurs, à Radio-Canada principalement... C'est plutôt Huguette qui conduisait la voiture. Elle le déposait parfois quelque part, mais Émile prenait le taxi la majeure partie du temps.

« Cette année-là, si je me rappelle bien, il avait quarante-deux ans. Il n'allait pas souvent chez le médecin, mais cette année-là les nouvelles n'étaient pas bonnes. Le médecin lui a dit, carrément, qu'il était fini. Son insuffisance cardiaque était inquiétante. Il faut dire qu'Émile avait eu un rythme de vie effréné, hors du commun. Sa santé chancelait, il aurait dû ralentir... Mais on voyait bien qu'il n'y avait rien à faire. Et même s'il ne le disait pas, on a fini par découvrir qu'il buvait encore...

« Après le souper, il s'installait dans le salon, apathique, et lisait le journal en fumant cigarette sur cigarette et en allant fréquemment dans le grenier... Parfois, il s'endormait, dans son fauteuil. Sa cigarette finissait par tomber sur lui, le réveillait en le brûlant ou en trouant sa chemise... À Belœil, deux fois son fauteuil avait été revampé, pour boucher les trous. Sur la 43<sup>e</sup>, c'était plus inquiétant encore, parce qu'il ne se réveillait pas toujours, avec le journal à ses côtés...

« Un soir, il est rentré très tard du travail... Il avait eu un malaise, le chauffeur de taxi l'avait conduit à l'hôpital... Quelques jours plus tard, Daniel l'a retrouvé à la maison, dans un état lamentable. Il a appelé l'ambulance... Puis voilà, je ne sais pas si c'est ce soir-là exactement, mais Huguette, qui se doutait bien des raisons pour lesquelles Émile montait régulièrement au grenier, est allée voir ce qui s'y cachait. Elle est tombée sur une boîte remplie de bouteilles d'alcool...

« Les jours suivant l'événement, Émile ne sentait plus le besoin de se cacher pour boire... Huguette était furieuse, une scène violente a éclaté dans la cuisine. Émile était assis à table, complètement ivre. Il était incapable de répondre aux invectives d'Huguette, qui est allée chercher un seau d'eau froide, et le lui a lancé, en criant : *Maintenant, dégrise !*... Comme il ne répondait pas, Huguette est allée chercher un deuxième seau d'eau...

« C'est le frère Paul qui me l'a appris. Il rendait souvent visite à la famille. Émile et ta mère se confiaient à lui. Ta mère a eu tout un choc en voyant la scène... Elle s'est approchée d'Émile, qui l'a posée sur ses genoux complètement trempés. Elle lui a demandé d'arrêter de boire comme une petite fille de dix ans peut le demander... Émile a été franc avec elle... Il lui a dit : *Ma fille... me demande d'arrêter de boire... Je vais te le dire : c'est pas facile...*

« Cette fois, malheureusement, la séparation serait définitive... Ce printemps-là, Huguette est allée vivre avec les enfants en face du parc Lafontaine. Comme l'état d'Émile s'aggravait, elle leur a dit qu'il valait mieux commencer à l'oublier... Émile est retourné vivre chez nos parents, sur le boulevard Guin. Peu de temps après, il a perdu son emploi chez Eurofilm...

« Lorsque je rendais visite à la famille, je préférais ne pas lui poser de questions, auxquelles de toute façon il ne voulait pas répondre...

« C'est lui, plus tard, qui m'a demandé de l'aide, avec les contrats qu'il ne parvenait plus à honorer... Et oui, j'ai vérifié récemment, je n'ai pas conservé ses traductions... J'ai bien peur que dans le cas d'Émile l'adage *verba volant, scripta manent* ne soit pas tout à fait exact...

## Chapitre 6

*La verdure de ce pays ne lui inspirait, du reste, aucun intérêt, car elle n'offrait pas même ce charme délicat et dolent que dégagent les attendrissantes et malades végétations poussées, à grand-peine, dans les gravats des banlieues, près des remparts.*

Joris-Karl Huysmans

« Il était triste à voir, et il le savait bien... Il passait ses journées emmuré dans sa chambre, ou allait en ville, quelque part... À l'exception de quelques contrats, il ne travaillait plus. Cette année-là, on aurait dit qu'il avait vieilli d'une quinzaine d'années. Il était faible. Il s'exprimait confusément, maigrissait de façon alarmante. Je crois qu'il vivait une profonde dépression...

« Jamais il ne parlait d'Huguette... Parfois, Jean-Paul, le mari de notre sœur Cécile, venait à la maison et soupaient avec nous. À cette époque, il était déjà l'amant d'Huguette, qui lui demandait des nouvelles d'Émile... Jean-Paul n'avait rien de particulier à rapporter, ce qui rendait la situation désagréable, pour elle et pour lui, qui ne supportait pas d'être l'émule d'Émile. Ce qu'il aura été, tout de même, jusqu'à la mort d'Huguette, puisqu'elle n'a jamais cessé de parler de lui, de l'aimer...

« Je sais qu'elle est venue parfois le visiter... Ils allaient souper quelque part, puis ils se rendaient sur le mont Royal, et revenaient sans qu'Alice ne s'en aperçoive... Alice n'en avait encore que contre Huguette... Enfin, Émile lui disait de refaire sa vie, sans lui... Il savait qu'Huguette fréquentait Jean-Paul, elle le lui avait dit, mais il n'en était pas choqué. Il faut dire qu'il avait eu, lui aussi, différentes fréquentations, et qu'il n'avait pas, n'avait jamais eu, une haute estime de lui-même...

« Je ne crois pas qu'Émile ait considéré un moment l'influence positive qu'il avait eue sur chacun de nous... Moi par exemple, si je suis devenu professeur et traducteur, ce n'est pas par hasard... J'admirais mon grand frère... Nous étions tous persuadés qu'il ferait carrière depuis le jour où il a remporté un concours de traduction, à sa sortie de l'université. Son texte avait été publié avec sa photo dans le journal... Dans le milieu littéraire, il y avait une telle effervescence, les romanciers et

les penseurs jouissaient d'une telle notoriété qu'il ne manquait plus à sa gloire que de terminer son roman, dont on attendait la parution imminente...

« Enfin, quand Alice a lu le roman, cela a créé une onde de choc dans la famille... Elle était scandalisée de la façon dont il parlait de lui et de la famille... Elle a exigé qu'il écrive autre chose. Il y a eu un tel bouleversement... Je ne comprenais pas qu'on puisse frapper mon frère d'un tel interdit. Émile est devenu à mes yeux cet auteur profane, semblable à ceux auxquels il vouait un culte infatigable. J'étais secoué, je me demandais si la littérature n'était pas, au fond, essentiellement immorale, subversive...

« Des images troublantes se sont greffées en moi, car j'étais avec lui – je le suivais partout – quand il a rendu visite au célèbre poète, Émile Nelligan... Une de nos tantes travaillait à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu et nous avait permis d'y entrer.

« Au pas de la porte, Émile a fait un bond vers l'arrière. Il ne reconnaissait pas le poète... Nous nous regardions, tous les trois, étourdis... C'est mon frère qui a parlé finalement. En tentant peut-être de se convaincre lui-même, il lui a dit : *Vous ne pouvez pas être fou, vous êtes le plus grand poète du Québec...* Nelligan ne semblait rien entendre. Il ne réagissait pas aux paroles d'Émile...

« Quand nous nous sommes avancés vers lui, il a récité « Le Vaisseau d'Or », sans émotion, semblait-il, de façon amorphe... J'étais effrayé. C'était donc ça, être poète ? Combien de fois par la suite ai-je prié que pour mon frère ne le devienne jamais... Pour qu'il ne se retrouve jamais dans un tel état, un tel asile...

## Chapitre 7

*Ilévame entre las dulces sustancias  
que mueren cada día en tu memoria*

*emporte-moi parmi les douces substances  
qui meurent chaque jour en ta mémoire*

Alejandra Pizarnik

« Je ne l'ai donc pas lu, son roman... Alice m'en a empêché, vu mon jeune âge. Tout ce que je sais, c'est qu'Émile a refusé de détruire son manuscrit, et qu'il l'a gardé avec lui toute sa vie... Peu de temps avant son décès, il l'a remis à Cécile, qui n'a pas su quoi en faire...

« J'ai toujours cru qu'elle l'avait mis dans sa tombe, avec lui, et que son roman n'avait donc jamais été publié... Mais en parcourant les tablettes d'une librairie, il y a quelques années, je suis tombé sur un roman intitulé *Orage sur mon corps* : le même titre que celui d'Émile... Le roman était signé André Béland. Il s'agissait d'une réédition d'un roman paru en 1944. L'année était plausible : Émile aurait eu vingt ans... J'ai parcouru la préface rapidement. Ça concordait. On disait d'*Orage sur mon corps* qu'il était un roman exutoire, écrit par un jeune auteur inconnu, énigmatique... On évoquait le scandale provoqué par sa parution. On le mettait en lien avec le courant de libération de l'époque. On citait *Refus global*, *Les îles de la nuit*, André Gide, Marcel Proust : des œuvres et des auteurs qui avaient eu beaucoup d'importance dans la vie d'Émile...

« J'étais persuadé que mon frère avait publié son roman sous le couvert d'un pseudonyme. Et qu'il avait bel et bien eu, clandestinement, la carrière que nous avions espérée pour lui... Je ne te cache pas l'émotion ressentie en lisant le roman... Tout concordait : l'âge du protagoniste, le fait qu'il soit l'aîné d'une famille, les mésententes familiales, les lettres écrites (Émile a souvent écrit à des auteurs plus âgés). Enfin, la lecture du roman m'a convaincu davantage, puisqu'il n'y avait rien dans la préface à propos de l'auteur... Je n'avais pas remarqué qu'on y mentionnait

une autre œuvre – un recueil de poèmes publié à Paris en 1948 –, ce qui aurait été suffisant pour que je doute qu'Émile soit le véritable auteur...

« J'ai fait quelques recherches, sans trouver quoi que ce soit au sujet d'André Béland... Tout portait sur le fameux roman, comme si personne n'avait vraiment connu l'auteur... Pour me persuader que je faisais erreur, j'ai fouillé dans les archives civiles. Comme on disait que l'auteur avait 18 ans lorsqu'il a écrit son roman, un seul correspondait. L'André Béland en question était né en 1925, et était décédé à Louiseville en 1980. J'ai alors consulté le journal local de Louiseville, cherchant une allusion à son œuvre dans sa notice nécrologique, mais il n'y avait rien... Enfin, je suis tombé sur un article du *Devoir*, publié un peu plus de six mois après la mort de Béland, et au détour d'une phrase, on le confirmait : c'était bien lui qui venait de mourir et qui avait écrit *Orage sur mon corps*...

« Tout de même, j'étais fasciné. Je me demandais s'ils ne s'étaient pas connus. Ils avaient à peu près le même âge, fréquentaient probablement les mêmes lieux... J'en suis venu à croire que c'est Alice qui était responsable de cette analogie (la mère d'André Béland aussi s'appelait Alice...), puisqu'à l'époque où Émile lui a fait lire son roman, dans pratiquement tous les journaux paraissaient des critiques négatives à propos d'*Orage sur mon corps*... Comme il pouvait y avoir certaines similitudes entre le roman décrié et celui de son fils, Alice a probablement voulu le décourager en disant : *Si tu le publies, ton roman, il arrivera la même chose qu'avec Orage sur mon corps*... Et on a retenu ce dernier titre plutôt...

« *Bon*, il ne s'agit pas d'un grand roman, et je doute qu'Émile se soit épanché de la même manière...

## Chapitre 8

*Col sale, cravate usée et de travers,  
Jean puait la boisson ; ses cheveux, mal peignés  
et raides, sentaient la brillantine bon marché.*

Gérard Martin

*Le prolétaire est celui qui n'a aucun contrôle  
sur l'emploi de sa vie et qui le sait*

Guy Debord

« Durant l'automne 67, Émile a fait un retour à l'enseignement. Il a enseigné quelque temps l'anglais à des jeunes de quinze ou seize ans. Il aurait aimé avoir un poste dans les premiers Cégeps, mais il n'avait pas les qualifications requises...

« Il n'avait pas enseigné depuis une quinzaine d'années, le milieu avait beaucoup changé. Il croyait, comme les gens le disaient à l'époque, que les jeunes étaient plus « éveillés », plus attirés par la littérature, les arts et la politique. Il avait donc élaboré ses cours non pas de façon magistrale, mais en accordant plus de liberté aux étudiants, en leur permettant d'exprimer leurs idées sur tel ou tel sujet, ce qui est une excellente façon de parfaire une langue seconde ou maternelle. Toutefois, les étudiants préféraient recevoir des cours plus didactiques, conformément au vœu de la direction.

« Quelques plaintes se sont faites entendre, mais le comble est survenu lorsque Émile a mis à son programme des œuvres difficiles à lire : Edgar Allan Poe, M. G. Lewis, puis Charles Darwin, *L'Origine des espèces*... Bien entendu, ces œuvres devaient alimenter la discussion, servir à approfondir les connaissances littéraires et langagières de chacun, initier les étudiants à différentes notions de traduction, et cætera...

« C'était à mon avis un programme très intéressant... Mais les plaintes se sont multipliées. On accusait Émile d'improviser, de n'utiliser aucun outil pédagogique. Naturellement, son manque de tenue et de professionnalisme a joué contre lui. Je

suis persuadé qu'il ne buvait pas en classe, mais voilà, même au naturel, il n'avait plus toute sa tête... Donc on l'a renvoyé, pour ces raisons...

« Disons qu'il a un moment tempêté contre notre système d'éducation, qui a tendance à niveler vers le bas, et contre ces jeunes pour qui il était toujours question d'avenir, alors que pour Émile, ce mot, tout simplement, n'inspirait rien...

« Il était très attentif à ce qui se passait aux États-Unis, en Europe ; les mouvements étudiants et les manifestations contre la guerre et contre le communisme l'intéressaient beaucoup. Or, il ne voyait pas contre quoi les jeunes ici se révoltaient. Ils lui semblaient parfaitement intégrés dans l'État québécois, qui répondait à leurs demandes, en leur assurant la paix et la liberté, comme autrefois on donnait au peuple du pain et des jeux... Leur révolte était si grande qu'elle ne se différenciait pas d'un pays à l'autre, et n'avait donc pas de but précis ni d'impact localement...

« Quand il a vu ces jeunes idolâtrer le « Vive le Québec libre » de Charles de Gaulle, ça a été pour lui une aberration monumentale... Il n'avait pas tort de rappeler que ce président était au pouvoir quelques années plus tôt, quand des centaines d'Algériens indépendantistes se sont fait abattre à Paris, se sont fait jeter dans la Seine, alors qu'ils manifestaient de façon pacifique... À ses yeux, Charles de Gaulle était une espèce de caméléon à qui Jean Lesage avait demandé de l'aide, et qui pour répondre à la demande envoyait au Québec cette automne-là des dizaines de professeurs, venant faire leur « service », voler des emplois...

« Enfin, Émile était choqué, puisque malgré la Réforme, les Français pouvaient encore considérer le Québec comme un tiers-monde éducationnel. Et surtout, il se doutait bien que ces professeurs ne mettraient pas suffisamment d'œuvres québécoises à leur programme...

## Chapitre 9

*Maintenant les histoires profanes de chevalerie errante me sont odieuses. Je reconnais ma folie, et le péril où m'a mis leurs lectures*

Don Quichotte

« Ce printemps-là, en 68, il n'avait plus que quelques contrats, qu'il avait du mal à compléter... Je l'ai aidé pendant un moment, en révisant simplement ce qu'il avait fait. Puis, ça n'allait plus... L'état de sa santé était alarmant, il s'exprimait de façon peu cohérente. Il ne mangeait plus. Il devait prendre des doses très fortes de médicaments, qui lui provoquaient des maux d'estomac, des nausées... Et ses reins éliminaient les médicaments trop rapidement, de sorte que les traitements étaient douloureux et inefficaces... À un certain moment, il s'est résigné à ne plus rien faire...

« Exceptées quelques marches, près de la maison, sur le bord du fleuve, il ne quittait plus sa chambre. Parfois, il recevait de la visite. Il tentait alors d'être réconfortant... Alice passait ses journées auprès de lui... Devant ses simagrées, et pour l'amadouer peut-être, Alice, désespérée, allait contre la volonté d'Ernest, et revenait de la Commission des Liqueurs, dès le matin, avec de la boisson pour le faire boire...

« Il lui arrivait d'appeler Huguette, tard la nuit, comme elle le lui avait demandé, pour ne pas inquiéter les enfants. Le plus vieux répondait parfois. Émile demandait à écouter une chanson de Jacques Brel, « Le Moribond » je crois, celle qui commence par *Adieu l'Émile je t'aimais bien*... Il voulait l'entendre très fort... Les enfants alors savaient qu'il était à l'autre bout du fil, et qu'il n'avait plus toute sa tête... À cette époque, ils ne l'avaient pas vu depuis plus d'un an...

« En avril, Émile ne parlait presque plus... Il poussait de longs soupirs, semblait agoniser la nuit et le jour durant... Je me suis chargé de le faire sortir, quelques fois. Il demandait à marcher aux bords du fleuve, où il y a des sentiers. Une fois, il m'a prié de bien vouloir l'aider à monter sur la branche d'un arbre, une énorme branche sur laquelle nous nous étions assis souvent ensemble...

« Je craignais, je savais où il voulait en venir... Je l'ai regardé, sans rien dire... Il est monté sur la branche péniblement... Il n'avait pas peur, cela me rassurait... Il n'a pas tenté d'aller plus loin... Ses jambes pendaient au-dessus de la berge... Il a chuchoté quelque chose, je ne parvenais pas à comprendre...

« En revenant à la maison, je l'ai aidé à monter vers sa chambre. J'ai pris l'initiative d'appeler Huguette, qui est venue le lendemain...

« Émile était toujours alité... Il lui a dit : *J'aurais aimé tout recommencer...* C'est tout ce qu'il disait... *J'aurais aimé tout recommencer...*

« Trois jours plus tard, le lundi de Pâques, il a rendu l'âme... Ses funérailles ont été célébrées le jour de leur anniversaire de mariage... ».

## Épilogue

*Si le héros regarde en avant,  
il est aussi celui qui se souvient  
et celui qui [se] retrouve*

*Pierre Barbéris*

*Un soir, j'ai fait un rêve... Toute la famille était là. Il y avait une célébration ou quelque chose du genre en l'honneur d'Émile... Je crois que nous le déménageons de cimetière....*

*Nous marchions en transportant son cercueil, qui était en fait une grosse boîte de carton, semblable à une boîte de pizza... La température était mauvaise.*

*Comme nous étions nombreux, nous échangeons de place, afin que chacun puisse soutenir un côté de la boîte... Un moment Jean-Paul ne soutenait plus que la boîte elle-même, et non le contreplaqué qui servait à transporter le tout... J'ai alors vu le dessous de la boîte, qui était humide, voire complètement imbibé... Je craignais que le carton se déchire...*

*J'étais contrarié, elle menaçait de se rompre dans les mains de Jean-Paul... Je le suivais au pas... J'ai pris un des côtés de la boîte, et je l'ai enlevée de ses mains... Sa légèreté m'a surpris...*

*J'ai fait quelques pas en me demandant si je devais jeter un coup d'œil à l'intérieur... Je n'ai pas osé...*

*J'ai préféré marcher avec lui, simplement... Je ne savais pas où aller avec la boîte. Je marchais, en regardant droit devant moi...*

*Comment raconter cette béatitude, soudaine, envoûtante... Je ne l'imaginais plus tout à fait mort...*

**Entre silence et décadence**

**L'œuvre d'André Béland**

essai

- « Le terrible orage ? Ni vu ni connu.*
- *Pourtant les journaux de Montréal en ont fait mention.*
  - *Alors j'ai dû sauter par-dessus cette rubrique.*
  - *Et pendant l'orage tu devais être dans ton lit et dormir à poings fermés, je suppose ? »*

Albertine Laperle-Bernier

## Introduction

*Notre histoire est peuplée  
de ces météores sans lumière*

Jean Éthier-Blais

*L'enfance du Canada semble être terminée,  
nous entrons dans la période de jeunesse.*

Georges-Henri Blouin

Les Éditions Guérin publiaient, en 1995, un roman paru d'abord en 1944, quand la guerre s'achevait outre-mer, et que le milieu des arts et des lettres connaissait une première vague d'avant-gardes dans la province du Québec. Je fais allusion au roman *Orage sur mon corps*<sup>1</sup>, œuvre de jeunesse d'André Béland, ainsi qu'aux mouvements surréaliste et automatiste qui se sont manifestés pendant les années 1940. Car, pour peu que l'on évoque le pseudo-sadisme de Béland, que l'on compare son roman à une mauvaise version des *Nourritures terrestres*, son écriture à du sous-Radiguet, etc., il faut rappeler que ce roman s'inscrit dans un mouvement, ou plutôt une tradition, qu'on ne peut résumer simplement à Lautréamont, Rimbaud, Apollinaire. Je pense à une tradition littéraire plus « locale », qui participe durant la guerre à ces mouvements, plus ou moins ordonnés, qu'André-G. Bourassa s'est efforcé de dépeindre dans *Surréalisme et littérature québécoise*<sup>2</sup>.

Le contexte culturel dans lequel s'inscrit l'œuvre de Béland doit tout de même être distingué, notamment par la place significative qu'occupaient les jeunes, en majorité des étudiants, dans le milieu des arts et des lettres. Comme elles en avaient les moyens durant la guerre, plusieurs maisons d'édition mentionnaient dans leurs publicités le désir de publier de jeunes auteurs. Ceux-ci ont également pu voir paraître leurs premières créations dans certains journaux et revues. *Le Jour*, *La*

---

<sup>1</sup> Béland, André, *Orage sur mon corps*, Montréal, Éditions Guérin, 1995 [1944]. Tous les renvois à cet ouvrage seront désormais indiqués entre parenthèses dans le texte.

<sup>2</sup> Bourassa, André-G., *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*. Montréal, Éditions Les Herbes Rouge, coll. « Typo », 1986.

*Nouvelle relève*, *Gants du ciel*, par exemple, leur accordaient une attention particulière. Dans le domaine des arts, l'exposition des Sagittaires, en mai 1943, avait réuni 23 artistes peintres, la plupart étant des étudiants de Paul-Émile Borduas et de Maurice Gagnon, tous deux titulaires à l'École du Meuble. Des artistes tels que Françoise Sullivan, Fernand Leduc, Pierre Gauvreau, Charles Daudelin, et André Jasmin, qui un an plus tard faisait la couverture d'*Orage sur mon corps*, y ont participé.

À la même époque, Jos Barcelo, avocat et collectionneur, accueillait chez lui pratiquement chaque soir jeunes et moins jeunes artistes et auteurs, ce qui permettait diverses rencontres. Maurice Gagnon recevait chez lui pareillement, tandis qu'Alfred Pellan ouvrait les portes de son atelier tous les vendredis soirs. La librairie d'Henri Tranquille, fondée en 1937, était également un lieu de rencontre, d'exposition et de lancement très estimé. Différents peintres et auteurs partageaient alors un état d'esprit et des influences réciproques, et collaborèrent de plus en plus à la production d'œuvres littéraires. Ainsi, en 1944, au moment où Alain Grandbois revient à Montréal et publie *Les îles de la nuit*, Alfred Pellan contribue à ce recueil en l'illustrant de cinq dessins. La même année, André Béland publie *Orage sur mon corps*, dont la couverture est illustrée par André Jasmin, tandis que Pierre-Carl Dubuc, alors âgé de 19 ans, publie aux Éditions Pascal un recueil de poèmes intitulé *Jazz vers l'infini*, dont la couverture est fournie par Fernand Bonin et les illustrations par Gabriel Filion, futur signataire du manifeste *Prisme d'yeux*. En 1945 et 1946, les recueils de Réal Benoît (*Nézon*), Gilles Hénault (*Théâtre en plein air*), Thérèse Renaud (*Les sables du rêve*) sont respectivement illustrés par Jacques Tonnancour, Charles Daudelin, et Jean-Paul Mousseau. Outre leur jeune âge, l'influence de diverses formes d'art et un anticonformisme prégnant, ces artistes participent alors à la production d'ouvrages littéraires ayant également la valeur d'œuvre d'art. L'École des arts graphiques, les Éditions Mithra-Mythe, les Éditions Erta, et d'autres, continueront pendant un certain temps de publier des ouvrages littéraires ayant une présentation plus esthétique, voire artisanale. Cela dû, en partie, à l'état lamentable

dans lequel se trouvent la plupart des maisons d'éditions québécoises suite aux succès éditoriaux connus pendant la guerre.

Cela dit, on ne peut pas faire converger tous ces auteurs en un seul et même mouvement littéraire ou courant artistique. La variété dans les contenus et la présentation matérielle de ces œuvres littéraires en font des témoignages uniques. De plus, à l'instar d'André Jasmin et d'André Béland, différents artistes se considéraient plutôt comme des électrons libres, et préféraient ne pas adhérer de façon récalcitrante au groupe des Surréalistes ou des Automatistes ; les querelles entre chapelles ne les intéressaient pas. Il serait plus juste d'interpréter l'ensemble de ces activités comme une vague, ou tendance, sans que cette dernière soit précisément « surréaliste ». Cette tendance prolongerait une modernisation de l'art et de la littérature déjà enclenchée, qui s'est accentuée durant les années 40, malgré le difficile accueil qui l'attendait. Mais encore, qualifier ce mouvement de « modernisation » est peut-être trop fort. Ce serait surévaluer l'importance de notre maigre avant-garde, de même que la nouveauté thématique (la ville) dont elle était porteuse. L'aporie se résorbe si l'on considère ce courant culturel comme participant d'un mouvement plus général de « libéralisation », qui ne suggère aucune nouveauté, sinon une volonté de changement, laquelle se repère dans nos lettres dès la construction des premières presses. Vu sous cet angle, et en considérant le caractère de nouveauté comme accessoire, il m'apparaît vain de chercher à savoir qui, en revenant d'Europe, a rapporté le germe de l'art moderne. Comme il serait vain de chercher en quoi *Orage sur mon corps* est un roman moderne ou avant-gardiste. Certes, on a dit de ce roman qu'il était le premier à être accompagné d'une suite de poèmes, l'un des rares à être rédigé à la première personne et, surtout, qu'il fut le premier roman érotique écrit et publié au Québec ; sans oublier que le discours du narrateur est foncièrement moderne. Mais l'ensemble de l'œuvre de Béland nous guide sur d'autres pistes interprétatives.

Doit-on le préciser, cette œuvre ne peut nous parvenir que de façon parcellaire, la plupart de ses ouvrages ayant été perdus ou détruits. Tout de même, il ne faut pas omettre qu'André Béland a publié plusieurs textes dans différents

journaux et revues, et un court recueil de poèmes, *Escales de la soif*, à Paris, en 1948. Ce recueil, accompagné de sa version manuscrite<sup>3</sup>, permet d'approfondir l'œuvre et de mieux comprendre ce que l'on pourrait appeler l'esthétisme d'André Béland. De même que pour *Orage sur mon corps*, outre ce vent de « libéralisation », il est impossible d'inscrire ce recueil dans un mouvement culturel distinct, que ce soit à Paris ou à Montréal. Certaines influences d'auteurs notoires s'accroissent, mais alors que le protagoniste d'*Orage sur mon corps* était représentatif d'une génération spécifique, le poète d'*Escales de la soif* raconte sa solitude en se plaçant à l'écart de la société. La tempête et les tourments le menacent toujours, mais la fête est chose d'hier, ou se déroule sans lui, dans un théâtre qu'il préfère fuir. Si l'on doit prendre bonne note des éléments biographiques de l'auteur (voir à ce sujet la chronologie en annexe), cette fuite est bien réelle : entre 1944 et 1956, donc suite à la publication d'*Orage sur mon corps*, rares sont les ports d'attache d'André Béland.

Dans cet essai, je m'intéresse plus précisément à une forme de décadence dont les narrateurs et les truchements littéraires de Béland se savent atteints, et dont ils acceptent la fatalité : « Le monde ne veut plus de formules tragiques. / Tant pis ! Je mènerai mon âme aux abattoirs<sup>4</sup> ». Enfin, en voulant dresser un portrait plus général de son œuvre, mon but n'est pas d'accorder à André Béland plus d'importance qu'il ne le mérite, mais simplement de reconnaître qu'il fait partie de ce lot de jeunes auteurs qui, depuis Aubert de Gaspé fils, ont proposé au public canadien une effervescence originale et soudaine, que les censeurs ont ensuite confinés au silence, lorsque ces auteurs ne s'y sont pas confinés eux-mêmes.

---

<sup>3</sup> Il est possible de consulter ce tapuscrit au Centre d'Archives de Montréal. Le tapuscrit, alors intitulé *Escales du désir*, comporte trente-deux poèmes dactylographiés, datés du 13 septembre 1940 au 2 avril 1946. Le tout est accompagné d'une lettre qu'adresse André Béland au directeur des Éditions Pascal (Gérard Dagenais) et se trouve dans le fonds Société des Éditions Pascal, cote MSS381.

<sup>4</sup> Béland, André, « Où j'en suis » dans *Escales de la soif*, Paris, Éditions René Debresse, 1948, p. 9.

## La réception critique

*Moi, poète décadent et pudique,  
je glisse dans le gouffre à jamais ouvert  
de l'oubli, sans arrêt, fatalement*

André Béland

Depuis 1943, et plus encore en 1944, une certaine ouverture au modernisme se faisait sentir chez les amateurs et critiques d'art au Québec<sup>5</sup>. En ce qui concerne la musique, et plus largement ce qui a trait au roman, il en fut autrement. *Contes pour un seul homme* d'Yves Thériault, *Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin, et le roman d'André Béland, *Orage sur mon corps*, suscitèrent le mépris des critiques, bien que leurs qualités littéraires, dans bien des cas, furent signalées brièvement. Néanmoins, la critique n'a pas été unanime, et l'on sait, contrairement à Béland, que les carrières de Thériault et de Lemelin ne se sont pas arrêtées suite à ce premier accueil mitigé. Les articles furent nombreux, si bien qu'une forme de partisanerie autour de ces œuvres est manifeste : une partisanerie qui, par le fond, rappelle les querelles entre Anciens et Modernes, entre « Régionalistes » et « Exotiques », mais dont la complexité empêche toute forme de catégorisation.

Contrairement aux échanges et aux discussions qui se sont perdus, la réception critique de ces œuvres conserve la trace des scandales auxquels on peut bien croire. Elle est le témoignage, la preuve de leur valeur subversive, ou du moins, de leur opposition au canon officiel de l'époque. Dans le cas d'*Orage sur mon corps*, les censeurs ont rapidement parlé d'une seule voix. C'est probablement pourquoi on

---

<sup>5</sup> Le *Quartier latin*, journal étudiant alors relativement clérico-conservateur, en donne un bon exemple si l'on considère les articles concernant l'art avant et après le numéro spécial du 17 décembre 1943, consacré entièrement à l'art moderne canadien. Ce numéro dirigé par Maurice Gagnon comporte des articles tels que « Pellan », écrit par Maurice Gagnon, « Borduas », par Robert Élie, « Roberts », par Jacques G. de Tonnancour, « Lyman », par Paul Dumas, « Manifeste sur la peinture au Canada », par Henri Girard, « Morrice », par John Lyman, « Primitifs canadiens », par Gilles Hénault, « La Jeune peinture au Canada », par Charles Doyon, etc.

résume plus facilement sa réception critique en un scandale<sup>6</sup> : les critiques, de plus en plus enflammés, n'avaient plus d' « opposants ».

Avant la parution d'*Orage sur mon corps*, André Béland avait montré ses couleurs au public à quelques reprises. Il avait publié « Un Autel et des Fruits et une Flamme... » dans *La Nouvelle Relève* en janvier 1943. Puis, l'année suivante, le journal *Le Jour* faisait paraître « Polichinelle », un poème dédié à Éloi de Grandmont, dans lequel on a pu repérer des influences du cubisme<sup>7</sup>. De même, deux nouvelles en prose, « La vie multiple ou une Grande âme » et « Scènes d'une autre vie », avaient contribué à présenter l'auteur via le journal *Le Jour*. Outre le fait qu'il avait « dix-huit ans, la barbe longue et un volume à terminer<sup>8</sup> », ces écrits annonçaient un style personnel et des thématiques particulières, qui seront jugés sévèrement lors de la parution du roman.

Celui-ci est annoncé une première fois le 17 octobre 1944, dans le supplément littéraire du journal *Le Canada*. La publicité est composée d'une photo de l'auteur accompagnée d'une présentation : « André Béland, jeune auteur de dix-huit ans, dont le livre *Orage sur mon corps* sera publié aux Éditions Serge vers la fin d'octobre. Cet ouvrage est le plus courageux essai jamais écrit par un jeune sur l'angoisse de l'adolescence ». Aucun lancement n'a été organisé pour *Orage sur mon corps*, selon André Jasmin, et la date de parution exacte nous est inconnue.

Une première réaction de lecture paraît le 24 novembre<sup>9</sup>. Celle-ci et les cinq suivantes permettent de résumer le débat que le roman occasionne. De prime abord, le *Quartier latin* présente l'auteur de l'article, Freidrich Steiner, comme « un grand critique », mais précise ensuite que ce dernier n'est pas au courant « des problèmes proprement canadiens » et donc propose « une critique assez compréhensive,

---

<sup>6</sup> « L'ensemble de la critique fut unanime à condamner Béland », écrivait André-G. Bourassa dans « *Orage sur mon corps* », *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec (1940-1959)*. Tome III, Québec, Éditions Fides, 1995 [1982], p. 718.

<sup>7</sup> Bourassa, André-G, « Naïade », *Ibid.*, p. 665.

<sup>8</sup> Béland, André, « La vie multiple ou une Grande âme », *Le Jour*, 11 mars 1944, p. 5.

<sup>9</sup> Steiner, Freidrich, « Orage sur mon corps », *Le Quartier Latin*, 24 novembre 1944, p. 4.

semble-t-il », du roman en question. Le critique se dit déconcerté par l'originalité et la sincérité d'*Orage sur mon corps*. Ainsi, contrairement aux critiques qui suivront, Steiner ne discrédite pas André Béland en le désignant comme le mauvais émule de tel ou tel auteur. De plus, le désordre sentimental du narrateur-personnage lui semble être honnête, de sorte qu'il considère positif qu'« il n'y ait pas autre chose, dans ce roman, que les problèmes de Julien Sanche ». Cet article témoigne d'une véritable ouverture de la part de Steiner, qui repère, par exemple, « le caractère brusque et excessif », de même que l'« apparence irréaliste » de certains événements du récit, mais spécifie qu'on oublie cela « lorsque l'on pénètre vraiment dans l'atmosphère du livre ». Ajoutons de brèves allusions au sadisme et à la révolte de Julien Sanche « contre la domination des pharisaïstes », et nous obtenons le fondement des principaux jugements critiques à son égard. La sincérité et l'irrévérence de Julien Sanche, tout comme l'originalité de la structure de l'œuvre seront tantôt saluées, tantôt déplorées.

Deux semaines plus tard, Henri Girard publie un article dans *Le Canada* intitulé « Un personnage immonde<sup>10</sup> ». Celui-ci débute sans détours : « Julien Sanche est un personnage immonde, l'un des plus odieux de la littérature française ». L'immoralité, le sadisme, l'« abominable passion » de Julien Sanche sont ensuite décriés. Or « il n'est point possible de l'excuser », car Julien Sanche, prétend l'auteur, « aime ses crimes de toute son âme », ce qui n'est pas tout à fait exact. Henri Girard termine son compte rendu en réservant pour Béland une place de choix dans le Panthéon de l'ignominie. Après avoir rappelé la « pitié de Baudelaire pour les miséreux », que Julien Sanche n'aurait pas, et après avoir comparé celui-ci aux membres de la Gestapo, il suggère aux lecteurs du *Canada* : « le premier essai d'André Béland indigne encore plus fortement que le roman de Roger Lemelin, une tendance nouvelle dans l'évolution de nos lettres. C'est l'anarchie après la révolte ». Outre le manque de rigueur du roman, ce qui choque Henri Girard, c'est le caractère amoral de son personnage.

---

<sup>10</sup> Girard, Henri, « Un personnage immonde », *Le Canada*, 11 décembre 1944, p. 5.

Un troisième article<sup>11</sup> paraît le 16 décembre suivant, signé par Émile-Charles Hamel, rédacteur en chef du journal *Le Jour*. Cet article ne porte pas spécialement sur le roman, mais s'y intéresse parce qu'il propose « une fenêtre ouverte sur la mentalité de la génération des jeunes de moins de vingt ans, sur leur état d'âme façonné par la crise économique et la guerre ». Certes, ce caractère exemplaire n'est pas anodin. Il était voulu par Béland, qui spécifiait dans l'introduction de son livre de quelle façon était né Julien Sanche, soit au contact de personnes rencontrées, avec qui il avait discuté intimement, et qui un soir « se fondirent en un seul être ». Aux yeux d'Hamel, un tel récit et un tel personnage sont inquiétants, voire alarmants : « Voilà le beau produit de notre société et de nos méthodes d'éducation et d'enseignement ». C'est une façon abusive d'appliquer la « sècheresse de cœur » de Julien Sanche à toute une génération, « qui se pâme d'admiration pour le dégoûtant Radiguet [...], qui semble incapable d'imaginer des êtres sains, chez qui existent le sens de l'honneur et les généreux élans du cœur ». Hamel traite longuement de ce manque d'humanité, du « sens moral atrophié » des jeunes de moins de vingt ans, à un point tel qu'il est difficile de repérer ce qu'il pense exactement des talents littéraires de Béland. « *Orage sur mon corps* est un livre qui nous secoue, qui nous fait mal. Il nous fait penser, et cela, nous n'en saurons jamais trop gré à son auteur ». Ainsi, la réflexion d'Hamel semble plutôt servir la ligne éditoriale du journal *Le Jour*, qui souhaite précisément des réformes en éducation. Encore une fois, Julien Sanche est dépeint comme un être asocial ; amoral.

Les deux articles suivants sont, de différentes façons, des réactions positives, et marquent la fin de la réception critique d'*Orage sur mon corps* durant l'année 1944. Paraît d'abord l'article « Deux jeunes littérateurs<sup>12</sup> » de Dostaler O'Leary, qui traite du roman d'André Béland et des *Contes* d'Yves Thériault. L'amorce de cet article évoque le mouvement auquel participent les deux auteurs, qu'Henri Girard avait suggéré plus tôt, différemment :

---

<sup>11</sup> Hamel, Émile-Charles, « Chronique des livres. *Orage sur mon corps* par André Béland », *Le Jour*, 16 décembre 1944, p. 5.

<sup>12</sup> O'Leary, Dostaler, « Deux jeunes littérateurs », *La Patrie*, 24 décembre 1944, p. 54.

Il se passe quelque chose dans les lettres au Canada français ! Les noms seuls d'Hertel, de Charbonneau, de Thériault, de Béland même, et d'autres encore, sont un indice d'une crise profonde, crise de forme aussi bien que de fond, subie actuellement par notre littérature. Partout, on rompt les amarres : en poésie, dans le roman, dans l'essai, on rejette le régionalisme outrancier qui nous avait empêché, jusqu'ici, de communier à l'universalisme français ; on s'émancipe [...].

Bien entendu, André Béland n'est pas considéré comme un chef de file. Dans son article, O'Leary accorde plus d'importance aux *Contes* de Thériault, puisque « Béland, qui possède un talent indiscutable, n'a pas encore trouvé la formule idéale pour le réaliser ». Ses derniers mots résument ses impressions de lecture, et tentent de convaincre le lecteur de l'importance de ces deux œuvres dans nos lettres : « On peut ne pas les aimer, le fait est là ; ils rénovent une littérature qui avait besoin d'être renouvelée. Thériault impose un nom, Béland nous le fait espérer ».

C'est par ce même espoir que Claude Rousseau est animé, à un point tel que ses « Notes après une lecture<sup>13</sup> », livrent un formidable éloge de ce « bon écrivain » que « deviendra » un jour André Béland. Claude Rousseau imagine déjà, après sa mort, qu'« un président de la société Saint-Jean-Baptiste fera quêter, comme cela arrive, pour élever un monument à la douce mémoire de notre premier écrivain... ». Plus qu'un écrivain, aux dires du critique, Béland serait une sorte de martyr ayant reçu, injustement, les insultes et les pierres qu'ont lancées « de la manière la plus charmante et la plus inattendue » les pécheurs hypocrites et orgueilleux de notre province : les pharisaïstes. Les dithyrambes de Claude Rousseau demeurent, pour le moins, déroutants. Il faudra attendre que Charles Doyon fasse une critique d'*Escapes de la soif*, sept ans plus tard, pour qu'on puisse lire à nouveau du bien à l'égard de l'œuvre d'André Béland.

En effet, la lettre que Jean-Paul Régnière adresse au directeur du *Nouvelliste*<sup>14</sup>, qui paraît le 27 décembre, est une sorte de mise en garde donnant le coup d'envoi aux attaques contre *Orage sur mon corps*. Dès lors, excepté Claude

---

<sup>13</sup> Rousseau, Claude, « Notes après lecture », *Le Jour*, 30 décembre 1944, p. 4.

<sup>14</sup> Régnière, Jean-Paul, « Tribune libre », *Le Nouvelliste*, 27 décembre 1944.

Rousseau, tous les critiques qualifient *Orage sur mon corps* de brouillon, de pseudo-roman, au mieux d'essai, et s'entendent pour dire que malgré un certain talent il s'agit d'une « œuvre ratée », écrite dans le seul but de scandaliser. Tantôt le roman de Béland n'est pas pris au sérieux, puisque l'œuvre n'est pas portée par de sincères élans du cœur ou manque de maturité ; tantôt on se moque du sadisme de Béland, « des troubles de sa puberté inquiète et des dérèglements de son organisme<sup>15</sup> ». Bref, « le monstre » est apprivoisé, mais fera réagir encore quelque temps.

Parmi le tumulte éditorial, beaucoup de propos sont de mauvaise foi, mais d'autres font preuve d'une réelle ouverture :

On sent que son ouvrage n'a pas été longuement mûri. Cependant, il ouvre un chapitre nouveau dans notre littérature. Le chapitre de l'introspection. Et cet essai, sans être un coup de maître, mérite cependant de retenir notre attention<sup>16</sup>.

C'est là un premier caractère de nouveauté qui est accordé à l'œuvre d'André Béland par Clément Brown. Et si l'on se penche sur l'histoire de nos lettres, il est vrai que les romans introspectifs et écrits à la première personne étaient rares, pour ne pas dire absents, avant 1944. En avril 1945, paraissent les derniers articles au sujet d'*Orage sur mon corps*. Puis, en octobre, les Éditions Serge annoncent leurs prochaines publications, « une quarantaine d'ouvrages inédits du meilleur choix dont plusieurs sont d'une grande originalité<sup>17</sup> ». Les premières annonces concernent notamment une réédition de *Marie Calumet*, le roman de Rodolphe Girard auparavant interdit de vente, et un prochain ouvrage d'André Béland :

Le jeune auteur d'*Orage sur mon corps* qui a fait couler tant d'encre, publiera prochainement un recueil de poèmes intitulé : *La vipère égoïste*. Malgré ses dix-huit ans, l'auteur a réussi à jouir d'une célébrité enviable, si

---

<sup>15</sup> Duhamel, Roger, « Courrier des lettres. *Orage sur mon corps* », *L'Action nationale*, janvier 1945, p. 71.

<sup>16</sup> Brown, Clément, « *Orage sur mon corps*. Une œuvre manquée », *Le Temps*, 30 mars 1945, p. 2.

<sup>17</sup> « Grandes activités aux Éditions Serge Brousseau », *Le Canada*, supplément littéraire, 22 octobre 1945, p. VIII.

elle n'a pas toujours été favorable. Son nouveau livre nous réserve des surprises<sup>18</sup>.

*La vipère égoïste*, toutefois, demeure inédite, tout comme le roman *Édouard est ivre* et le recueil *Bouches Tournantes* qui sont pourtant évoqués par Béland dans une entrevue qu'il accorde à Jean Luce en septembre 1947<sup>19</sup>. Béland disait d'ailleurs dans cette entrevue avoir obtenu pour ces publications un contrat chez Gallimard, et ce, par l'entremise de Jean Cocteau. Néanmoins, on ignore tout de ces œuvres, de même pour les titres annoncés quelques mois plus tôt<sup>20</sup>, et ceux annoncés un an plus tard, lors de la parution d'*Escapes de la soif* : soit une version finale d'*Orage sur mon corps*, *Journal marocain suivi de poèmes*, ainsi que le mystérieux roman, *Édouard est ivre*.

On explique bien mal l'arrêt des procédures, puisque André Béland a reçu de son vivant plusieurs propositions de la part d'éditeurs. Par exemple, en 1976, Gérald Godin lui aurait demandé la permission de rééditer *Orage sur mon corps*, aux éditions Parti pris, avec une préface de Louise Jasmin<sup>21</sup>. Mais Béland refuse, ne voulant plus entendre parler de « ça ». Quant à *Édouard est ivre*, l'explication la plus probable est qu'une querelle familiale soit survenue peu après ladite entrevue, ou encore suite à la publication du recueil, lequel faisait également l'annonce d'*Édouard est ivre* dans sa page de garde. D'après son titre, le nouveau roman de Béland portait directement sur sa famille, et plus précisément sur l'alcoolisme de son grand-père, Édouard Béland. Ce roman aurait pu nuire à l'image de celui-ci et de sa famille, qui était à l'époque l'une des plus prospères et notoires de Louiseville, notamment parce qu'elle possédait et possède toujours une manufacture de chemise profitable,

---

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Luce, Jean, « Littérature canadienne. André Béland publie à Paris un roman et un recueil de poème », *La Presse*, 13 septembre 1947, p. 61, 66.

<sup>20</sup> Une courte publicité, qui pourrait bien être une blague, paraît dans *Le Canada* le lundi 12 février 1945 (p.5). Elle annonce deux titres aussitôt tombés aux oubliettes : *Les mamelles du clown vert* (un recueil de poèmes) et *La vache lucide* (un roman).

<sup>21</sup> Ce propos a été recueilli grâce à l'enregistrement d'une entrevue réalisée par Carole-Andrée Laniel le 28 février 1991 auprès de Pierre Beaudet, ami de Béland.

fondée par Édouard Béland, en 1894. Enfin, les entretiens réalisés par Carole-Andrée Laniel auprès de certains proches d'André Béland suggèrent que le père de celui-ci se serait opposé à la publication, et aurait détruit, on ne sait quand, le manuscrit d'*Édouard est ivre*. Cette destruction n'est pas sans rappeler l'« histoire » ayant circulé à Louiseville, laquelle affirme que le père de Béland, peu après la parution d'*Orage sur mon corps*, aurait déferlé de librairie en librairie afin de réunir le plus d'exemplaires, pour ensuite les lancer dans la Rivière du Loup, du haut du pont de Louiseville<sup>22</sup>.

Bref, il faut attendre 1948 avant la publication d'une seconde œuvre, dont, pour ma part, je n'ai recensé que trois critiques, parues entre janvier 1950 et mars 1951. Ainsi il faut attendre deux ans après sa parution en France avant d'avoir une « réception critique » du recueil, puisqu'il n'a pas été distribué au Québec avant 1950. C'est ce que nous apprend l'article de Gilbert Tourangeau<sup>23</sup>, qui cependant traite plutôt des œuvres de Béland en préparation cette année-là. L'article apparaît alors comme une véritable « mise à jour » de l'œuvre de Béland : *Orage sur mon corps* a été augmenté d'un chapitre ; *Édouard est ivre* réintitulé *Enfer trois étoiles* et *Journal marocain suivi de poèmes* a été rebaptisé *Ahmed, ou le Maroc*. Faits étonnants, une pièce de théâtre est également en préparation à ce moment, laquelle répondait à une commande faite à l'auteur, et, surtout, un nouveau roman est annoncé : *Rue Saint-Laurent*. Contrairement au journaliste qui en faisait un roman « typiquement montréalais », il semble plus probable que cette dernière œuvre se soit inspiré du milieu familial, tout comme les précédents *Édouard est ivre* et *Orage sur mon corps*. En effet, la rue où Béland a grandi porte le même nom qu'une des principales artères de la métropole : Saint-Laurent. Inutile de rappeler qu'aucune de ces œuvres ne paraîtra.

---

<sup>22</sup> Jocelyn Morneau, qui a étudié l'histoire de Louiseville, a entendu ces faits à quelques reprises.

<sup>23</sup> Tourangeau, Gilbert, « Sous le signe du pittoresque et du roman de mœurs, André Béland prépare sa rentrée littéraire à Montréal », *Photo-Journal*, Lettres et Art, 18 mai 1950, p. 38.

Quant à *Escales de la soif*, les trois critiques recensées sont pour le moins divergentes, et se résument ainsi : neutre<sup>24</sup>, défavorable<sup>25</sup> et favorable<sup>26</sup>. Quelques mots sur l'immoralité – entendre par là l'homosexualité d'André Béland –, d'autres sur les possibles influences littéraires de Béland, mais rien quant à la portée sociale de l'œuvre. Tout au plus évoque-t-on son « cynisme fantasque<sup>27</sup> ».

On retrouve ensuite, dès 1954<sup>28</sup>, puis de nouveau en 1970 et 1980, des allusions à l'œuvre d'André Béland, le plus souvent dans certaines anthologies plus ou moins marginales, ou qui traitent plus particulièrement des romans psychologiques, des romans anticléricaux ou du mouvement surréaliste. Ainsi, très discrètement, André Béland s'inscrit dans notre histoire littéraire. Par contre, les études plus approfondies se font rares. À mon avis, seuls André-G. Bourassa, Bernard Jasmin, et quelques mémoires de maîtrise, dont celui de Carole-Andrée Laniel, ont permis jusqu'à maintenant d'évaluer plus pertinemment la portée de son œuvre. Bourassa s'y est intéressé puisqu'elle se rapproche à maints égards du mouvement surréaliste, étant donné les thèmes et les formes d'explorations imaginaires et typographiques de certains textes. Jasmin, quant à lui, en introduisant la réédition d'*Orage sur mon corps*, a abordé le contexte intellectuel, le libéralisme politique et le climat social entourant l'œuvre. Tandis que Laniel, à l'aide d'entrevues, a permis de mieux connaître la vie d'André Béland, entourée de ce silence qu'il a aussi porté sur son œuvre.

Pour ma part, je me suis intéressé aux jugements éthiques portés à l'égard de Béland et de son œuvre, et au dialogue implicite que celle-ci entretenait avec ceux-là. Il s'agit d'une voie que peu d'analyses ont explorée.

---

<sup>24</sup> Duhamel, Roger, « Courrier des lettres. *Orage sur mon corps* », *L'Action nationale*, janvier 1945, p. 71-74.

<sup>25</sup> Beaulieu, Maurice, « Petite introduction à la jeune poésie », *Le Droit*, 16 septembre 1950, p. 2.

<sup>26</sup> Doyon, Charles, « Les lettres. *Escales de la soif* », *Le Haut-Parleur*, 31 mars 1951, p. 4.

<sup>27</sup> *Idem.*

<sup>28</sup> O'Leary, Dostaler, *Le Roman canadien-français. Études historique et critique*, Ottawa, Éditions Cercle du livre de France, 1954.

## La vengeance de Julien Sanche

*Accusé de corrompre ses condisciples et exclu  
du groupe social, le hors-la-loi prend le parti d'assumer  
jusqu'au bout cette perversité qu'on lui prête*

Jacques Blais<sup>29</sup>

Accusés de diverses façons, les narrateurs mis en scène par Béland manifestent constamment leur innocence. Béland lui-même, dans l'introduction de son livre, précise qu'il ne souhaite pas « demander grâce » à ses lecteurs, bien qu'il n'ait « pu reculer devant le risque de produire un tel roman ». Qu'on lise ensuite l'exergue qui précède le récit, qui est tiré de l'Évangile selon saint Jean (« Celui de vous qui est sans péché, qu'il lui lance la pierre le premier ») et l'idée de refuser la culpabilité d'un péché, dans ce cas celui de l'adultère, est encore suggérée. Enfin, le début du récit nous renseigne sur les fautes dont Julien Sanche se serait rendu coupable, lorsque celui-ci imagine le déroulement de « la maudite révélation (p.5) », qui est la rencontre de son père et du directeur de son école, survenue quelques jours avant le début du récit. Son père aurait d'abord été mis en garde : « ce Julien en qui vous semblez mettre toutes vos espérances, cet enfant de qui vous attendez la continuation de votre travail, eh bien ! il ronge et détruit votre rang... (*Idem*) ». Le père lui aurait demandé : « Que lui reprochez-vous ? (*Idem*) ». Le directeur de répondre :

La chose s'explique difficilement, monsieur. Voici, tout de même. Julien corrompt consciencieusement tous ceux qui l'approchent [...]. Il donne, à des plus jeunes que lui, des conseils comme ceux-ci : « Tu as quinze ans, seize ans. N'es-tu pas parvenu à l'âge où la pieuserie n'est plus de mise ? Laisse tous tes préjugés de curé ; suis-moi. Je te mènerai à la complète libération de tes sens (*Idem*).

On l'accuse ensuite de pervertir les jeunes de son âge : « Julien invite chez lui des jeunes gens. Il les initie de sang-froid aux plus basses expériences... Vous me suivez ?... Votre fils a évité d'une ligne un procès que des mamans voulaient lui

---

<sup>29</sup> À propos de Julien Sanche. Blais, Jacques, « La jeune poésie » dans *De l'Ordre et de l'Aventure : La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Les Presses de l'Université Laval, 1975, p. 320.

intenter... (p.6) ». Ajoutons de brèves allusions à la pratique bouddhiste de Julien Sanche et la référence au procès de Socrate est complète : ses accusations culminaient dans le fait de corrompre et de pervertir la jeunesse, ainsi que de croire en d'autres dieux que ceux légitimés par l'État.

Ladite révélation invite Julien à quitter ses parents et à se préparer pour une « cure gigantesque (p.9) », qui consiste à délaisser « toute une tradition, toute une hérédité (*Idem*) » et à faire ce que l'on attend de lui, c'est-à-dire aller vers la Femme. La Femme, il la rencontre en la personne de Céline Vautour, et succombe aux désirs de cette femme prédatrice, qui est très certainement une prostituée. Cette relation est un échec, vu le peu de satisfactions qu'elle engendre ; elle crée davantage de tourments chez Julien Sanche, puisque madame Vautour décède peu après, atteinte de sérieux accès de folie. S'ensuit la déchéance du personnage, qui se voit initié à l'alcool, en consommant avec ses amis de l'absinthe avec excès. Cette beuverie génère chez lui un profond désespoir, et c'est dans cet état qu'il écrit à M. Anboize :

[...] Et aujourd'hui, monsieur Anboize, me voilà, vous sollicitant une nécessité, celle que vous me fassiez connaître une autre femme, une autre mère remplie de force et de fascination. Je voudrais voir briller une inextinguible flamme à travers ses prunelles pour ne pas croire à l'étreinte de la morte. Je voudrais qu'elle fût sage, mais libre. [...] (p. 54)

Mais l'homme ne répond pas. S'ensuit un second projet, une seconde « cure » pour le personnage.

Deux, trois, six jours passent. Aucune lettre à écriture nouvelle ne m'est encore parvenue. Le pédant n'osera pas me répondre... Qu'ils crèvent donc tous les deux dans ma mémoire, lui et Céline. À moi maintenant, la volupté d'imaginer des vengeances... La femme ne m'a pas donné ce que je lui demandais ; l'homme qui devait m'éclairer a laissé sa lampe sous le boisseau... Très bien. Julien Sanche, damne-toi éternellement en te vengeant à jamais, à chaque seconde, à chaque pulsation de ton cœur... Pour toi seul, bien au fond de toi-même, redeviens le misanthrope... Regarde-les tous, ces maudits humains, avec tes yeux magnifiques. Qu'ils crèvent et s'entre-dévorent après que tu auras parodié leur misère. Mais toi, une fois l'œuvre achevée, tu iras te reposer ! (p. 58)

Ce pacte de vengeance prononcé différencie fondamentalement le roman du reste de l'œuvre de Béland. Car Julien Sanche est volontairement asocial ; les autres

narrateurs et personnages de son œuvre sont plutôt des observateurs qui jugent, qui s'exilent, qui se mutilent plutôt que de constituer une quelconque menace pour la société. En ce sens, la situation d'énonciation d'*Orage sur mon corps* peut expliquer, en partie, la réaction des critiques, alors que les autres publications de l'auteur n'ont suscité aucun remous.

Le projet achevé, c'est une autre relation qui se rompt, soit celle de Julien et de sa cousine tuberculeuse, qu'il tue, lâchement, car elle représente pour lui « une triple chance de saccager à la fois les trois cauchemars qui [le] hantent [...], la femme, l'exilée [entendre Octave Anboize] et la parente ! (p. 79) ». Sa cousine subit donc tout le poids de sa vengeance ou plutôt « l'acharnement d'une fatalité (p. 54) » dont il se dit victime depuis le début du récit. Un débat intérieur le suggère également, lorsque sa résolution est enfin prise : « Annette, je vous aime pourtant. Je vous aime malgré cette haine et cette vengeance que je me suis proposé de mener à terme. Est-ce ma faute à moi si vous fûtes la victime... (p. 93)<sup>30</sup> ». Cette mort, ce sacrifice égoïste dont il refuse de se repentir, marque à la fois une fin et un renouveau, qu'énonce l'épilogue du roman. Celui-ci débute avec une nouvelle saison, le printemps, et une nouvelle demeure, à la campagne, « dans cette maison retirée du bruit (p. 109) ». Cette fois, la solitude du narrateur n'est plus insoutenable, ce passage étant perçu comme une nouvelle aube, voire une résurrection. C'est la sortie d'un long orage, d'un long hiver, qui comme le récit commence à la fin octobre et se termine au mois de mars. L'hiver symbolise alors ce dur passage à l'âge adulte ; une saison qui ne ferait pas partie de son monde si Julien Sanche devait le refaire, « le printemps naissant directement de l'automne sans passer par le triste hiver (p. 19) ».

Bientôt, les prés verdiront et trembleront de promesses... L'œuvre de mon corps est consommée. Le nœud suprême est désormais fermé, emprisonnant dans son cercle toutes les haines et les rancœurs de jadis... Maintenant, il faut reconstruire sur ces amas de décombres, sur cet incendie qui fumera encore, j'en suis sûr (p. 111).

---

<sup>30</sup> Le narrateur de « La vie multiple ou une Grande âme », qui semble être Béland lui-même, s'interrogeait de pareille façon : « Est-ce ma faute à moi si j'ai dix-huit ans?... Je n'ai pas le courage ni la force de trancher la solution par un oui tout court ou par un non plus ou moins bâtard ».

Ainsi, la délivrance de Julien Sanche est exprimée d'une manière équivoque, ce qui n'est pas sans importance quant à la fin du récit, soit lorsque Julien rencontre Michel et sa sœur, qui viennent lui porter du lait. Cette dernière occurrence rappelle Céline Vautour, qui l'avait abandonné avec « du lait encore aux lèvres (p. 53) ». Dans ce cas, la relation avait un caractère œdipien, dans la mesure où Julien Sanche demandait à monsieur Anboize « une autre femme, une autre mère (p. 54) ». Mais cette fois l'allusion est homosexuelle, Michel représentant forcément le sujet aimé, puisqu'il est ce jeune homme de dix-sept ans, ce passager accompagné de sa mère qui avait attiré l'attention de Julien lorsque celui-ci, en prenant le train, avait « le besoin d'un peu de beauté au milieu de tant d'horreur et de haine (p. 63) ». Julien l'avait un moment « contemplé », puis, en pensées, l'avait invité à partir avec lui :

Allons ! délivre-toi de sa présence... Peut-être ne suis-je pas mieux qu'elle, mais viens tout de même avec moi, allons ensemble respirer le vent immense. Je te conterai les journées douloureuses que je viens de vivre. Si ça t'ennuie tu n'auras qu'à me le dire franchement. Je te comprendrai. Je comprendrai que mes misères puissent ne présenter aucun intérêt pour ceux de ton âge, pour ceux qui, comme toi, resplendissent de tant de beauté... Tu as des yeux merveilleux, Michel. Appuie ta tête sur le mur, comme pour t'abandonner... Je voudrais que tu m'enseignes la vie, que tu m'indiques ce pourquoi tu es heureux alors que je ne le suis pas... (p. 63-64).

Fatalité, déterminisme ? Probablement, puisqu'ils finissent par se rencontrer. Profitant du moment heureux, Julien invite Michel et sa sœur chez lui. Ils acceptent d'entrer. La sœur dit : « Je sais faire la soupe... (p. 114) ». Et Michel ajoute : « Je sais rallumer les feux qui vont s'éteindre (*Idem*) ». Au bas de la page, le roman se termine sur ces mots : « Dans le foyer, le feu s'éteint (*Idem*) ». Plusieurs indices nous portent à croire que cette fin heureuse est un faux-semblant. Ne sont-ils pas assis sur « ces amas de décombres, sur cet incendie qui fumera encore » ? C'est la fin et le début d'un nouvel orage ; la perpétuation d'une fatalité, d'une impossible absoluteion. Cette fatalité, disait Bernard Jasmin, est originale car elle suggère une homosexualité qui n'a pas été choisie par Béland, mais subie. Ainsi guide-t-elle le périple de Julien Sanche, et le dépeint-elle comme un condamné, un « hors-la-loi dont les yeux ne devaient plus se lever sous peine de pervertir (p. 6) ».

## Érotisme et contagion

*Éros est avant tout le dieu tragique*

Georges Bataille

Dans le cas de Julien Sanche, sa vengeance lui fait imputer ses fautes à ses parents qui ne l'aiment plus, à ses amis qui l'ont fait boire, à Octave Anboize qui ne lui répond pas, et à Céline Vautour qui l'a perverti. Ainsi, dans la plupart des cas, les causes proviennent de l'extérieur et prennent la forme d'une fatalité. Par contre, cette fatalité est par moments intériorisée. Est alors exprimée l'idée d'une sorte de chancre qui ronge tout ce que le narrateur a de sain en lui<sup>31</sup>. Cette idée était déjà présente lorsque le directeur de l'école disait au père de Julien que celui-ci « ronge et détruit son rang », mais elle est plus explicite dans les quelques vers contenus dans le récit d'*Orage sur mon corps*. Ces vers sont tirés de « La Barque saouïe », un des poèmes qui donne suite au récit.

*Car je sens une plaie dont je lèche les bords  
M'envahir, souterraine, et des difformités  
Croître à ma lèvre, en vain, pour me ronger le corps... (p. 65)*

D'autres poèmes publiés et inédits expriment la même idée. Un exemple éloquent se trouve dans le poème « Dialogue », tiré du tapuscrit qu'a envoyé Béland aux Éditions Pascal, le 16 octobre 1946, depuis la Maison canadienne à Paris<sup>32</sup>. Ce poème inédit est un dialogue avec un destinataire non identifié. On y évoque à la fois une fatalité et l'impression d'être rongé par une forme de chancre pervertissant. Voici le poème dans son intégralité :

*- Apprenez-moi le nom de cette affreuse fleur qui croît en moi sans  
embaumer ? Qui met dans mes regards des provocations réelles ?  
Je ne l'ai pourtant cueillie nulle part...*

---

<sup>31</sup> Le lecteur choisira s'il est ironique ou triste d'apprendre que Béland est lui-même décédé d'un cancer à l'âge de 54 ans (voir Chronologie).

<sup>32</sup> Béland, André, *Escapes du désir*, Tapuscrit, Centre des Archives de Montréal, fonds Société des Éditions Pascal, cote MSS381, 1940-1946.

*Quel jardinier se chargerait de l'arroser ? Quelle folle abeille se vanterait de l'avoir butinée ?  
 Je la sens, cependant, qui, chaque jour, augmente... Mon cœur ne renferme-t-il pas assez de marécages où rampent constamment des monstres en nage ?  
 Mes doigts ne tombent-ils pas, tant ils sont secs ?*

- *C'est une rose anormale que, seules, tueraient tes pleurs.*
- *Alors je veux pleurer.*
- *Même si elle meurt, tu auras son destin.*
- *Pourquoi ?*
- *Tu es prédestiné. Toute ta vie, elle se nourrira de toi. Jamais de frais bouquets ne la remplaceront.*
- *Voici mon âme, si vous lui trouvez quelque aimable compagne.*
- *Impossible ! C'est une plante perverse et solitaire !*

D'autre part, certains vers de Béland traduisent une croyance en un renouveau, une renaissance ou un salut (l'esthétisme de Béland ne se passe pas de sotériologie). Et même si les personnages de Béland ne meurent pas tout à fait désenchantés, et que le renouveau se produit, comme chez Julien Sanche, c'est sans atteindre un réel salut. Car ces renouveaux sont chaque fois manqués. C'est ce qu'exprime la fin du poème « Voyage pour Kurt<sup>33</sup> », précédemment intitulé « Le voyage manqué ». Le début du poème évoque une nouvelle union, qui ne s'est pas encore produite, mais qui est espérée. D'abord le poète s'imagine être accompagné dans la quête d'un nouveau monde : « Et nous aurons des astres nouveaux qui guideront nos courses ». Puis il prévoit la fin de ses fantasmagories. Car cette union sera un échec, et provoquera une sorte d'éveil brutal, que révèle le passage du passé au futur, puis au tutoiement dans la dernière strophe :

*Vous avez détruit l'abri où s'en allait ma paix.*

*Or, tu traîneras tes pieds vers des régions obscures  
 Avec des chancres à tes lèvres jadis mûres.  
 Et moi je crèverai mes paupières fermées  
 Au souvenir de la lumière que nous avons aimée...*

---

<sup>33</sup> Béland, André, « Voyage pour Kurt » dans *Escapes de la soif*, Paris, Éditions René Debresse, 1948, p. 23.

Par conséquent, les truchements littéraires de Béland n'ont d'autre choix que d'accepter leur sort, après avoir momentanément refusé leur condamnation. Cette acceptation peut être plus radicale et s'accompagner de vengeance, qu'elle soit misogyne ou masochiste (je me réfère au précédent poème ainsi qu'au « damne-toi éternellement » de Julien Sanche), mais elle peut être plus neutre, lorsqu'elle s'apparente à une affirmation de soi. Autrement, ladite condamnation n'apparaît qu'en filigrane. C'est ce que suggère un des premiers poèmes publiés par Béland<sup>34</sup>.

*Fallait-il résister devant les melons mûrs  
Pour dormir tout troués devant la belle lune ?  
Certes, non ! Le bonheur, pour la première fois,  
Avançait vers l'ardeur de nos sens éveillés :  
Les enfants nous aimaient ; nous n'avions pas le choix  
Entre le sacrifice et le mol oreiller...*

Suivant cette logique, aux « Pourquoi ? » succèdent les « Tant pis ! », et inversement. Les sujets mis en scène par Béland sont conduits par un destin, atteints d'une forme de chancre, à laquelle ils ne se font pas le devoir de « résister ». Et cette idée de destin, voire de sacrifice, est renforcée par leur très grand attrait envers toute forme de spiritualité. Ce n'est donc pas par hasard si André Béland a plu premièrement aux directeurs de *La Nouvelle relève*, qui s'intéressaient aux auteurs plus obscurs, mais également à ce que la littérature peut proposer de spirituel. Cependant, la note du censeur laisse croire que les propos de Béland contenus dans « Un Autel et des Fruits et une Flamme<sup>35</sup> » n'ont pas été tout à fait saisis :

Il y a là une douceur, une tendresse envers la nature qui évoque aussi Marie Noël. Puisque nous y sommes, pourquoi ne pas ajouter que la comtesse de Noailles a bien pu passer par là. Une communion toute

---

<sup>34</sup> Il s'agit de « Poème asiatique », paru dans la revue *Gants du ciel*, en décembre 1944. Ce poème se retrouve également, presque tel quel, dans le manuscrit et dans la version définitive d'*Escapes de la soif*, sous le nom de « Poème asiatique », puis de « Gant du ciel ». J'utilise ici la dernière version vue par l'auteur, puisqu'une coquille semble s'être glissée dans la version originale ; Béland a substitué « mot oreiller » par « mol oreiller », ce qui me semble plus cohérent.

<sup>35</sup> Béland, André, « Un Autel et des Fruits et une Flamme », *La Nouvelle Relève*, janvier 1943, p. 180-181.

charnelle avec la nature n'est-elle pas évidente ? Si le rythme du poème est parfois faible, la signification est généreuse<sup>36</sup>.

Il y a là de quoi s'étonner : douceur ? tendresse ? La grille de lecture n'était certainement pas la bonne. Car ce poème en prose, cet « Autel » est une énorme profanation religieuse, au cours de laquelle « des colombes amoureuses de leurs plumes [...] palpitaient, ivres de se voir seules sur des cœurs de Victimes... ». À cette « orgie lourde de Vins et de Chairs écloses » s'ajoute l'immolation d'une Aphrodite dont le rire est « frappé de démence ». L'âme du narrateur assiste à cette débauche de façon impartiale, sentant, tout de même, l'« imperceptible vapeur, nourrie aux restes du Sacrifice », et surtout, ressentant une « folle envie de [s']ébattre », bien qu'elle ne joue d'autre rôle que celui de spectatrice. Le tout se conclue lorsque, « dans sa solitude, elle ne croyait pas pénétrer le Temple éternel... ». On ne sait pas exactement s'il s'agit du Temple christique qui est alors profané, l'âme devenant alors plus sainte que ledit Autel. Ou bien si cette profanation est celle du poète et de son corps, ce qui l'empêche d'accéder au Temple des Justes. Néanmoins, si ces ambiguïtés ont permis sa publication, on peut encore rechercher la douceur et la tendresse dans ce poème.

D'autres autels, d'autres sacrifices sont présents dans l'œuvre de Béland. Il s'agit, en général, de cérémonies de l'ordre du rituel ou d'un quelconque rite initiatique, lesquels donnent lieu à de profonds délires littéraires. S'y amalgament des références à la mythologie grecque, au Christianisme et à d'autres cultures et religions, dont le Bouddhisme et la culture asiatique. Des élans lyriques et poétiques permettent d'attribuer à ces passages différentes influences : celles du surréalisme, du symbolisme, de l'impressionnisme et du romantisme. Mais, faute de repérer une influence qui sous-tende l'ensemble de l'œuvre de Béland, je préfère m'intéresser aux allusions qui concernent le procès de Socrate et la philosophie antique, dans la mesure où elles permettent d'approfondir la logique de la perversion chez l'auteur d'*Orage sur mon corps*.

---

<sup>36</sup> « Notes du censeur », *La Nouvelle Relève*, janvier 1943, p. 179.

Bernard Jasmin relevait trois allusions faites à la philosophie grecque dans le roman qu'il introduit. La première s'effectue lorsque Julien, au tout début du récit, songe à une eau tiède qu'il se plaît « à vider d'un vase dans un autre (p. 4) ». Puis, toujours au début d'*Orage sur mon corps*, la deuxième occurrence concerne le procès qu'aurait pu subir Julien Sanche, en tout point semblable à celui de Socrate. Enfin, un passage révèle que Julien Sanche possède des extraits du *Banquet* de Platon, qu'il jettera « au feu doublement *consumateur* de [s]a rage (p. 45) » ; je tenterai de faire comprendre pourquoi il s'en défait ainsi. La première allusion se rapporte à l'image de l'apprentissage chez les philosophes antiques, chez qui un esprit trop plein se déversait dans celui qui était vide de savoir et qui demandait à être rempli. Précisons, à ce propos, que cet apprentissage ne se faisait pas sans attirance physique ; la beauté et la jeunesse étaient des traits essentiels lors du choix d'un sujet, d'un élève. À l'instar d'Alcibiade, un des acteurs du *Banquet*<sup>37</sup>, l'élève éprouvait pour son maître un réel attrait. Plus explicitement encore, les rapports sexuels faisaient partie de cet apprentissage, le tout se déroulant selon différentes règles de conduite ayant pour but d'élever le statut social de l'apprenti. Ainsi, les rapports étaient circonscrits entre le tuteur et l'élève ; entre l'amant et le bien-aimé. D'ailleurs, « l'opinion, et à Sparte la loi, tenaient l'amant pour moralement responsable du développement de l'aimé : la pédérastie était considérée comme la forme la plus parfaite, la plus belle, d'éducation<sup>38</sup> ». Ce genre d'éducation est en partie détaillé dans le *Banquet* de Platon quand par exemple Alcibiade se plaint de ne pas se sentir aimé et désiré par Socrate, son tuteur, qui « tient le rôle du bien-aimé plutôt que celui de l'amant<sup>39</sup> ». La seconde allusion, faite au procès de Socrate, est également intéressante, car elle confirme que Béland a eu des informations supplémentaires, qui dépassent la stricte lecture du *Banquet* ; je rappelle qu'il

---

<sup>37</sup> Platon, [trad. Luc Brisson], *Le Banquet ou De l'amour*, Paris, Éditions Flammarion, 1998.

<sup>38</sup> Marrou, Henri-Irénée, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Éditions du Seuil, 1965 [1948], p. 68.

<sup>39</sup> Platon, *Ibid.*, p. 176.

étudiait la philosophie à l'Université de Montréal, bien qu'il préférât les ateliers de maître aux salles de classe.

Tout comme André Gide, qui en fait la promotion dans certains livres, tel que *L'immoraliste*, Béland, à maintes reprises, met l'accent sur l'attrance de ses narrateurs envers les jeunes de 15 à 17 ans. À cet égard, les occurrences d'un « mousse » sont particulièrement intéressantes, puisqu'un mousse est un apprenti : « J'entre, les bocks s'entassent, le soir m'emporte... / Au coin de la rue s'allument les yeux bleus d'un mousse...<sup>40</sup> ». Mais, en général, dans la poésie de Béland, c'est la figure de l'enfant qui priment : « Et les enfants viendront avec moi se rouler... / Ou s'étreindre à l'envers !<sup>41</sup> ». Bien que ce poème soit daté du 23 décembre 1940, Béland l'ayant alors écrit à quinze ans, on sent que l'énonciateur se veut influent, éminent. C'est en ce sens que l'on peut interpréter les invitations à l'amour, à l'exil. Dans le cas de Julien Sanche, cette attrance est énoncée seulement après son passage à l'âge adulte, alors qu'il regarde Michel dans un train. Puisqu'il ne possède plus, à son grand désarroi, la Beauté appartenant à la jeunesse, il croit être en droit de jouer le rôle d'éducateur auprès de Michel. Toutefois, c'est le contraire qui se produit, ou plutôt qui est proposé (« Je voudrais que tu m'enseignes la vie, que tu m'indiques ce pourquoi tu es heureux alors que je ne le suis pas »), ce qui n'est pas sans rappeler la figure de Socrate, qui dans le *Banquet* préfère apprendre des jeunes qu'il fréquente. Cette idée d'enseignement se retrouve dans d'autres poèmes. Dans le cas suivant, l'allusion sexuelle est sans équivoque : « Enseignez-moi, car je le veux, / Ces ébats dont vous seuls connaissez la manière<sup>42</sup> ».

Aujourd'hui, on qualifierait ces relations d'homosexuelles ou de pédérastes, mais à l'époque de Socrate, les orientations sexuelles ne faisaient pas l'objet d'une quelconque remontrance. L'on jugeait plutôt la façon dont les relations amoureuses étaient conduites, et dont Éros, le dieu de l'Amour, donnait un exemple à suivre. Cela

---

<sup>40</sup> Ainsi se termine le poème « La rose des vents » dans *Escapes de la soif*, Paris, Éditions René Debresse, 1948, p. 19.

<sup>41</sup> Béland, André, « Compromission », *Idem*, p. 8.

<sup>42</sup> Béland, André, « Implorations » dans *Escapes du désir*, poème inédit.

dit, le *Banquet* propose un apprentissage concernant les relations amoureuses en général, lorsque tour à tour les personnes présentes au banquet font leur éloge d'Éros. Celui-ci prend alors différents aspects, proposant donc différents comportements amoureux. Ce n'est pas particulièrement l'éloge de Socrate qui nous intéresse dans le cadre de cette étude, mais plutôt celui fait par Pausanias, dans lequel se trouvent différentes informations qui ne sont pas sans rapport avec la formulation du désir chez André Béland.

Pausanias nous apprend lorsqu'il prend parole qu'il n'y a pas une seule Aphrodite, ni un seul Éros : l'Aphrodite céleste et l'Aphrodite vulgaire auraient eu chacune un fils. Ainsi, selon Pausanias, il y aurait un Éros céleste et un Éros vulgaire. Or, les traits de ce dernier correspondent spécialement aux narrateurs et personnages d'André Béland. L'Éros vulgaire, dit Pausanias, « opère à l'aventure ; c'est ainsi qu'aiment les gens de peu<sup>43</sup> » et « il n'a d'autre but que de parvenir à ses fins, sans se soucier de savoir si c'est de belle façon ou non [...], évidemment qu'il fait l'amour au hasard<sup>44</sup> ». Selon cette formule, il y aurait donc un rapprochement à faire entre Éros et Épos (épopée), ce que proposent également les unions furtives et anonymes que connaissent les narrateurs de Béland, ainsi que le titre de son recueil, alors qu'il était sous sa forme manuscrite : *Escapes du désir*. De plus, Pausanias avance le fait que l'Éros vulgaire ne respecte pas les normes sociales et se conduit de façon honteuse : « Se conduire de façon honteuse, dit-il, c'est céder sans gloire à quelqu'un qui n'en vaut pas la peine<sup>45</sup> », cette forme d'attachement ne permettant pas d'union « stable et solide<sup>46</sup> ». Pausanias porte donc un jugement de valeur dans sa définition de l'Éros vulgaire, un jugement faisant partie de la *doxa* de l'époque, quoiqu'il n'évoque pas un véritable interdit social. Cela dit, les jugements de valeur quant aux relations amoureuses se sont accentués au fil du temps, à un point tel que certains penseurs ont observé une diabolisation d'Éros, voire de l'érotisme et de la

---

<sup>43</sup> Plaon, *op. cit.*, p. 101.

<sup>44</sup> *Idem*.

<sup>45</sup> *Idem*, p. 105.

<sup>46</sup> *Idem*, p. 106.

sexualité en général. Georges Bataille, dans *Les larmes d'Éros*<sup>47</sup>, concevait cette diabolisation comme étant normale, dans la mesure où la sexualité et la mort sont reliées chez l'être humain, depuis que ce dernier a acquis la conscience de sa mort prochaine, ce que révèlent certains dessins datant de l'ère du paléolithique qu'il prend en exemple. Plus intéressant, pour mon propos, est de lier cette diabolisation à l'Enfer, à la Morale, et donc aux valeurs du Christianisme qui étaient solidement implantées dans la société canadienne-française. Bataille le suggère également, en alléguant par exemple que cette diabolisation s'est faite d'abord à l'égard de Dionysos, mais c'est Freud, dans *Le Malaise dans la culture*<sup>48</sup>, qui traite le mieux de cet aspect, à savoir l'impact négatif de la morale chrétienne dans notre culture.

Selon Freud, le bon fonctionnement des sociétés est fondé sur une « frustration culturelle<sup>49</sup> », ce que Herbert Marcuse explique par le passage du « *principe de plaisir* » vers le « *principe de réalité* », qui est aussi ce passage de l'enfance à l'âge adulte. Cette frustration concerne plus spécialement les pulsions sexuelles, qui sont alors refoulées au nom de la morale sociale et du « *principe de rendement* ». Ce serait là l'explication de certaines pathologies, sentiments de culpabilité, haine de soi, etc. Car celles-ci, quand elles ne sont pas directement nées des jugements d'autrui, peuvent être le fruit de certaines réactions autopunitives : notre Surmoi est empreint des valeurs de notre famille, mais surtout de la société, d'autant plus si certaines pratiques sexuelles sont « condamnables ». Au Québec, les jugements de valeur à l'égard de la sexualité se repèrent aisément. Il n'y a pas si longtemps encore, l'Église contrôlait ce qui était vu au cinéma, ce qui se retrouvait sur les tablettes des libraires, quelles œuvres étaient exposées, etc. Les interdits ne concernaient pas seulement certaines pratiques sexuelles, mais le corps lui-même : sa nudité. « Le prix à payer pour le développement culturel est une perte de bonheur

---

<sup>47</sup> Bataille, Georges, *Les larmes d'Éros*, Paris, Éditions Christian Bourgois, 1992 [1961].

<sup>48</sup> Freud, Sigmund [trad. Dorian Astor], *Le Malaise dans la culture*, Paris, Éditions GF Flammarion, 2010, [1930].

<sup>49</sup> *Idem*, p. 117.

causée par l'augmentation du sentiment de culpabilité<sup>50</sup> », disait Freud en 1930. Mais « le prix à payer », semble-t-il, n'a pas cessé d'augmenter. Aujourd'hui, notre sexualité est soi-disant plus libre, mais notre pudibonderie culturelle fait en sorte que non seulement nos fluides et nos odeurs nous dégoûtent toujours, mais notre environnement doit être de plus en plus salubre, sanitaire, aseptisé, ce qui provoque d'autres pathologies à l'égard de la propreté, dont le fantasme de « pureté ».

Dans le cas de Béland, le masochisme et la misogynie qu'il met en scène me semblent directement liés aux jugements de valeur de notre société. Ce lien est établi dans un poème demeuré inédit : « Voici mes deux côtés ouverts jusqu'à mon cœur : / N'en voilà-t-il pas trop pour cacher la laideur / De mon péché qui peste à m'en fendre le nez ?<sup>51</sup> ». C'est également ce qu'avait repéré Freidrich Steiner : « L'orage, semble-t-il, a été provoqué par une éducation déformatrice, qui cherchait à enrégimenter l'esprit et à lui faire mépriser son corps<sup>52</sup> ». D'autre part, les narrateurs et personnages de Béland sont pour la plupart atteints de ce que l'on pourrait qualifier de déviances sexuelles : pédérastie, homosexualité, sodomie, scatologie, inceste. Et ils en souffrent, d'autant plus qu'ils recherchent toujours l'assouvissement d'un désir, qui demeure insatisfait, et demande recommencement, d'où l'idée d'escalas :

*Les récompenses de cette vie sont des escalas  
Où ma soif m'a mené.  
Mais longtemps je me suis demandé  
S'il fallait y boire ou y mourir,  
Si la pureté des eaux glaciales  
Valait mieux que les marais du désir<sup>53</sup>*

Ainsi chez Béland le désir est synonyme de borbier, de marécage. Il en va de même pour ses sentiments amoureux qui – je paraphrase le poème « Dialogue » – émanent de marécages que renferme son cœur. Le nouveau monde qu'ils espèrent leur permet alors de se défaire de l'héritage du passé : je dirais de la tradition morale.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>51</sup> Béland, André, « Petite montée », *op. cit.*

<sup>52</sup> Steiner, Freidrich, *op. cit.*

<sup>53</sup> Béland, André, « Impression », dans *Escalas de la soif*, Paris, Éditions René Debresse, 1948, p. 7.

Dans *Orage sur mon corps*, et plus encore dans certains poèmes, ce nouveau monde est retiré de la ville, à la campagne. Dans *Escales de la soif*, il se résume le plus souvent à la cale d'un bateau, qui est à la dérive, et « dedans, il y a un lit, du vin et des fruits<sup>54</sup> ». Dans ce nouveau monde, les personnages ne se retrouvent pas seuls, mais leurs moments de bonheur sont éphémères, voire imaginaires ou improbables. À l'égard de ce genre de fuite dans l'imaginaire, Freud s'exprimait ainsi : « Celui qui, dans une indignation désespérée, emprunte cette voie vers le bonheur, en règle générale il n'atteindra rien ; la réalité est trop forte pour lui<sup>55</sup> ».

Effectivement, les narrateurs de Béland n'atteignent rien de « stable et durable ». Or, c'est précisément cette recherche, et les échecs répétés qu'elle engendre, qui définissent l'Éros vulgaire dans l'œuvre d'André Béland. Ce personnage mythique a d'ailleurs inspiré chez Freud les concepts de « *pulsion de vie* » et de « *pulsion de mort* », lesquels correspondent aux états d'Éros, qui devant tous ses désirs comblés retrouverait enfin son unité originelle. Mais, en d'autres termes, Éros est aussi « la grande force unificatrice qui défend toute vie<sup>56</sup> », et qui est à jamais insatisfaite. Chez Béland, cet inassouvissement mène parfois à un véritable sadisme, qui est, chez Julien Sanche, une source de plaisirs. Toutefois, la sexualité présente dans l'œuvre de Béland est atténuée, non seulement par une forme d'autocensure mais par les souffrances physiques et psychologiques qu'elle engendre. C'est probablement pourquoi Julien Sanche vénère à quelques reprises un Bouddha dans sa chambre : le bouddhisme lui permettrait de faire abstraction de ses désirs. De plus, les narrateurs ont tendance à s'exprimer à travers un « nous », mais également par le truchement d'un « elle », comme dans « un Autel des Fruits et une Flamme ». En outre, certaines figures narratives proposent un travestissement féminin, ou encore affirment clairement leur féminité, comme l'a fait Julien Sanche, ce qui entre en opposition avec l'idéal de virilité gréco-romain. On raconte d'ailleurs que Béland aimait adopter des gestes et des vêtements féminins, bien qu'au Québec

---

<sup>54</sup> Béland, André, « Sur un fleuve », dans *Escales du désir*, poème inédit.

<sup>55</sup> Freud, *op. cit.*, p. 96.

<sup>56</sup> Marcuse, *op. cit.*, p. 35.

le travestissement fut illégal jusqu'en 1969<sup>57</sup>. Enfin, chez Béland, le seul dieu qui permettrait une rédemption ou une délivrance est Hermaphrodite (« Hermaphrodite, endors mes péchés qui s'étalent !<sup>58</sup> »). Ainsi, la sexualité est d'une part dévirilisée, d'autre part insatisfaisante et culpabilisante. Bien qu'il y ait toujours désir et érotisme, les corps représentés n'ont plus, ou plutôt n'ont jamais eu de zones érogènes : Éros serait, malgré lui, « décadent et pudique<sup>59</sup> », asexué et pervers.

---

<sup>57</sup> Au Québec, « jusqu'en 1969, s'habiller en femme pour un homme était illégal ». C'est ce que l'on peut apprendre dans l'article d'André Lavoie, « 25 ans de personnification féminine. Folles du roi et reines de la nuit », paru dans *Le Devoir*, le 9-10 février 2013, p. A-8.

<sup>58</sup> Béland, André, « Mythologie », *Ibid.*

<sup>59</sup> Béland, André, « Scènes d'une autre vie », *Le Jour*, 25 mars 1944, p. 4.

## Chronologie

Dates importantes :

1894

Édouard Béland fonde à Louiseville une compagnie de production de chemises. Un de ses fils, Lucien, prend plus tard la relève et la nomme la *Lubel compagnie*. Aujourd'hui, cette compagnie est connue sous le nom de *Chemise Empire* et distribue ses produits internationalement.

1920 ou 1921

Édouard Béland est élu maire de Louiseville.

1924

Le 15 octobre, à Louiseville, mariage de Lucien Béland (fils d'Édouard Béland et de Sévérine Voisard) et d'Alice Turgeon (fille d'Edmond Turgeon et d'Ida Mineau).

1925

Le 3 novembre, à Louiseville, naissance d'André Béland, premier enfant de Lucien Béland et d'Alice Turgeon. Suivront Madeleine, René et Suzanne.

1930

André et René entrent au pensionnat de Maskinongé.

La famille Béland passe ses étés dans un chalet familial, à Saint-Alexis-des-monts, aux bords du lac Saccacomis. Étant jeune, André est peu bavard et préfère la solitude aux jeux, aux sports et aux mauvais coups qu'organisent les membres et les proches de la famille. Il aime toutefois la compagnie de sa mère, et de sa sœur cadette, Madeleine.

1938-1942

Études au Collège de Brébeuf. André rencontre Pierre Beudet, qui sera un ami fidèle.

Événements et autres publications :

1897

Publication des *Nourritures terrestres* d'André Gide.

1904

Publication et mise à l'Index de *Marie Calumet*, roman satirique de Rodolphe Girard.

1914-1918

Première Guerre mondiale.

1917

*Fountain*, la toilette renversée de Marcel Duchamp.

1924

Publication du *Manifeste du surréalisme* d'André Breton.

1929

Le *krash* boursier de New York.

1937

Mars. La Loi du cadenas.

1942-1943

Études au Collège Sainte-Marie. André et ses amis font une lecture parcellaire de certaines œuvres mises à l'Index. Ils réécrivent en cachette quelques phrases et poèmes, trouvés ça et là, et se les partagent. Le père Émond dit d'André qu'il est studieux. Ils entretiendront par la suite une courte correspondance.

1943-1944

André débute à l'Université de Montréal une licence en philosophie, qu'il ne terminera pas. Il fréquente les salons d'art de Maurice Gagnon, de Jos Barcelo et d'Alfred Pellan. Des collègues de classe, Bernard Jasmin et Gaëtan Barrette, l'encouragent et l'accompagnent dans l'écriture d'*Orage sur mon corps*. Jusqu'en 1945, André publie différents textes littéraires dans plusieurs revues et journaux canadien-français (voir Bibliographie).

1944

Début novembre. Publication d'*Orage sur mon corps* aux Éditions Serge Brousseau. Le roman suscite de vives réactions dans le milieu littéraire, et dans le milieu familial. On ne sait pas exactement comment André réagit face à la critique, ni s'il était au Québec lors de la parution de son roman ; entre 1944 et 1946, il multiplie les voyages autour du monde.

1946

À l'automne, André emménage à Paris et débute des études à la Sorbonne. Il obtiendra une licence ès Arts.

En octobre, il envoie aux Éditions Pascal (à Montréal) un manuscrit composé de trente-deux poèmes, écrits entre 1940 et 1946. Le tout est intitulé *Escales du désir* et est dé-

Sept. Jean-Charles

Harvey, expatrié à Montréal par Duplessis, fonde le journal *Le Jour*.

Oct. Henri Tranquille

fonde la librairie Françoise, qui deviendra la librairie Tranquille.

1939

Déclaration de la Guerre. Rapatriement de Borduas, de Pellan, et de nombreux artistes canadiens-français qui vivaient à Paris.

1943

Mai. Exposition Les Sagittaires, orchestrée par Maurice Beaulieu et Paul-Émile Borduas.

Serge Brousseau quitte les Éditions Bernard Valiquette et fonde les Éditions Serge.

Août. Pellan est engagé à l'École des Beaux-Arts.

1944

Publication des *Îles de la nuit* d'Alain Grandbois.

dié à Guy Bourassa « en éternelle amitié ». Les Éditions Pascal sont alors près de la faillite. Son directeur, Gérard Dagenais, ne peut rembourser certains emprunts, et néglige les manuscrits qu'il reçoit, dont celui d'André Béland. Ledit manuscrit est également envoyé, la même année, aux Éditions Fernand Pilon mais il est refusé.

Durant ses études à Paris, André vit dans la Maison canadienne et perçoit une généreuse pension familiale. Sa sœur Madeleine le rejoint un moment, se rendant à Paris pour étudier les arts. André fréquente les milieux littéraires et mène la vie d'artiste dont il rêvait. Il côtoie notamment à cette époque Jean Cocteau et Marcel Jouhandeau.

1947

En septembre, André est de passage à Montréal et accorde une entrevue à Jean Luce. Il dit avoir signé un contrat chez Gallimard, et prévoit y publier un roman (*Édouard est ivre*) et un recueil de poésie (*Bouches tournantes*). L'annonce de ce roman, qui ferait référence à l'alcoolisme de son grand-père, sème l'émoi chez Lucien Béland, qui empêche la publication.

André retourne en Europe, puis en Afrique, plus précisément au Maroc, une de ses destinations favorites. Il vit la vie de Bohème, expérimente tout ce qui s'offre à lui : alcool, drogue, itinérance, prostitution. En 1948, lorsqu'il publie à Paris un recueil de poèmes aux Éditions René Debresse, *Escales de la soif*, on apprend qu'il a toujours l'intention de publier *Édouard est ivre*. D'autres titres sont prévus, tel que *Journal marocain et autres poèmes*, ainsi qu'une version définitive d'*Orage sur mon corps*.

Publication de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy aux Éditions Pascal.

Déc. Fin de l'occupation allemande en France.

1945

Mai. Fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Juin. Manifestation de Pellan et de ses élèves à l'École des Beaux-Arts.

1946

Réédition de *Marie Calumet*, corrigée par l'auteur, aux Éditions Serge Brousseau.

1948

Publication de *Prisme d'yeux*, rédigé par Jacques de Tonnancour.

Publication de *Refus global*, du groupe des Automatistes.

Publication du *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe.

1950

En mai, dans une entrevue accordée à Gilbert Tourangeau, André dit travailler sur ces mêmes titres, de même que sur un roman et une pièce de théâtre. *Édouard est ivre* est alors intitulé *Enfer trois étoiles* et *Journal marocain suivi de poèmes* est intitulé *Ahmed, ou le Maroc. Rue Saint-Laurent* était un roman prêt à être publié et la pièce de théâtre était une commande qu'il prévoyait remplir.

Cette année-là, la compagnie familiale se modifie. Un magasin est ouvert à Grand-Mère. Dès lors, les ventes s'y effectuent et la manufacture de Louiseville s'occupe uniquement de la production.

Jusqu'en 1956, on ne sait pas exactement quelles sont les allées et venues d'André. Ses belles promesses lui permettent de recevoir continuellement des sous de la part de son père, qui, un moment, doute de ses dires et préfère couper les vivres. Alice, inquiétée, lui envoie un peu d'argent, à l'insu du père, mais André doit parfois se résoudre et revenir à Louiseville.

Au Québec, différents journaux et éditeurs lui font des offres, qu'il décline. André laisse entendre par moments qu'il ira à Saint-Benoît-du-lac se retirer dans le silence, chez les Bénédictins. On ne sait pas s'il y est vraiment allé. Il passe également une audition, qui n'est pas concluante, afin de devenir lecteur de nouvelles. Il vit chez son père, à Louiseville, sur la Rue Saint-Laurent, et passe ses étés à Saint-Alexis-des-monts. Il travaille de façon non régulière pour la compagnie familiale, et voyage quand il en a les moyens. Pierre Beaudet reçoit de sa part différentes lettres, faites de collages et d'inspiration surréalistes.

1949

Publication de *Projections libérantes*, de Borduas.

1951

Décès d'André Gide.

1952

Radio-Canada diffuse ses premières émissions.

1952-1955

Alfred Pellan vit à Paris.

1953

Les Éditions de l'Hexagone sont fondées.

1953-1960

Exils, puis mort de Paul-Émile Borduas.

1959

La revue *Liberté* est fondée par Jacques Godbout, Fernand Ouellette, André Belleau, Paul-Marie Lapointe, etc.

Mort de Duplessis.

1960

Le Parti Libéral de Jean Lesage remporte les élections.

Vers 1956

André revient au Québec, cette fois définitivement, et s'installe à Grand-Mère. Il habite une chambre d'hôtel et est gérant du magasin de vente. Il occupera ce poste pendant près de dix ans. Il vit ses « expériences » à Montréal, loin de sa famille. Malgré cette précaution, il reste un personnage coloré aux yeux de tous, et s'adonne à diverses excentricités. Par exemple, comme il n'avait pas de permis de conduire, il lui arrivait de se rendre à Saint-Alexis-des-monts à dos de cheval.

Vers 1965

André s'installe à Louiseville, chez ses parents.

1971

Son frère, René Béland, achète la compagnie familiale. André n'écrit plus. Il semble complètement désabusé.

1976

Gérald Godin lui demande la permission de rééditer *Orage sur mon corps* avec une préface de Louise Jasmin. André refuse. Il ne veut plus entendre parler de « ça », son œuvre.

6 mai : Décès de Lucien Béland. André n'assiste pas aux funérailles de son père.

1979

8 juillet : Mort d'Alice. 5 décembre : Mort de Madeleine.

1980

En mai, Pierre Beudet visite André et remarque qu'il boit toujours, malgré la maladie qui l'affecte. Le 15 juin, André Béland décède d'un cancer. Hélène Marcotte, sa petite cousine, trouve chez lui environ cinquante exemplaires d'*Escales de la soif*. La maison familiale, sis au 255 rue Saint-Laurent, est détruite peu après.

1964

Création du ministère de l'Éducation.

1967

Création des premiers Cégep.

1969

Les Éditions Les Herbes Rouges sont fondées par Marcel et François Hébert.

1970

*La nuit de la poésie* au théâtre Gesù.

Publication de *L'Homme rapaillé*, de Gaston Miron.

Au Québec, les événements d'octobre.

La revue *Mainmise* est fondée par Jean Basile-Bezroudnoff.

1976

Élections du Parti Québécois.

1980

Premier référendum sur l'indépendance du Québec.

## Bibliographie

### Corpus primaire

- Béland, André, *Orage sur mon corps*, Montréal, Éditions Serge, 1944
- Béland, André, *Orage sur mon corps*, Montréal, Éditions Guérin, 1995 [1944].
- Béland, André, *Escales de la soif*, Paris, Éditions René Debresse, 1948.
- Béland, André, *Escales du désir*, Tapuscrit, Centre des Archives de Montréal, fonds Société des Éditions Pascal, cote MSS381, 1940-1946.

### Corpus secondaire

- Béland, André, « Un Autel et des Fruits et une Flamme », *La Nouvelle Relève*, janvier 1943, p. 180-181.
- Béland, André, « Polichinelle », *Le Jour*, 29 janvier 1944, p. 5-7.
- Béland, André, « La vie multiple ou une Grande âme », *Le Jour*, 11 mars 1944, p. 5.
- Béland, André, « Scènes d'une autre vie », *Le Jour*, 25 mars 1944, p. 4.
- Béland, André, « Le Porche de la première vertu... », « Poème asiatique », « Pour une danseuse défunte », « Sensation 3 », *Gants du ciel*, décembre 1944, p. 11-14.
- Béland, André, « Vanité », *Amérique française*, décembre 1944-janvier 1945, p. 5-7.
- Béland, André, « La barque saouïle », *Le Temps*, 30 mars 1945, p. 2.
- Béland, André, « Le Titulaire (farce) », *Le Jour*, 25 août 1945, p. 4.

### Articles critiques

- « Grandes activités aux Éditions Serge Brousseau », *Le Canada*, supplément littéraire, 22 octobre 1945, p. VIII.
- « Littérature » [publicité avec photo d'André Béland], *Le Canada*, supplément littéraire, 17 octobre 1944, p. 18.
- « *Orage sur mon corps* », *Le Canada*, 22 janvier 1945, p. 9.
- « Notes du censeur », *La Nouvelle Relève*, janvier 1943, p. 179.
- « Nouveautés », *Le Canada*, 12 février 1945, p. 5.
- Beaulieu, Maurice, « Petite introduction à la jeune poésie », *Le Droit*, 16 septembre 1950, p. 2.
- Bertrand, Théophile, « Littérature canadienne-française. Béland (André) », *Mes fiches*, 5 mars 1945, p. 22-23.
- Bissonnette, Lise, « Orage ». *Le Devoir*, 15 mai 1995, p. A-6.

- Blais, Jean-Éthier, « Carnets », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> novembre 1980, p. 20.
- Boivin, Aurélien, « Audaces littéraires et censure », *Cap-aux-Diamants*, n° 49, 1997, p. 26-30.
- Brown, Clément, « Orage sur mon corps. Une œuvre manquée », *Le Temps*, 30 mars 1945, p. 2.
- Doyon, Charles, « Les lettres. *Escales de la soif* », *Le Haut-Parleur*, 31 mars 1951, p. 4.
- Duhamel, Jean-Charles, « Perversité ? ... », *Le Jour*, 10 février 1945, p. 5.
- Duhamel, Roger, « Courrier des lettres. *Orage sur mon corps* », *L'Action nationale*, janvier 1945, p. 71-74.
- Duhamel, Roger, « Courrier des lettres. *Escales de la soif* », *L'Action universitaire*, vol. XVI, n° 2, janvier 1950, p. 83.
- Falardeau, Pierrette, « Écrivains de la Mauricie. Écrivains de valeur aujourd'hui dans l'oubli. André Béland *écrivain maudit* ! », *Image de la Mauricie*, vol. 7, no 2, octobre 1982, p. 15-16.
- Girard, Henri, « Un personnage immonde », *Le Canada*, 11 décembre 1944, p. 5.
- Hamel, Émile-Charles, « Chronique des livres. *Orage sur mon corps* par André Béland », *Le Jour*, 16 décembre 1944, p. 5.
- Jasmin, Bernard, « André Béland. L'homme, l'œuvre et son temps », préface à *Orage sur mon corps*, Montréal, Éditions Guérin, 1995, p. V-XX.
- Jasmin, Guy, « Le mois littéraire. *Orage sur mon corps* par André Béland », *La Revue populaire*, avril 1945, p. 10.
- LaPalme, Robert, caricature, *Le Canada*, 8 février 1946, p. 4.
- Légaré, Romain, « Le roman canadien-français d'aujourd'hui », *Culture*, mars 1945, p. 55-75.
- L'illettré [pseud. d'Harry Bernard], « Billet du jeudi. Un jeune et son orage », *L'Autorité*, 3 février 1945, p. 1, 3.
- Luce, Jean, « Littérature canadienne. André Béland publie à Paris un roman et un recueil de poème », *La Presse*, 13 septembre 1947, p. 61, 66.
- Martel, Réginald, « Chronique des temps de honte », *La Presse*, 28 mai 1995, p. B-5.
- Morin, Dollard, « Au fil des lettres. Deux œuvres recherchées : *Deux heures de fou rire. Orage sur mon corps* », *Le Petit Journal*, 7 janvier 1945, p. 10.
- O'Leary, Dostaler, « Deux jeunes littérateurs », *La Patrie*, 24 décembre 1944, p. 54.
- Régnière, Jean-Paul, « Tribune libre », *Le Nouvelliste*, 27 décembre 1944.
- Rousseau, Claude, « Notes après lecture », *Le Jour*, 30 décembre 1944, p. 4.

Steiner, Friedrich, « Orage sur mon corps », *Le Quartier Latin*, 24 novembre 1944, p. 4.

Sylvestre, Guy, « Orage sur mon corps », *Le Droit*, 10 février 1945, p. 2.

Titué, Maurice [pseud.], « Orage sur mon derrière. Histoire pour tous », *Le Quartier latin*, 24 janvier 1945, p. 8.

Tourangeau, Gilbert, « Sous le signe du pittoresque et du roman de mœurs, André Béland prépare sa rentrée littéraire à Montréal », *Photo-Journal*, Lettres et Art, 18 mai 1950, p. 38.

Tremblay, Victor-Laurent, « La réception critique d'un « mauvais livre » : *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Quebec Studies*, vol. 21-22, 1996, p. 177-188.

Tremblay, Victor-Laurent, « Le mauvais livre d'André Béland », *Dalhousie French Studies*, vol. 57, hiver 2001, p. 99-116.

Tremblay, Victor-Laurent, « L'intertexte de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Canadian Literature*, n° 159, hiver 1999, p. 141-160.

### **Ouvrages théoriques ou de référence**

Arendt, Hannah [trad. Patrick Lévy], *La crise de la culture*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio/essais », 2007 [1972].

Arguin, Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989.

Bataille, Georges, *La littérature et le mal*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio essai », 2010 [1957].

Bataille, Georges, *Les larmes d'Éros*, Paris, Éditions Christian Bourgois, 1992 [1961].

Blais, Jacques, *De l'Ordre et de l'Aventure : La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Les Presses de l'Université Laval, 1975.

Blais, Martin, *L'Autre Thomas d'Aquin*, Québec, Éditions Boréal, 1993.

Borduas, Paul-Émile, *Refus global et autres écrits*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « Typo », 2006 [1948].

Bourassa, André-G., *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*. Montréal, Éditions Les Herbes Rouge, coll. « Typo », 1986.

Camus, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio/essais », 2008, [1942].

Dumont, Fernand, *Le lieu de l'homme : la culture comme distance et mémoire*, Saint-Laurent, Éditions Bibliothèque Québécoise, 2007 [1968].

Freud, Sigmund [trad. Jean Laplanche], « Le roman familial des névrosés » *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses universitaires de France, 1972.

- Freud, Sigmund [trad. Dorian Astor], *Le Malaise dans la culture*, Paris, Éditions GF Flammarion, 2010, [1930].
- Laniel, Carole Andrée, « André Béland : Premier poète de l'érotisme au Québec », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1991.
- Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec (1940-1959). Tome III*, Québec, Éditions Fides, 1995 [1982].
- Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain, Tome II, Le Québec depuis 1930*, Québec, Éditions du Boréal, 1989.
- Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide ; essais sur l'individualisme contemporain*, Sarthe, Éditions Gallimard, coll. « folio/essais », 1989 [1983].
- Lipovetsky, Gilles, Charles, Sébastien. *Les temps hypermodernes*. Paris, Éditions Grasset, coll. « biblio essais », 2010, [2006].
- Marcuse, Herbert [trad. Monique Wittig et Herbert Marcuse], *L'Homme Unidimensionnel ; essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 [1964].
- Marcuse, Herbert [trad. Jean-Guy Nény et Boris Fraenkel], *Eros et Civilisation*, Paris, Éditions de Minuit, 1963 [1955].
- Marcuse, Herbert [trad. Blanche Baker], *Le problème du changement la société technologique*, Paris, Éditions Homnisphères, 2007.
- Marrou, Henri-Irénée, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Éditions du Seuil, 1965 [1948].
- Michon, Jacques, *Histoire de l'édition littéraire au Québec du XXe siècle : Le temps des éditeurs, 1940-1959, vol. 2*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 2004.
- Nietzsche, Friedrich [trad. Hans Hildenbrand et Laurent Valette], *La Naissance de la tragédie*, Paris, Éditions Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1999 [1872].
- Nietzsche, Friedrich [trad. Pierre Klossowski], *Le Gai savoir*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « folio », 1990 [1882].
- Nietzsche, Friedrich [trad. Maurice Gandillac], *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, Cher, Éditions Gallimard, 2008 [1883-1885].
- Nietzsche, Friedrich [trad. Henri Albert], *La Généalogie de la morale*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « idées », 1972 [1887].
- Nietzsche, Friedrich [trad. Henri Albert], *Le Crépuscule des idoles ou Comment on philosophe avec un marteau (fragments)*, Paris, Éditions de l'Herne, 2010 [1888].
- O'Leary, Dostaler, *Le Roman canadien-français. Études historique et critique*, Ottawa, Éditions Cercle du livre de France, 1954.

- Platon, [trad. Luc Brisson], *Le Banquet ou De l'amour*, Paris, Éditions Flammarion, 1998.
- Platon, [trad. Émile Chambry], *Apologie de Socrate*, Paris, Éditions Garnier-Flammarion, 1965.
- Racine, Claude, *L'Anticléricalisme le roman québécois (1940-1965)*, Montréal, Éditions HMH, coll. « Littérature les cahiers du Québec », 1972.
- Ricard, François, *La Génération Lyrique*, Québec, Éditions Boréal, 1992.
- Robert, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1996 [1972].
- Robin, Régine, *Le roman mémoriel*, Montréal, Éditions Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio essais », 2010 [1762].
- Stirner, Max [trad. Pierre Gallissaire et André Sauge], *Œuvres complètes. L'Unique et sa Propriété et autres écrits*, Lausanne, Éditions de l'Age d'Homme, 2012 [1845].
- Touraine, Alain, *La société post-industrielle*, Paris, Éditions Denoël, 1976 [1969].

### **Autres œuvres littéraires**

- Alighieri, Dante [trad. Jacqueline Risset], *La Divine Comédie : L'Enfer, Le Purgatoire, Le Paradis*, Paris, Éditions Flammarion, 1992 [1307-1321].
- de Cervantès, Miguel [trad. César Oudin], *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche, Parties I-II*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio classique », 1995 [1605, 1615].
- Benoit, Jean, « Notes concernant l'exécution du testament de D.A.F. de Sade », décembre 1949 à décembre 1950.
- Benoit, Réal, *Nézon*, Montréal, Éditions Lucien Parizeau & compagnie, 1945.
- Charbonneau, Robert, *Les désirs et les joies*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1948.
- Defoe, Daniel [trad. de Pétrus Borel], *Vie et aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, de York, marin*, Paris, Éditions Livre de Poche, 2011 [1719].
- Dugas, Marcel, *Paroles en liberté*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944.
- Elie, Robert, *La Fin des songes*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1950.
- de Gaspé junior, Philippe Aubert, *L'Influence d'un livre*, Boucherville, Éditions Bibliothèque Québécoise, 1995 [1837].
- Gide, André, *Les Caves du Vatican*, Paris, Éditions Gallimard, 1963 [1922].
- Gide, André, *L'Immoraliste*, Paris, Éditions Livre de Poche, 1970 [1902].

- Gide, André, *Les nourritures terrestres*, suivi de *Les nouvelles nourritures*, Paris, Éditions Gallimard, 1967 [1897, 1935].
- Harvey, Jean-Charles, *Les demi-civilisés*, Éditions Typo, Montréal, 1996 [1934].
- Harvey, Jean-Charles, *Les Paradis de sable*, Ottawa, Institut littéraire du Québec, 1954.
- Kafka, Franz [trad. Marthe Robert], *Lettre au père*, Paris, Gallimard, 1957 [1919].
- Lafrance, Robert, *L'iréelle*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944.
- Laperle-Bernier, Albertine, *La nuit sombre*, Montréal, Éditions Modèles, 1942.
- Laperle-Bernier, Albertine, *La voix de l'âme*, Montréal, Éditions Modèles, 1944.
- Lapointe, Paul-Marie, *Le vierge incendié*, suivi de *Nuit du 15 au 26 novembre 1948*, Montréal, Éditions Gallimard, coll. « Typo », 1998 [1948].
- Martin, Gérard, *Tentations*, Québec, Éditions Librairie Garneau, 1943.
- Mistral, Christian, *Vamp*, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1988.
- de Musset, Alfred, *Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Gallimard, 1973 [1836].
- Radiguet, Raymond, *Le Diable au corps*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio », 1984 [1923].
- de Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace et autres poèmes*, Louiseville, Éditions Typo, 1999 [1937].
- Stendhal [pseud. d'Henri Bayle], *Le Rouge et le Noir*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio classique », 2011 [1830].
- Stendhal [pseud. d'Henri Bayle], *Voyages en Italie*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2002 [1973].
- Tremblay, Michel, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Montréal, Éditions Leméac, coll. « Babel Acte Sud », 1994.
- Yourcenar, Marguerite, *Mémoires d'Hadrien*, suivi de *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, Cher, Éditions Gallimard, coll. « folio », 1989 [1958].
- Zola, Émile, *Rome*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « folio classique », 1999, [1896].